

LES  
AVANTURES  
DE  
TELEMAQUE,<sup>9</sup>  
FILS D'ULYSSE,

PAR MESSIRE

FRANÇOIS DE SALIGNAC DE LA  
MOTHE FENELON,

Précepteur des Enfans de FRANCE, & depuis Arche-  
vêque-Duc de CAMBRAY, Prince du Saint  
Empire, &c.

NOUVELLE EDITION,

Revuë sur les meilleures EDITIONS précédentes.

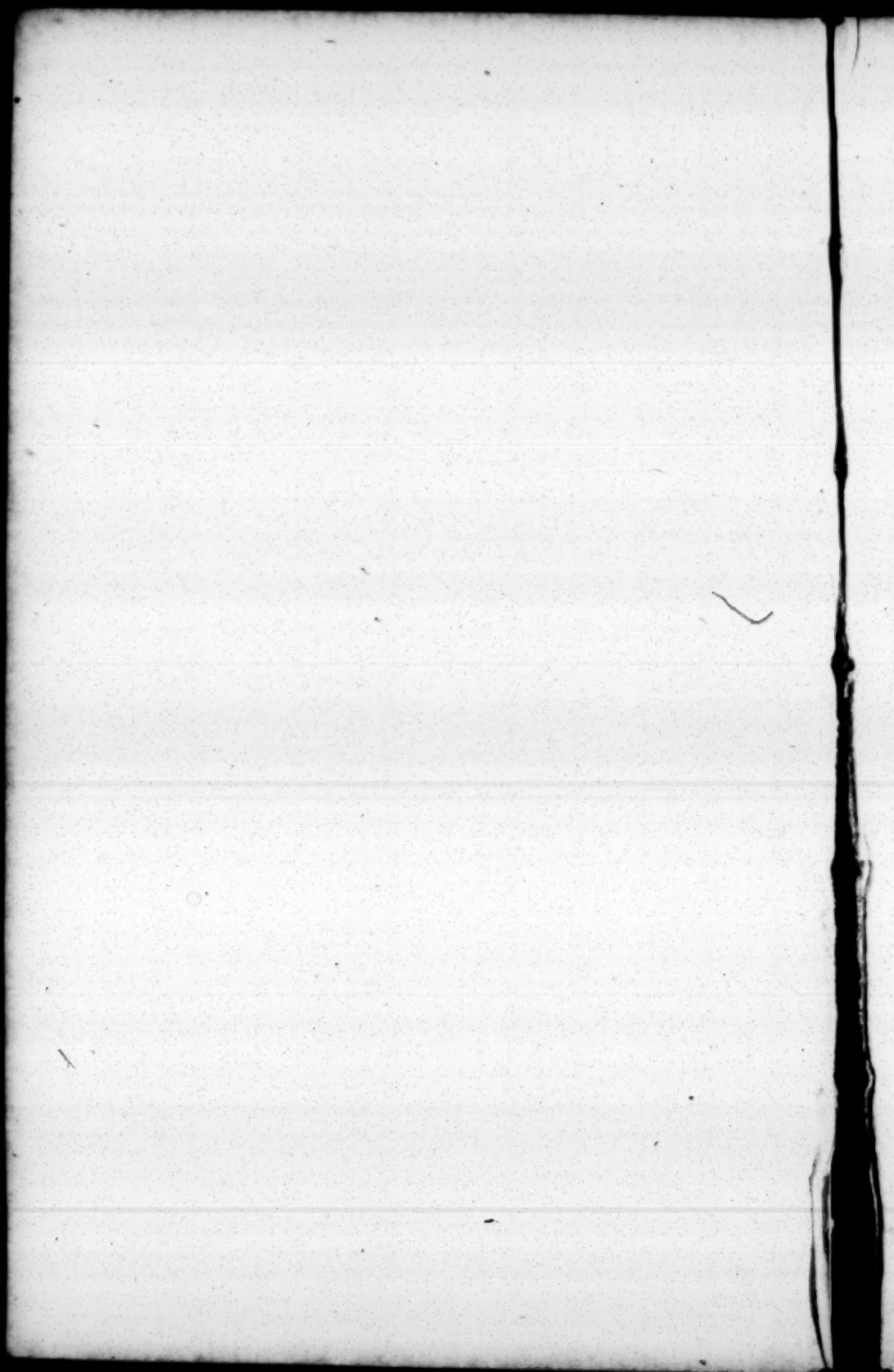
---

TOME II.

---

A LONDRES:

Chez T. Cox, sous la Bourse Royale.





LES  
AVANTURES  
DE  
TELEMAQUE,  
FILS D'ULYSSE,

PAR MESSIRE

FRANÇOIS DE SALIGNAC DE LA  
MOTHE FENELON,

Précepteur des Enfans de FRANCE, & depuis Arche-  
vêque-Duc de CAMBRAY, Prince du Saint  
Empire, &c.

NOUVELLE EDITION,

Revuë sur les meilleures EDITIONS précédentes.

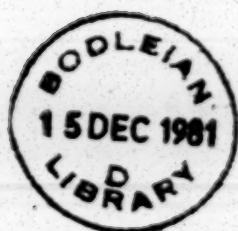
---

TOME II.

---

A LONDRES:

Chez T. Cox, sous la Bourse Royale.





LES  
AVANTURES  
DE  
TELEMAQUE,  
FILS D'ULYSSE.

---

LIVRE TREIZIEME.

---

SOMMAIRE.

*Idoménée raconte à Mentor sa confiance en Protéfilas, & les artifices de ce favori, qui étoit de concert avec Timocrate pour faire périr Philoclès, & pour le trahir lui-même : il lui avouë que prévenu par ces deux hommes contre Philoclès, il avoit chargé Timocrate de l'aller tuer dans une expédition où il commandoit sa flotte ; que celui-ci ayant manqué son coup, Philoclès l'avoit épargné, & s'étoit retiré en l'isle de Samos, après avoir remis le commandement de la flotte à Polimène, que lui Idoménée avoit nommé dans son ordre par écrit ; que malgré la trahison de Protéfilas, il n'avoit pu se résoudre à se défaire de lui.*

**D**E JÀ la réputation du gouvernement doux & modéré d'Idoménée, attire en foule de tous côtez des peuples qui viennent s'incorporer au sien, & chercher leur bonheur sous une si aimable domination. Déjà ces campagnes, qui avoient été si longtemps couvertes de ronces & d'épines, promettent de riches moissons & des fruits jusqu'alors inconnus. La terre ouvre son sein au tranchant de la charruë, &

Tom. II.

A

prépare

prépare ses richesses pour récompenser le laboureur : l'espérance reluit de tous côtez. On voit dans les valons & sur les collines les troupeaux de moutons qui bondissent sur l'herbe, & les grands troupeaux de bœufs & de génisses qui font retentir les hautes montagnes de leurs mugissemens : ces troupeaux servent à engraisser les campagnes. C'est Mentor qui a trouvé le moyen d'avoir ces troupeaux. Mentor conseille à Idoménée de faire avec les Peucètes, peuples voisins, un échange de toutes les choses superflues qu'on ne vouloit plus souffrir dans Salente, avec ces troupeaux qui manquoient aux Salentins.

En même tems la ville & les villages d'alentour étoient pleins d'une belle jeunesse qui avoit languï long-tems dans la misère, & qui n'avoit osé se marier de peur d'augmenter leurs maux. Quand ils virent qu'Idoménée prenoit des sentimens d'humanité, & qu'il vouloit être leur père, ils ne craignirent plus la faim & les autres fléaux par lesquels le ciel afflige la terre. On n'entendoit plus que des cris de joye, que les chansons des bergers & des laboureurs qui célébroient leurs Hyménées. On auroit cru voir le Dieu Pan avec une foule de Satyres & de Faunes mêlez parmi les nymphes, & dansant au son de la flûte à l'ombre des bois. Tout étoit tranquille & riant ; mais la joye étoit modérée, & ces plaisirs ne servoient qu'à délasser des longs travaux : ils en étoient plus vifs & plus purs.

Les vieillards étonnez de voir ce qu'ils n'auroient osé espérer dans la suite d'un si long âge, pleuroient par un excès de joye mêlée de tendresse : ils levoient leurs mains tremblantes vers le ciel : Benissez, disoient-ils, ô grand Jupiter, le roi qui vous ressemble, & qui est le plus grand don que vous nous ayez fait ! Il est né pour le bien des hommes, rendez-lui tout le bien que nous recevons de lui. Nos arrières-neveux venus de ces mariages qu'il favorise, lui devront tout jusqu'à leur naissance, & il sera véritablement le père de tous ses sujets. Les jeunes hommes & les jeunes filles qui s'épousaient, ne faisoient

soient éclater leur joye qu'en chantant les louanges de celui de qui cette joye si douce leur étoit venue. Les bouches & encore plus les cœurs étoient sans cesse remplis de son nom : on se croyoit heureux de le voir ; on craignoit de le perdre : sa perte eût été la désolation de chaque famille.

Alors Idoménée avoua à Mentor qu'il n'avoit jamais senti de plaisir aussi touchant que celui d'être aimé, & de rendre tant de gens heureux. Je ne l'aurois jamais cru, disoit-il ; il me sembloit que toute la grandeur des princes ne consistoit qu'à se faire craindre ; que le reste des hommes étoit fait pour eux ; & tout ce que j'avois ouï dire des rois, qui avoient été l'amour & les délices de leurs peuples, me paroissoit une pure fable ; j'en reconnois maintenant la vérité. Mais il faut que je vous raconte comment on avoit empoisonné mon cœur dès ma plus tendre jeunesse sur l'autorité des rois. C'est ce qui a causé tous les malheurs de ma vie. Alors Idoménée commença cette narration :

Protésilas, qui est un peu plus âgé que moi, fut celui de tous les jeunes gens que j'aimois le plus ; son naturel vif & hardi étoit selon mon goût : il entra dans mes plaisirs ; il flata mes passions : il me rendit suspect un autre jeune homme que j'aimois aussi, & qui se nommoit Philoclès. Celui-ci avoit la crainte des Dieux & l'ame grande, mais modérée ; il mettoit la grandeur, non à s'élever, mais à se vaincre, & à ne faire rien de bas. Il me parloit librement sur mes défauts ; & lors même qu'il n'osoit me parler, son silence & la tristesse de son visage me faisoient assez entendre ce qu'il vouloit me reprocher.

Dans les commencemens cette sincérité me plaisoit ; je lui proteitois souvent que je l'écouterois avec confiance toute ma vie pour me préserver des flatteurs. Il me disoit tout ce que je devois faire pour marcher sur les traces de Minos, & pour rendre mon royaume heureux. Il n'avoit pas une aussi profonde sagesse que vous, ô Mentor ; mais ses maximes étoient bonnes ; je le reconnois maintenant. Peu à peu les



artifices de Protésilas qui étoit jaloux & plein d'ambition me dégoûtèrent de Philoclès. Celui-ci étoit sans empressement, & laissoit l'autre prévaloir ; il se contenta de me dire toujours la vérité lorsque je voulois l'entendre. C'étoit mon bien & non sa fortune qu'il cherchoit.

Protésilas me persuada insensiblement que c'étoit un esprit chagrin & superbe, qui critiquoit toutes mes actions, qui ne me demandoit rien, parce qu'il avoit le fierté de ne vouloir rien tenir de moi, & d'aspirer à la réputation d'un homme qui est au-dessus de tous les honneurs : il ajouta que ce jeune homme qui me parloit si librement sur mes défauts, en parloit aux autres avec la même liberté ; qu'il faisoit assez entendre qu'il ne m'estimoit guères ; & qu'en rabaisant ainsi ma réputation, il vouloit par l'éclat d'une vertu austère s'ouvrir le chemin à la royauté.

D'abord je ne pus croire que Philoclès voulût me détrôner. Il y a dans la véritable vertu une candeur & une ingénuité que rien ne peut contrefaire, & à laquelle on ne se méprend point, pourvu qu'on y soit attentif. Mais la fermeté de Philoclès contre mes faiblesses commençoit à me lasser. Les complaisances de Protésilas & son industrie inépuisable pour m'inventer de nouveaux plaisirs, me faisoient sentir encore plus impatiemment l'austérité de l'autre.

Cependant Protésilas ne pouvant souffrir que je ne crussé pas tout ce qu'il me disoit contre son ennemi, prit le parti de ne m'en plus parler, & de me persuader par quelque chose de plus fort que toutes ses paroles. Voici comment il acheva de me tromper : il me conseilla d'envoyer Philoclès commander les vaisseaux qui devoient attaquer ceux de Carpathie ; & pour m'y déterminer, il me dit : Vous savez que je ne suis pas suspect dans les louanges que je lui donne : j'avoue qu'il a du courage & du génie pour la guerre ; il vous servira mieux qu'un autre, & je préfère l'intérêt de votre service à tous mes ressentimens contre lui.

Je

Je fus ravi de trouver cette droiture & cette équité dans le cœur de Protéfilas, à qui j'avois confié l'administration de mes plus grandes affaires. Je l'embrassai dans un transport de joye, & je me crus trop heureux d'avoir donné toute ma confiance à un homme qui me paroissoit ainsi au-dessus de toute passion & de tout intérêt. Mais hélas ! que les princes sont dignes de compassion ! Cet homme me connoissoit mieux que je ne me connoissois moi-même : il savoit que les rois sont d'ordinaire défiants & inappliquez ; défiants, par l'expérience continuelle qu'ils ont de l'artifice des hommes corrompus, dont ils sont environnez ; inappliquez, parce que les plaisirs les entraînent, & qu'ils sont accoutumez à avoir des gens chargez de penser pour eux, sans qu'ils en prennent eux-mêmes la peine. Il comprit donc qu'il ne lui seroit pas difficile de me mettre en défiance & en jalousie contre un homme qui ne manqueroit pas de faire de grandes actions, & sur tout l'absence lui donnant une entière facilité de lui tendre des pièges.

Philoclès en partant prévint ce qui lui pouvoit arriver. Souvenez-vous, me dit-il, que je ne pourrai plus me défendre ; que vous n'écoutez que mon ennemi ; & qu'en vous servant au péril de ma vie, je courrai risque de n'avoir d'autre récompense que votre indignation. Vous vous trompez, lui dis-je ; Protéfilas ne parle point de vous comme vous parlez de lui : il vous louë, il vous estime, il vous croit digne des plus importants emplois ; s'il commençoit à me parler contre vous, il perdrait ma confiance : ne craignez rien, allez, & ne songez qu'à me bien servir. Il partit, & me laissa dans une étrange situation.

Il faut l'avouer, Mentor ; je voyois clairement combien il m'étoit nécessaire d'avoir plusieurs hommes que je consultasse, & que rien n'étoit plus mauvais, ni pour ma réputation, ni pour le succès des affaires, que de me livrer à un seul. J'avois éprouvé que les sages conseils de Philoclès m'avoient garanti de plusieurs fautes dangereuses, où la hauteur de Protéfilas m'auroit fait tomber. Je sentoient bien qu'il y

avoit dans Philoclès un fond de probité & de maximes équitables qui ne se faisoit point sentir de même dans Protéfilas : mais j'avois laissé prendre à Protéfilas un ton décisif auquel je ne pouvois presque plus résister. J'étois fatigué de me trouver toujours entre deux hommes, que je ne pouvois accorder ; & dans cette lassitude j'aimois mieux par foiblesse hasarder quelque chose aux dépens des affaires & respirer en liberté. Je n'eusse osé me dire à moi-même une si honteuse raison du parti que je venois de prendre : mais cette honteuse raison que je n'osois développer, ne laissoit pas d'agir secrètement au fond de mon cœur, & d'être le vrai motif de tout ce que je faisois.

Philoclès surprit les ennemis, remporta une pleine victoire, & se hâta de revenir, pour prévenir les mauvais offices qu'il avoit à craindre : mais Protéfilas qui n'avoit pas encore eu le tems de me tromper, lui écrivit que je desirois qu'il fit une descente dans l'isle de Carpathie, pour profiter de la victoire. En effet, il m'avoit persuadé que je pourrois facilement faire la conquête de cette isle : mais il fit en sorte que plusieurs choses nécessaires manquèrent à Philoclès dans cette entreprise, & il l'affujettit à certains ordres qui causerent divers contretems dans l'exécution :

Cependant il se servit d'un domestique très-corrompu que j'avois auprès de moi, & qui observoit jusques aux moindres choses pour lui en rendre compte ; quoiqu'ils parussent ne se voir guères, & n'être jamais d'accord en rien. Ce domestique, nommé Timocrate, me vint dire un jour en grand secret, qu'il avoit découvert une affaire très-dangereuse. Philoclès, me dit-il, veut se servir de votre armée navale pour se faire roi de l'isle de Carpathie. Les chefs des troupes sont attachez à lui, tous les soldats sont gagnez par ses largesses, & plus encore par la licence pernicieuse où il les laisse vivre ; il est enflé de sa victoire. Voilà une lettre qu'il a écrite à un de ses amis sur son projet de se  
faire

faire roi : on n'en peut plus douter après une preuve si évidente.

Je lus cette lettre, & elle me parut de la main de Philoclès. On avoit parfaitement imité son écriture, & c'étoit Protéfilas qui l'avoit faite avec Timocrate. Cette lettre me jetta dans une étrange surprise : je la relisois sans cesse, & ne pouvois me persuader qu'elle fût de Philoclès ; repassant dans mon esprit troublé toutes les marques touchantes qu'il m'avoit données de son désintéressement & de sa bonne foi. Cependant que pouvois je faire ? quel moyen de résister à une lettre, où je croyois être sûr de reconnaître l'écriture de Philoclès ?

Quand Timocrate vit que je ne pouvois plus résister à son artifice, il le poussa plus loin. Oserai-je, me dit-il en hésitant, vous faire remarquer un mot qui est dans cette lettre ? Philoclès dit à son ami qu'il peut parler en confiance à Protéfilas sur une chose qu'il ne désigne que par un chiffre : assurément Protéfilas est entré dans le dessein de Philoclès, & ils se sont accommodés à vos dépens. Vous savez que c'est Protéfilas qui vous a pressé d'envoyer Philoclès contre les Carpathiens. Depuis un certain tems il a cessé de vous parler contre lui, comme il le faisoit souvent autrefois. Au contraire, il le loue, il l'excuse en toute occasion : ils se voyent depuis quelque tems avec assez d'honnêteté. Sans doute Protéfilas a pris avec Philoclès des mesures pour partager avec lui la conquête de Carpathie. Vous voyez même qu'il a voulu qu'on fit cette entreprise contre toutes les règles, & qu'il s'expose à faire périr votre armée navale, pour contenter son ambition. Croyez-vous qu'il voulût ainsi servir à celle de Philoclès, s'ils étoient encore mal ensemble ? Non, non, on ne peut plus douter que ces deux hommes ne soient réunis pour s'élever ensemble à une grande autorité, & peut-être pour renverser le trône où vous réglez. En vous parlant ainsi, je sai que je m'expose à leur ressentiment, si malgré mes avis sincères vous leur laissez encore  
votre



vosre autorité dans les mains. Mais qu'importe, pourvu que je vous dise la vérité ?

Ces dernières paroles de Timocrate firent une grande impression sur moi : je ne doutai plus de la trahison de Philoclès, & je me défiai de Protésilas comme de son ami. Cependant Timocrate me disoit sans cesse : Si vous attendez que Philoclès ait conquis l'isle de Carpathie, il ne sera plus tems d'arrêter ses desseins ; hâtez-vous de vous en assurer pendant que vous le pouvez. J'avois horreur de la profonde dissimulation des hommes, je ne savois plus à qui me fier. Après avoir découvert la trahison de Philoclès, je ne voyois plus d'homme sur la terre dont la vertu me pût rassurer. J'étois résolu de faire périr au plutôt ce perfide ; mais je craignois Protésilas, & je ne savois comment faire à son égard. Je craignois de le trouver coupable, & je craignois aussi de me fier à lui.

Enfin dans mon trouble, je ne pus m'empêcher de lui dire que Philoclès m'étoit devenu suspect. Il en parut surpris ; il me représenta sa conduite droite & modérée ; il m'exagéra ses services ; en un mot il fit tout ce qu'il falloit pour me persuader qu'il étoit trop bien avec lui. D'un autre côté Timocrate ne perdit pas un moment pour me faire remarquer cette intelligence, & pour m'obliger à perdre Philoclès pendant que je pouvois encore m'assurer de lui. Voyez, mon cher Mentor, combien les rois sont malheureux & exposés à être le jouët des autres hommes, lors même que les autres hommes paroissent tremblans à leurs pieds !

Je crus faire un coup d'une profonde politique, & déconcerter Protésilas, en envoyant secrètement à l'armée navale Timocrate pour faire mourir Philoclès. Protésilas poussa jusqu'au bout sa dissimulation, & me trompa d'autant mieux, qu'il parut plus naturellement comme un homme qui se laissoit tromper. Timocrate partit donc, & trouva Philoclès assez embarrassé dans sa descente ; il manquoit de tout ; car Protésilas ne sachant si la lettre supposée  
pourroit



pourroit faire périr son ennemi, vouloit avoir en même tems une autre ressource prête, par le mauvais succès d'une entreprise dont il m'avoit fait tant espérer, & qui ne manqueroit pas de m'irriter contre Philoclès. Celui-ci soutenoit cette guerre si difficile, par son courage, par son génie, & par l'amour que les troupes avoient pour lui. Quoique tout le monde reconnût dans l'armée que cette descente étoit téméraire & funeste pour les Crétois, chacun travailloit à la faire réussir, comme s'il eût eu sa vie & son bonheur attachez au succès. Chacun étoit content de hazarder sa vie à toute heure sous un chef si sage & si appliqué à se faire aimer.

Timocrate avoit tout à craindre, en voulant faire périr ce chef au milieu d'une armée qui l'aimoit avec tant de passion. Mais l'ambition furieuse est aveugle. Timocrate ne trouvoit rien de difficile pour contenter Protéfilas, avec lequel il s'imaginoit gouverner absolument après la mort de Philoclès. Protéfilas ne pouvoit souffrir un homme de bien, dont la seule vue étoit un reproche secret de ses crimes, & qui pouvoit, en m'ouvrant les yeux, renverser ses projets.

Timocrate s'assura de deux capitaines qui étoient sans cesse auprès de Philoclès; il leur promit de ma part de grandes récompenses, & ensuite il dit à Philoclès qu'il étoit venu pour lui dire par mon ordre des choses secrètes, qu'il ne devoit lui confier qu'en présence de ces deux capitaines. Philoclès se renferma avec eux & avec Timocrate. Alors Timocrate donna un coup de poignard à Philoclès: le coup glissa, & n'enfonça guère avant. Philoclès sans s'étonner lui arracha le poignard, & s'en servit contre lui & contre les deux autres. En même tems il cria, on accourut, on enfonça la porte, on dégagea Philoclès des mains de ces trois hommes, qui étant troublez l'avoient attaqué foiblement: ils furent pris, & on les auroit d'abord déchirez, tant l'indignation de l'armée étoit grande, si Philoclès n'eut arrêté la multitude. Ensuite il prit Timocrate en particulier,

&amp;

& lui demanda avec douceur, qui l'avoit obligé à commettre une action si noire ? Timocrate qui craignoit qu'on ne le fît mourir, se hâta de montrer l'ordre que je lui avois donné par écrit de tuer Philoclès ; & comme les traîtres sont toujours lâches, il songea à sauver sa vie en découvrant à Philoclès toute la trahison de Protéfilas.

Philoclès effrayé de voir tant de malice dans les hommes, prit un parti plein de modération : il déclara à toute l'armée que Timocrate étoit innocent, il le mit en sûreté, & le renvoya en Crete ; il céda le commandement de l'armée à Polimène, que j'avois nommé dans mon ordre écrit de ma main, pour commander quand on auroit tué Philoclès. Enfin il exhorta les troupes à la fidélité qu'ils me devoient, & passa pendant la nuit dans une légère barque, qui le conduisit dans l'isle de Samos, où il vit tranquillement dans la pauvreté & dans la solitude, travaillant à faire des statues pour gagner sa vie, ne voulant plus entendre parler des hommes trompeurs & injustes, mais surtout des rois, qu'il croit les plus malheureux & les plus aveugles de tous les hommes.

En cet endroit Mentor arrêta Idoménée : Hé bien, dit-il, fûtes-vous long tems à découvrir la vérité ? Non, répondit Idoménée ; je compris peu à peu les artifices de Protéfilas & de Timocrate ; ils se brouillèrent même ; car les méchans ont bien de la peine à demeurer unis. Leur division acheva de me montrer le fond de l'abîme où ils m'avoient jetté. Hé bien, reprit Mentor, ne prîtes-vous point le parti de vous défaire de l'un & de l'autre ? Hélas ! répondit Idoménée, est-ce que vous ignorez la foiblesse & l'embarras des princes ? Quand ils sont une fois livrez à des hommes qui ont l'art de se rendre nécessaires, ils ne peuvent plus espérer aucune liberté. Ceux qu'ils méprisent le plus, sont ceux qu'ils traitent le mieux, & qu'ils comblent de bienfaits : j'avois horreur de Protéfilas, & je lui laissois toute l'autorité. Etrange illusion ! Je me savois bon gré de le connoître, & je n'avois pas la force de reprendre

reprendre l'autorité que je lui avois abandonnée. D'ailleurs je le trouvois commode, complaisant, industrieux pour flater mes passions, ardent pour mes intérêts. Enfin j'avois une raison pour m'excuser en moi-même de ma foiblesse, c'est que je ne connoissois pas de véritable vertu, faute d'avoir su choisir des gens de bien qui conduisissent mes affaires : je croyois qu'il n'y en avoit pas sur la terre, & que la probité étoit un beau fantôme. Qu'importe, disois-je, de faire un grand éclat, pour sortir des mains d'un homme corrompu, & pour tomber dans celles de quelqu'autre qui ne sera ni plus désintéressé, ni plus sincère que lui ? Cependant l'armée navale commandée par Polimène revint. Je ne songeai plus à la conquête de l'isle de Carpathie, & Protéfilas ne put dissimuler si profondément, que je ne découvrissse combien il étoit affligé de savoir que Philoclès étoit en sûreté dans Samos.

Mentor interrompit encore Idoménée pour lui demander s'il avoit continué, après une si noire trahison, à confier toutes ses affaires à Protéfilas. J'étois, lui répondit Idoménée, trop ennemi des affaires & trop inappliqué pour pouvoir me tirer de ses mains ; il auroit salu renverser l'ordre que j'avois établi pour ma commodité, & instruire un nouvel homme : c'est ce que je n'eus jamais la force d'entreprendre. J'aimai mieux fermer les yeux pour ne pas voir les artifices de Protéfilas. Je me consolais seulement en faisant entendre à certaines personnes de confiance, que je n'ignorois pas sa mauvaise foi. Ainsi je m'imaginois n'y être trompé qu'à demi, puisque je savois que j'étois trompé. Je faisois même de tems en tems sentir à Protéfilas que je supportois son joug avec impatience. Je prenois souvent plaisir à le contredire, à blâmer publiquement quelque chose qu'il avoit fait, & à décider contre son sentiment ; mais comme il connoissoit ma lenteur & ma paresse, il ne s'embarassoit point de tous mes chagrins. Il revenoit opiniâtrément à la charge, il usoit tantôt de manières pressantes, tantôt de souplesse & d'insinuation ; sur-tout quand il s'appercevoit que j'étois piqué contre lui, il redoubloit

redoubloit ses soins pour me fournir de nouveaux amusemens propres à m'amollir, ou pour m'embarquer en quelque affaire où il eût occasion de se rendre nécessaire & de faire valoir son zèle pour ma réputation.

Quoique je fusse en garde contre lui, cette manière de flater mes passions m'entraînoit toujours ; il savoit mes secrets ; il me soulageoit dans mes embarras ; il faisoit trembler tout le monde par mon autorité. Enfin je ne pus me résoudre à le perdre : mais en le maintenant dans sa place, je mis tous les gens de bien hors d'état de me représenter mes véritables intérêts. Depuis ce moment on n'entendit plus dans mes conseils aucune parole libre. La vérité s'éloigna de moi ; l'erreur qui prépare la chute des rois, me punit d'avoir sacrifié Philoclès à la cruelle ambition de Protésilas. Ceux mêmes qui avoient le plus de zèle pour l'Etat & pour ma personne, se crurent dispensés de me détromper après un si terrible exemple. Moi-même, mon cher Mentor, je craignois que la vérité ne perçât le nuage, & qu'elle ne parvînt jusqu'à moi malgré les flatteurs ; car n'ayant plus la force de la suivre, sa lumière m'étoit importune. Je sentoie en moi-même qu'elle m'eût causé de cruels remords sans pouvoir me tirer d'un si funeste engagement. Ma mollesse & l'ascendant que Protésilas avoit pris insensiblement sur moi, me jettoient dans une espèce de désespoir de rentrer jamais en liberté. Je ne voulois ni voir un si honteux état, ni le laisser voir aux autres. Vous savez, cher Mentor, la vaine hauteur & la fausse gloire dans laquelle on élève les rois : ils ne veulent jamais avoir tort. Pour couvrir une faute, il en faut faire cent. Plutôt que d'avouer qu'on s'est trompé, & que se donner la peine de revenir de son erreur, il faut se laisser tromper toute sa vie. Voilà l'état des princes foibles & inappliqués ; c'étoit précisément le mien, lorsqu'il falut que je partisse pour le siège de Troye.

En partant je laissai Protésilas maître des affaires : il les conduisoit en mon absence avec hauteur & in-

humanité.



humanité. Tout le royaume de Crete gémissoit sous sa tyrannie : mais personne n'osoit me mander l'oppression des peuples. On savoit que je craignois de voir la vérité : & que j'abandonnois à la cruauté de Protésilas tous ceux qui entreprenoient de parler contre lui : mais moins on osoit éclater, plus le mal étoit violent. Dans la suite il me contraignit de chasser le vaillant Méridon, qui m'avoit suivi avec tant de gloire au siège de Troye. Il en étoit devenu jaloux, comme de tous ceux que j'aimois, & qui montroient quelque vertu.

Il faut que vous sachiez, mon cher Mentor, que tous mes malheurs sont venus de là. Ce n'est pas tant la mort de mon fils qui causa la révolte des Crétois, que la vengeance des Dieux irritez contre mes foiblesses, & la haine des peuples que Protésilas m'avoit attirée. Quand je répandis le sang de mon fils, les Crétois lassez d'un gouvernement rigoureux avoient épuisé toute leur patience, & l'horreur de cette dernière action ne fit que montrer au-dehors ce qui étoit depuis long-tems dans le fond des cœurs.

Timocrate me suivit au siège de Troye, & rendoit compte secrètement par ses lettres à Protésilas de tout ce qu'il pouvoit découvrir. Je sentoie bien que j'étois en captivité ; mais je tâchois de n'y penser pas, désespérant d'y remédier. Quand les Crétois à mon arrivée se révoltèrent, Protésilas & Timocrate furent les premiers à s'enfuir. Ils m'auroient sans doute abandonné si je n'eusse été contraint de m'enfuir presque aussitôt qu'eux. Comptez, mon cher Mentor, que les hommes insolens pendant la prospérité sont toujours foibles & tremblans dans la disgrâce. La tête leur tourne aussitôt que l'autorité absolue leur échappe. On les voit aussi rampans qu'ils ont été hautains, & c'est en un moment qu'ils passent d'une extrémité à l'autre.



Mentor dit à Idoménée : Mais d'où vient que connoissant à fond ces deux méchans hommes, vous les gardez encore auprès de vous comme je le vois ? Je ne suis pas surpris qu'ils vous aient suivi, n'ayant rien de meilleur à faire pour leurs intérêts. Je comprends même que vous aviez fait une action généreuse de leur donner un asyle dans votre nouvel établissement : mais pourquoi vous livrer encore à eux après tant de cruelles expériences ?

Vous ne savez pas, répondit Idoménée, combien toutes les expériences sont inutiles aux princes amollis & inappliqués qui vivent sans réflexion. Ils sont mécontents de tout, & ils n'ont pas le courage de rien redresser. Tant d'années d'habitude étoient des chaînes de fer qui me lioient à ces deux hommes, & ils m'obsédoient à toute heure. Depuis que je suis ici, ils m'ont jetté dans toutes les dépenses excessives que vous avez vues. Ils ont épuisé cet Etat naissant, ils m'ont attiré cette guerre qui m'alloit accabler sans vous. J'aurois bientôt éprouvé à Salente les mêmes malheurs que j'ai sentis en Crete : mais vous m'avez enfin ouvert les yeux, & vous m'avez inspiré le courage qui me manquoit pour me mettre hors de servitude. Je ne fais ce que vous avez fait en moi ; mais depuis que vous êtes ici je me sens un autre homme.

Mentor demanda ensuite à Idoménée quelle étoit la conduite de Protéfilas dans ce changement des affaires. Rien n'est plus artificieux, répondit Idoménée, que ce qu'il a fait depuis votre arrivée. D'abord il n'oublia rien pour jeter indirectement quelque défiance dans mon esprit. Il ne disoit rien contre vous ; mais je voyois diverses gens qui venoient m'avertir que ces deux étrangers étoient fort à craindre. L'un, disoient-ils, est le fils du trompeur Ulysse ; l'autre est un homme caché & d'un esprit profond : ils sont accoutumés à errer de royaume en royaume ; qui fait s'ils n'ont point formé quelque dessein sur celui-ci ? Ces aventuriers racontent eux-mêmes qu'ils ont causé de grands troubles dans  
tous

tous les pays où ils ont passé. Voici un Etat naissant & mal affermi ; les moindres mouvemens pourroient le renverser.

Protéfilas ne disoit rien, mais il tâchoit de me faire entrevoir le danger & l'excès de toutes ces réformes que vous me faisiez entreprendre. Il me prenoit par mon propre intérêt. Si vous mettez, disoit-il, les peuples dans l'abondance, ils ne travailleront plus, ils deviendront fiers, indociles, & seront toujours prêts à se révolter : il n'y a que la foiblesse & la misère qui les rende souples, & qui les empêche de résister à l'autorité. Souvent il tâchoit de reprendre son ancienne autorité pour m'entraîner, & il la couvroit d'un prétexte de zèle pour mon service. En voulant soulager les peuples, me disoit-il, vous rabaissez la puissance royale ; & par là vous faites au peuple même un tort irréparable ; car il a besoin qu'on le tienne bas pour son propre repos.

A tout cela je répondois que je faurois bien tenir les peuples dans leur devoir en me faisant aimer d'eux, en ne relâchant rien de mon autorité, quoique je les soulageasse ; en punissant avec fermeté tous les coupables ; enfin en donnant aux enfans une bonne éducation, & à tout le peuple une exacte discipline pour le tenir dans une vie simple, sobre & laborieuse. Eh quoi ! disois-je, ne peut-on pas soumettre un peuple sans le faire mourir de faim ? Quelle inhumanité ! quelle politique brutale ! Combien voyons-nous de peuples traitez doucement, & très-soumis à leurs souverains ! Ce qui cause les révoltes, c'est l'ambition & l'inquiétude des grands d'un Etat, quand on ne fait pas les tenir dans le devoir, & qu'on a laissé leurs passions s'étendre sans bornes : c'est la licence dans les autres ordres de l'Etat, si on néglige de la réprimer : c'est la multitude des grands & des petits qui vivent dans la mollesse, dans le luxe & dans l'oïveté ; c'est la trop grande abondance d'hommes adonnez à la guerre, qui ont négligé toutes les occupations utiles dans le tems de paix : enfin c'est le désespoir des peuples maltraitez ; c'est la dureté, la hauteur des

rois, & leur mollesse qui les rend incapables de veiller sur tous les membres de l'Etat pour prévenir les troubles. Voilà ce qui cause les revoltes, & non pas le pain qu'on laisse manger en paix au laboureur, après qu'il l'a gagné à la sueur de son visage.

Quand Protéfilas a vû que j'étois inébranlable dans ces maximes, il a pris un parti tout opposé à sa conduite passée; il a commencé à suivre les maximes qu'il n'avoit pu détruire: il a fait semblant de les goûter, d'en être convaincu, de m'avoir obligation de l'avoir éclairé là-dessus. Il va au-devant de tout ce que je pourrois souhaiter pour soulager les pauvres: il est le premier à me représenter leurs besoins, & à crier contre les dépenses excessives. Vous savez même qu'il vous louë, qu'il vous témoigne de la confiance, & qu'il n'oublie rien pour vous plaire. Pour Timocrate, il commence à n'être plus si bien avec Protéfilas; il a songé à se rendre indépendant. Protéfilas en est jaloux, & c'est en partie par leurs différends que j'ai découvert leur perfidie.

Mentor souriant, répondit ainsi à Idoménée: Quoi donc! vous avez été foible, jusqu'à vous laisser tyranniser pendant tant d'années par deux traîtres dont vous connoissiez la trahison! Ah! vous ne savez pas, répondit Idoménée, ce que peuvent les hommes artificieux sur un roi foible & inappliqué, qui s'est livré à eux pour toutes ses affaires. D'ailleurs je vous ai déjà dit que Protéfilas entre maintenant dans toutes vos vues pour le bien public.

Mentor reprit ainsi le discours d'un air grave: Je ne vois que trop combien les méchans prevaleut sur les bons auprès des rois: vous en êtes un terrible exemple. Mais vous dites que je vous ai ouvert les yeux sur Protéfilas, & ils sont encore fermés pour laisser le gouvernement de vos affaires à cet homme indigne de vivre. Sachez que les méchans ne sont point des hommes incapables de faire le bien: ils le font indifféremment de même que le mal, quand il peut servir à leur ambition. Le mal ne leur coûte rien à faire parce qu'aucun sentiment de bonté, ni  
aucun

aucun principe de vertu ne les retient ; mais aussi ils font le bien sans peine, parce que leur corruption les porte à le faire pour paroître bons, & pour tromper le reste des hommes. A proprement parler, ils ne sont pas capables de la vertu, lors même qu'ils paroissent la pratiquer ; mais ils sont capables d'ajouter à tous les autres vices le plus horrible des vices, qui est l'hypocrisie. Tant que vous voudrez absolument faire le bien, Protésilas sera prêt à le faire avec vous, pour conserver l'autorité. Mais si peu qu'il sente en vous de facilité à vous relâcher, il n'oubliera rien pour vous faire retomber dans l'égarement, & pour reprendre en liberté son naturel trompeur & féroce. Pouvez-vous vivre avec honneur & en repos, pendant qu'un tel homme vous obsède à toute heure, & que vous savez le sage & le fidèle Philoclès pauvre & déshonoré dans l'île de Samos ?

Vous reconnoissez bien, ô Idoménée, que les hommes trompeurs & hardis qui sont présens, entraînent les princes foibles. Mais vous deviez ajouter que les princes ont encore un autre malheur, qui n'est pas moindre ; c'est celui d'oublier facilement la vertu & les services d'un homme éloigné. La multitude des hommes qui environnent les princes, est cause qu'il n'y en a aucun qui fasse une impression profonde sur eux : ils ne sont frappez que de ce qui est présent, & qui les flatte ; tout le reste s'efface bientôt. Sur-tout la vertu les touche peu, parce que la vertu, loin de les flater, les contredit & les condamne dans leurs foiblesses. Faut-il s'étonner s'ils ne sont point aimez, puisqu'ils n'aiment rien que leur grandeur & leurs plaisirs ?

*Fin du Treizième Livre.*





LES  
AVANTURES  
DE  
TELEMAQUE,  
FILS D'ULYSSE.

---

LIVRE QUATORZIEME.

---

SOMMAIRE.

*Mentor oblige Idoménée à faire conduire Protésilas & Timocrate en l'isle de Samos, & à rappeler Philoclès pour le remettre en honneur auprès de lui. Hégésippe qui est chargé de cet ordre, l'exécute avec joye : il arrive avec ces deux hommes à Samos, où il revoit son ami Philoclès content d'y mener une vie pauvre & solitaire. Celui-ci ne consent qu'avec beaucoup de peine à retourner parmi les siens : mais après avoir reconnu que les Dieux le veulent, il s'embarque avec Hégésippe, & arrive à Salente, où Idoménée, qui n'est plus le même homme, le reçoit avec amitié.*

**A**PRES avoir dit ces paroles, Mentor persuada à Idoménée qu'il falloit au plutôt chasser Protésilas & Timocrate, pour rappeler Philoclès. L'unique difficulté qui arrêtoit le roi, c'est qu'il craignoit la sévérité de Philoclès. J'avoué, disoit-il, que je ne puis m'empêcher de craindre un peu son retour, quoique je l'aime & que je l'estime. Je suis depuis ma tendre jeunesse accoutumé à des louanges, à des empressiemens, à des



des complaisances, que je ne saurois espérer de trouver dans cet homme. Dès que je faisois quelque chose qu'il n'approuvoit pas, son air triste me marquoit assez qu'il me condamnoit. Quand il étoit en particulier avec moi, ses manières étoient respectueuses & modérées, mais sèches.

Ne voyez-vous pas, lui répondit Mentor, que les princes gâtés par la flatterie trouvent sec & austère tout ce qui est libre & ingénu? Ils vont même jusqu'à s'imaginer qu'on n'est pas zélé pour leur service, & qu'on n'aime pas leur autorité, dès qu'on n'a point l'ame servile, & qu'on n'est pas prêt à les flater dans l'usage le plus injuste de leur puissance. Toute parole libre & généreuse leur paroît hautaine, critique & séditieuse. Ils deviennent si délicats, que tout ce qui n'est point flatterie, les blesse & les irrite: mais allons plus loin. Je suppose que Philoclès est effectivement sec & austère; son austérité ne vaut-elle pas mieux que la flatterie pernicieuse de vos conseillers? Où trouverez-vous un homme sans défauts? Et le défaut de vous dire trop hardiment la vérité, n'est-il pas celui que vous devez le moins craindre? Que dis-je? N'est-ce pas un défaut nécessaire pour corriger les vôtres, & pour vaincre le dégoût de la vérité, où la flatterie vous a fait tomber? Il vous faut un homme qui n'aime que la vérité, & qui vous aime mieux que vous ne savez vous aimer vous-même; qui vous dise la vérité malgré vous, qui force tous vos retranchemens, & cet homme nécessaire, c'est Philoclès. Souvenez-vous qu'un prince est trop heureux, quand il naît un seul homme sous son règne avec cette générosité, qui est le plus précieux trésor de l'Etat; & que la plus grande punition qu'il doit craindre des Dieux, est de perdre un tel homme, s'il s'en rend indigne faute de savoir s'en servir. Pour les défauts des gens de bien, il faut les savoir connoître, & ne laisser pas de se servir d'eux. Redressez-les; ne vous livrez jamais aveuglément à leur zèle indiscret: mais écoutez-les favorablement, honorez leur vertu, montrez au public que

vous

vous savez la distinguer, & sur-tout gardez-vous bien d'être plus long-tems comme vous avez été jusqu'ici. Les princes gâtez, comme vous l'étiez, se contentant de mépriser les hommes corrompus, ne laissent pas de les employer avec confiance, & de les combler de bienfaits. D'un autre côté, ils se piquent de connoître aussi les hommes vertueux, mais ils ne leur donnent que de vains éloges, n'osant ni leur confier les emplois, ni les admettre dans leur commerce familier, ni répandre des bienfaits sur eux.

Alors Idoménée dit qu'il étoit honteux d'avoir tant tardé à délivrer l'innocence opprimée, & à punir ceux qui l'avoient trompé. Mentor n'eut même aucune peine à déterminer le roi à perdre son favori ; car aussitôt qu'on est parvenu à rendre les favoris suspects & importuns à leurs maîtres, les princes lassez & embarrassés ne cherchent plus qu'à s'en défaire ; leur amitié s'évanouît, les services sont oubliés : la chute des favoris ne leur coûte rien, pourvu qu'ils ne les voient plus.

Aussitôt le roi ordonna en secret à Hégésippe, qui étoit un des principaux officiers de sa maison, de prendre Protésilas & Timocrate, & de les conduire en sûreté dans l'isle de Samos, de les y laisser & de ramener Philoclès de ce lieu d'exil. Hégésippe surpris de cet ordre, ne put s'empêcher de pleurer de joye. C'est maintenant, dit-il au roi, que vous allez charmer vos sujets. Ces deux hommes ont causé tous vos malheurs, & tous ceux de vos peuples. Il y a vingt ans qu'ils font gémir tous les gens de bien, & qu'à peine ose-t-on même gémir, tant leur tyrannie est cruelle. Ils accablent tous ceux qui entreprennent d'aller à vous par un autre canal que le leur.

Ensuite Hégésippe découvrit au roi un grand nombre de perfidies & d'inhumanitez commises par ces deux hommes, dont le roi n'avoit jamais entendu parler, parce que personne n'osoit les accuser. Il lui raconta même ce qu'il avoit découvert d'une conjuration

tion

tion secrète pour faire périr Mentor. Le roi eut horreur de tout ce qu'il entendoit.

Hégésippe se hâta d'aller prendre Protéfilas dans sa maison. Elle étoit moins grande mais plus commode & plus riante que celle du roi. L'architecture étoit de meilleur goût. Protéfilas l'avoit ornée avec une dépense tirée du sang des misérables : il étoit alors dans un salon de marbre auprès de ses bains, couché négligemment sur un lit de pourpre avec une broderie d'or ; il paroissoit las & épuisé de ses travaux ; ses yeux & ses sourcils montroient je ne sai quoi d'agité, de sombre & de farouche. Les plus grands de l'Etat étoient autour de lui rangez sur des tapis, composant leurs visages sur celui de Protéfilas, dont ils observoient jusqu'au moindre clin d'œil. A peine ouvroit-il la bouche, que tout le monde se récrioit pour admirer ce qu'il alloit dire. Un des principaux de la troupe lui racontoit avec des exagérations ridicules ce que Protéfilas lui-même avoit fait pour le roi. Un autre lui assuroit que Jupiter ayant trompé sa mère lui avoit donné la vie, & qu'il étoit fils du père des Dieux. Un poète venoit lui chanter des vers, où il disoit que Protéfilas instruit par les Muses avoit égalé Apollon pour tous les ouvrages d'esprit. Un autre poète encore plus lâche & plus impudent l'appelloit dans ses vers l'inventeur des beaux arts & le père des peuples qu'il rendoit heureux. Il le dépeignoit tenant en main la corne d'abondance.

Protéfilas écoutoit toutes ces louanges d'un air sec, distrait & dedaigneux, comme un homme qui fait bien qu'il en mérite encore de plus grandes, & qui fait trop de grâces de se laisser louer. Il y avoit un flatteur qui prit la liberté de lui parler à l'oreille, pour lui dire quelque chose de plaisant contre la police que Mentor tâchoit d'établir. Protéfilas sourit : toute l'assemblée se mit à rire, quoique la plupart ne pussent point encore savoir ce qu'on avoit dit : mais Protéfilas reprenant bientôt son air sévère & hautain, chacun rentra dans la crainte & dans le silence. Plusieurs

seurs nobles cherchoient le moment où Protéfilas pourroit se retourner vers eux & les écouter, ils paroissoient émus & embarrassés. C'est qu'ils avoient à lui demander des grâces ; leurs postures suppliantes parloient pour eux : ils paroissoient aussi soumis qu'une mère aux pieds des autels, lorsqu'elle demande aux Dieux la guérison de son fils unique. Tous paroissoient contens, attendris, pleins d'admiration pour Protéfilas, quoi que tous eussent contre lui dans le cœur une rage implacable.

Dans ce moment Hégésippe entre, saisit l'épée de Protéfilas, & lui déclare de la part du roi qu'il va l'emmener dans l'isle de Samos. A ces paroles, toute l'arrogance de ce favori tomba comme un rocher qui se détache du sommet d'une montagne escarpée. Le voilà qui se jette tremblant aux pieds d'Hégésippe ; il pleure, il hésite, il bégaye, il tremble, il embrasse les genoux de cet homme qu'il ne daignoit pas une heure auparavant honorer d'un de ses regards. Tous ceux qui l'encensoient, le voyant perdu sans ressource, changèrent leurs flateries en des insultes sans pitié.

Hégésippe ne voulut lui laisser le tems, ni de faire ses derniers adieux à sa famille, ni de prendre certains écrits secrets. Tout fut saisi & porté au roi. Timocrate fut arrêté dans le même tems, & sa surprise fut extrême ; car il croyoit qu'étant brouillé avec Protéfilas, il ne pouvoit être envelopé dans sa ruïne. Ils partent dans un vaisseau qu'on avoit préparé ; on arrive à Samos. Hégésippe y laisse ces deux malheureux ; & pour mettre le comble à leur malheur, il les laisse ensemble. Là ils se reprochent avec fureur l'un à l'autre les crimes qu'ils ont faits, & qui sont cause de leur chute : ils se trouvent sans espérance de revoir Salente, condamnés à vivre loin de leurs femmes & de leurs enfans ; je ne dis pas loin de leurs amis, car ils n'en avoient point. On les laissoit dans une terre inconnue, où ils ne devoient plus avoir d'autre ressource pour vivre que leur travail ;



vail ; eux qui avoient passé tant d'années dans les délices, & dans le faste ; semblables à deux bêtes farouches, ils étoient toujours prêts à se déchirer l'un l'autre.

Cependant Hégésippe demanda en quel lieu de l'isle demouroit Philoclès. On lui dit qu'il demouroit assez loin de la ville sur une montagne où une grotte lui servoit de maison. Tout le monde lui parla avec admiration de cet étranger. Depuis qu'il est dans cette isle, lui disoit-on, il n'a offensé personne. Chacun est touché de sa patience, de son travail, & de sa tranquillité ; n'ayant rien, il paroît toujours content. Quoiqu'il soit ici loin des affaires, sans bien & sans autorité, il ne laisse pas d'obliger ceux qui le méritent, & il a mille industries pour faire plaisir à tous ses voisins.

Hégésippe s'avance vers cette grotte, il la trouve vuide & ouverte ; car la pauvreté & la simplicité des mœurs de Philoclès faisoit qu'il n'avoit en sortant aucun besoin de fermer sa porte ; une natte grossière de jonc lui servoit de lit. Rarement il allumoit du feu, parce qu'il ne mangeoit rien de cuit. Il se nourrissoit pendant l'été de fruits nouvellement cueillis, & en hyver de dattes & de figues seches. Une claire fontaine qui faisoit une nappe d'eau en tombant d'un rocher, le désaltéroit ; il n'avoit dans sa grotte que les instrumens nécessaires à la sculpture, & quelques livres qu'il lisoit à certaines heures, non pour orner son esprit, ni pour contenter sa curiosité, mais pour s'instruire en se délassant de ses travaux, & pour apprendre à être bon. Pour la sculpture, il ne s'y appliquoit que pour exercer son corps, fuir l'oisiveté, & gagner sa vie, sans avoir besoin de personne.

Hégésippe en entrant dans la grotte, admira les ouvrages qui étoient commencez. Il remarqua un Jupiter dont le visage serein étoit si plein de majesté, qu'on le reconnoissoit aisément pour le père des Dieux & des hommes. D'un autre côté paroissoit Mars avec une fierté rude & menaçante : mais ce  
qui

qui étoit de plus touchant étoit une Minerve qui animoit les arts ; son visage étoit noble & doux, sa taille grande & libre : elle étoit dans une action si vive, qu'on auroit pû croire qu'elle alloit marcher. Hégésippe ayant pris plaisir à voir les statues, sortit de la grotte, & vit de loin sous un grand arbre Philoclès qui lisoit sur le gazon ; il va vers lui, & Philoclès qui l'apperçoit, ne fait que croire. N'est-ce point là, dit-il en lui-même, Hégésippe avec qui j'ai si long-tems vécu en Crète ? Mais quelle apparence qu'il vienne dans une isle si éloignée ? Ne seroit-ce point son ombre qui viendrait après sa mort des rives du styx ?

Pendant qu'il étoit dans ce doute, Hégésippe arriva si proche de lui, qu'il ne pût s'empêcher de le reconnoître & de l'embrasser. Est-ce donc vous, dit-il, mon cher & ancien ami ? Quel hazard, quelle tempête vous a jetté sur ce rivage ? Pourquoi avez-vous abandonné l'isle de Crete ? Est-ce une disgrâce semblable à la mienne, qui vous arrache à notre patrie ?

Hégésippe lui répondit : Ce n'est point une disgrâce ; au contraire, c'est la faveur des Dieux qui m'amène ici. Aussitôt il lui raconta la longue tyrannie de Protéfilas, ses intrigues avec Timocrate, les malheurs où ils avoient précipité Idoménée, la chute de ce prince, sa fuite sur les côtes de l'Hespérie, la fondation de Salente, l'arrivée de Mentor & de Télémaque, les sages maximes dont Mentor avoit rempli l'esprit du roi, & la disgrâce des deux traîtres : il ajouta qu'il les avoit menez à Samos pour y souffrir l'exil qu'ils avoient fait souffrir à Philoclès, & il finit en lui disant qu'il avoit ordre de le conduire à Salente, où le roi qui connoissoit son innocence, vouloit lui confier ses affaires, & le combler de biens.

Voyez-vous, lui répondit Philoclès, cette grotte plus propre à cacher des bêtes sauvages qu'à être habitée par des hommes ? J'y ai goûté depuis tant d'années plus de douceur & de repos, que dans les palais dorez

dorez de l'isle de Crete. Les hommes ne me trompent plus ; car je ne vois plus les hommes, & je n'entens plus leurs discours flatteurs & empoisonnez. Je n'ai plus besoin d'eux ; mes mains endurcies au travail me donnent facilement la nourriture simple, qui m'est nécessaire : il ne me faut, comme vous voyez, qu'une légère étoffe pour me couvrir, n'ayant plus de besoin, jouissant d'un calme profond & d'une douce liberté dont la sagesse de mes livres m'apprend à faire un bon usage. Qu'irois-je encore chercher parmi les hommes jaloux, trompeurs & inconstans ? Non, non, mon cher Hégésippe, ne m'enviez point mon bonheur. Protéfilas s'est trahi lui-même, voulant trahir le roi, & me perdre ; mais il ne m'a fait aucun mal. Au contraire il m'a fait le plus grand des biens ; il m'a délivré du tumulte & de la servitude des affaires : je lui dois ma chère solitude, & tous les plaisirs innocens que j'y goûte. Retournez, ô Hégésippe, retournez vers le roi ; aidez lui à supporter les misères de sa grandeur, & faites auprès de lui ce que vous voudriez que je fisse. Puisque ses yeux si long tems fermés à la vérité, ont été enfin ouverts par cet homme sage, que vous nommez Mentor, qu'il le retienne auprès de lui. Pour moi, après mon naufrage il ne me convient pas de quitter le port où la tempête m'a heureusement jetté, pour me remettre à la merci des vents. O que les rois sont à plaindre ! O que ceux qui les servent, sont dignes de compassion ! S'ils sont méchans, combien font-ils souffrir les hommes, & quels tourmens leur sont préparez dans le noir Tartare ! S'ils sont bons, quelles difficultez n'ont-ils pas à vaincre ! quels pièges à éviter ! que de maux à souffrir ! Encore une fois, Hégésippe, laissez-moi dans mon heureuse pauvreté.

Pendant que Philoclès parloit ainsi avec beaucoup de véhémence, Hégésippe le regardoit avec étonnement : il l'avoit vû autrefois en Crete pendant qu'il gouvernoit les plus grandes affaires, maigre, languissant, épuisé. C'est que son naturel ardent & austère le consumoit dans le travail ; il ne pouvoit voir sans

indignation le vice impuni : il vouloit dans les affaires une certaine exactitude qu'on n'y trouve jamais. Ainsi ces emplois détruisoient sa santé delicate ; mais à Samos Hégésippe le voyoit gras & vigoureux. Malgré les ans, la jeunesse fleurie s'étoit renouvelée sur son visage. Une vie sobre, tranquille & laborieuse lui avoit fait comme un nouveau tempérament.

Vous êtes surpris de me voir si changé, dit alors Philoclès en souriant. C'est ma solitude qui m'a donné cette fraîcheur & cette santé parfaite. Mes ennemis m'ont donné ce que je n'aurois jamais pu trouver dans la plus grande fortune. Voulez-vous que je quitte les vrais biens pour courir après les faux, & pour me replonger dans mes anciennes misères ? Ne soyez pas plus cruel que Protésilas ; du moins ne m'enviez pas le bonheur que je tiens de lui.

Alors Hégésippe lui représenta, mais inutilement, tout ce qu'il crut propre à le toucher. Etes-vous donc, lui disoit-il, insensible au plaisir de revoir vos proches & vos amis, qui soupirent après votre retour, & que la seule espérance de vous embrasser comble de joye ? Mais vous qui craignez les Dieux, & qui aimez votre devoir, comptez-vous pour rien de servir votre roi, de l'aider dans tous les biens qu'il veut faire, & de rendre tant de peuples heureux ? Est-il permis de s'abandonner à une philosophie sauvage, de se préférer à tout le reste du genre humain, & d'aimer mieux son repos que le bonheur de ses concitoyens ! Au reste, on croira que c'est par ressentiment que vous ne voulez plus voir le roi ; s'il vous a voulu faire du mal, c'est qu'il ne vous a point connu. Ce n'est pas le véritable, le bon, le juste Philoclès qu'il a voulu faire périr ; c'étoit un homme bien différent qu'il vouloit punir. Mais maintenant qu'il vous connoît, & qu'il ne vous prend plus pour un autre, il sent toute son ancienne amitié revivre dans son cœur. Il vous attend. Déjà il vous tend les bras pour vous embrasser. Dans son impatience, il compte les jours & les heures. Aurez-vous le cœur assez



assez dur pour être inexorable à votre roi, & à tous vos plus tendres amis ?

Philoclès qui avoit d'abord été attendri en reconnoissant Hégésippe, reprit son air austère en écoutant ce discours. Semblable à un rocher contre lequel les vents combattent en vain, & où toutes les vagues vont se briser en gémissant, il demouroit immobile, & les prières ni les raisons ne trouvoient aucune ouverture pour entrer dans son cœur. Mais au moment où Hégésippe commençoit à désespérer de le vaincre, Philoclès ayant consulté les Dieux, il découvrit par le vol des oiseaux, par les entrailles des victimes, & par divers autres présages, qu'il devoit suivre Hégésippe.

Alors il ne résista plus, il se prépara à partir ; mais ce ne fut pas sans regretter le désert où il avoit passé tant d'années. Hélas ! disoit-il, faut-il que je vous quitte, ô aimable grote, où le sommeil paisible venoit toutes les nuits me délasser des travaux du jour ! Ici les Parques me filoient au milieu de ma pauvreté des jours d'or & de foye. Il se prosterna en pleurant pour adorer la nayade qui l'avoit si long-tems défaltéré par son onde claire, & les nymphes qui habitoient dans toutes les montagnes voisines. Echo entendit ses regrets, & d'une triste voix les répéta à toutes les divinitez champêtres.

Ensuite Philoclès vint à la ville avec Hégésippe pour s'embarquer : il crut que le malheureux Protéfilas plein de honte & de ressentiment ne chercheroit point à le voir ; mais il se trompoit. Car les hommes corrompus n'ont aucune pudeur, & ils sont toujours prêts à toute sorte de bassesse. Philoclès se cachoit modestement de peur d'être vû par ce misérable : il craignoit d'augmenter sa misère en lui montrant la prospérité d'un ennemi qu'on alloit élever sur ses ruïnes. Mais Protéfilas cherchoit avec empressement Philoclès, il vouloit lui faire pitié, & l'engager à demander au roi qu'il pût retourner à Salente. Philoclès étoit trop sincère pour lui promettre de travailler à le faire rappeler, car il savoit mieux que personne

combien son retour eût été pernicieux. Mais il lui parla fort doucement, lui témoigna de la compassion, tâcha de le consoler, l'exhorta à apaiser les Dieux par des mœurs pures, & par une grande patience dans ses maux. Comme il avoit appris que le roi avoit ôté à Protésilas tous ses biens injustement acquis, il lui promit deux choses qu'il exécuta fidèlement dans la suite. L'une fut de prendre soin de sa femme & de ses enfans qui étoient demeurez à Salente dans une affreuse pauvreté, exposez à l'indignation publique : l'autre étoit d'envoyer à Protésilas dans cette île éloignée quelque secours d'argent pour adoucir sa misère.

Cependant les voiles s'enflent d'un vent favorable. Hégésippe impatient se hâte de faire partir Philoclès. Protésilas les voit embarquer, ses yeux demeurent attachés & immobiles sur le rivage ; ils suivent le vaisseau qui fend les ondes, & que le vent éloigne toujours. Lors même qu'il ne peut plus le voir, il en re peint encore l'image dans son esprit. Enfin troublé, furieux, livré à son désespoir, il s'arrache les cheveux, se roule sur le sable, reproche aux Dieux leur rigueur, appelle en vain à son secours la cruelle mort, qui sourde à ses prières ne daigne point le délivrer de tant de maux, & qu'il n'a pas le courage de se donner lui-même.

Cependant le vaisseau favorisé de Neptune & des vents arriva bientôt à Salente. On vint dire au roi qu'il entroit déjà dans le port. Aussi tôt il courut au-devant de Philoclès avec Mentor ; il l'embrassa tendrement, lui témoigna un sensible regret de l'avoir persécuté avec tant d'injustice. Cet aveu, bien loin de paroître une foiblesse dans un roi, fut regardé par tous le Salentins comme l'effort d'une grande ame qui s'élève au-dessus de ses propres fautes, en les avouant avec courage pour les réparer. Tout le monde pleuroit de joye de revoir l'homme de bien qui avoit aimé le peuple, & d'entendre le roi parler avec tant de sagesse & de bonté.

Philoclès

Philoclès avec un air respectueux & modeste recevoit les careilles du roi, & avoit impatience de se dérober aux acclamations du peuple ; il suivit le roi au palais. Bientôt Mentor & lui furent dans la même confiance que s'ils avoient passé leur vie ensemble, quoiqu'ils ne se fussent jamais vus ; c'est que les Dieux qui ont refusé aux mechans des yeux pour connoître les bons, ont donné aux bons de quoi se connoître les uns les autres. Ceux qui ont le goût de la vertu, ne peuvent être ensemble, sans être unis par la vertu qu'ils aiment. Bientôt Philoclès demanda au roi à se retirer auprès de Salente dans une solitude où il continua à vivre pauvrement, comme il avoit vécu à Samos. Le roi alloit avec Mentor le voir presque tous les jours dans son désert. C'est là qu'on examinoit les moyens d'affermir les loix & de donner une forme solide au gouvernement pour le bonheur public.

Les deux principales choses qu'on examina, fut l'éducation des enfans, & la manière de vivre pendant la paix. Pour les enfans, Mentor disoit qu'ils appartiennent moins à leurs parens qu'à la république ; ils sont les enfans du peuple, ils en sont l'espérance & la force ; il n'est pas tems de les corriger, quand ils se sont corrompus. C'est peu que de les exclure des emplois, lorsqu'on voit qu'ils s'en sont rendus indignes : il vaut bien mieux prévenir le mal que d'être réduit à le punir. Le roi, ajoutoit-il, qui est le père de tout son peuple, est encore plus particulièrement le père de toute la jeunesse, qui est la fleur de toute la nation. C'est dans la fleur qu'il faut préparer les fruits. Que le roi ne dédaigne donc pas de veiller, & de faire veiller sur l'éducation qu'on donne aux enfans. Qu'il tienne ferme pour faire observer les loix de Minos qui ordonnent qu'on élève les enfans dans le mépris de la douleur & de la mort ; qu'on mette l'honneur à fuir les délices & les richesses ; que l'injustice, le mensonge, l'ingratitude, la mollesse passent pour des vices infames ; qu'on leur apprenne dès leur plus tendre enfance à

chanter les louanges des héros qui ont fait des actions généreuses pour leur patrie, & qui ont fait éclatter leur courage dans les combats ; que le charme de la musique saisisse leurs âmes pour rendre leurs mœurs douces & pures ; qu'ils apprennent à être tendres pour leurs amis, fidèles à leurs alliés, équitables pour tous les hommes, même pour leurs plus cruels ennemis ; qu'ils craignent moins la mort & les tourmens que le moindre reproche de leurs consciences. Si de bonne heure on remplit les enfans de ces grandes maximes, & qu'on les fasse entrer dans leur cœur par la douceur du chant, il y en aura peu qui ne s'enflamment de l'amour de la gloire & de la vertu.

Mentor ajoutoit qu'il étoit capital d'établir des écoles publiques pour accoutumer la jeunesse aux plus rudes exercices du corps, & pour éviter la mollesse & l'oïfiveté qui corrompent les plus beaux naturels ; il vouloit une grande variété de jeux & de spectacles qui animassent tout le peuple, mais sur-tout qui exerçassent les corps pour les rendre adroits, souples, & vigoureux. Il ajoutoit des prix pour exciter une noble émulation. Mais ce qu'il souhaitoit le plus pour les bonnes mœurs, c'est que les jeunes gens se mariaient de bonne heure, & que leurs parens sans aucune vue d'intérêt leur laissassent choisir des femmes agréables de corps & d'esprit, auxquelles ils pussent s'attacher.

Mais pendant qu'on préparoit ainsi les moyens de conserver la jeunesse pure, innocente, laborieuse, docile & passionnée pour la gloire, Philoclès qui aimoit la guerre, disoit à Mentor : En vain vous occuperez les jeunes gens à tous ces exercices, si vous les laissez languir dans une paix continuelle, où ils n'auront aucune expérience de la guerre, ni aucun besoin de s'éprouver sur la valeur. Par là vous affaiblirez insensiblement la nation, les courages s'amoliront, les délices corrompront les mœurs. D'autres peuples belliqueux n'auront aucune peine à les vaincre ;



cre; & pour avoir voulu éviter les maux que la guerre entraîne après elle, ils tomberont dans une affreuse servitude.

Mentor lui répondit : Les maux de la guerre sont encore plus horribles que vous ne pensez : la guerre épuise un état & le met toujours en danger de périr, lors même qu'on remporte les plus grandes victoires. Avec quelques avantages qu'on la commence, on n'est jamais sûr de la finir sans être exposé aux plus tragiques renversemens de la fortune. Avec quelque supériorité de forces qu'on s'engage dans un combat, le moindre mécompte, une terreur panique, un rien vous arrache la victoire qui étoit déjà dans vos mains, & la transporte chez vos ennemis. Quand même on tiendrait dans son camp la victoire comme enchaînée, on se détruiroit soi-même en détruisant ses ennemis. On dépeuple son pays; on laisse les terres presque incultes; on trouble le commerce : mais ce qui est bien pis, on affoiblit les meilleures loix, & on laisse corrompre les mœurs. La jeunesse ne s'adonne plus aux lettres. Le pressant besoin fait qu'on souffre une licence pernicieuse dans les troupes. La justice, la police, tout souffre de ce désordre. Un roi qui verse le sang de tant d'hommes, & qui cause tant de malheurs pour acquérir un peu de gloire ou pour étendre les bornes de son royaume, est indigne de la gloire qu'il cherche, & mérite de perdre ce qu'il possède pour avoir voulu usurper ce qui ne lui appartenoit pas.

Mais voici le moyen d'exercer le courage d'une nation en tems de paix. Vous avez déjà vu les exercices du corps que nous établissons; les prix qui exciteront l'émulation; les maximes de gloire & de vertu dont on remplira les âmes des enfans presque dès le berceau par le chant des grandes actions des héros; ajoutez à ces secours celui d'une vie sobre & laborieuse. Mais ce n'est pas tout; aussitôt qu'un peuple allié de votre nation aura une guerre, il faut y envoyer la fleur de votre jeunesse, sur-tout ceux en qui on remarquera le génie de la guerre, & qui  
seront

feront les plus propres à profiter de l'expérience. Par là vous conserverez une haute réputation chez vos alliez. Votre alliance sera recherchée, on craindra de la perdre; sans avoir la guerre chez vous & à vos dépens, vous aurez toujours une jeunesse aguerrie & intrépide. Quoique vous ayez la paix chez vous, vous ne laisserez pas de traiter avec de grands honneurs ceux qui auront le talent de la guerre; car le vrai moyen d'éloigner la guerre, & de conserver une longue paix; c'est de cultiver les armes, c'est d'honorer les hommes excellens dans cette profession, c'est d'en avoir toujours qui s'y soient exercez dans les pays étrangers, qui connoissent les forces, la discipline & les manières de faire la guerre des peuples voisins; c'est d'être également incapable & de faire la guerre par ambition, & de la craindre par mollesse. Alors étant toujours prêt à la faire pour la nécessité, on parvient à ne l'avoir presque jamais.

Pour les alliez, quand ils sont prêts à se faire la guerre les uns aux autres, c'est à vous à vous rendre médiateur. Par-là vous acquérez une gloire plus solide & plus sûre que celle des conquérans; vous gagnez l'amour & l'estime des étrangers: ils ont tous besoin de vous; vous réglez sur eux par la confiance, comme vous réglez sur vos sujets par l'autorité. Vous demeurez le dépositaire des secrets, l'arbitre des traites, le maître des cœurs. Votre réputation vole dans tous les pays les plus éloignez, votre nom est comme un parfum délicieux qui s'exhale de pays en pays chez les peuples les plus reculez. En cet état, qu'un peuple voisin vous attaque contre les règles de la justice, il vous trouve aguerri, préparé; mais ce qui est bien plus fort, il vous trouve aimé, & secouru; tous vos voisins s'allarment pour vous, & sont persuadés que votre conservation fait la sûreté publique. Voilà un rempart bien plus assuré que toutes les murailles des villes, & que toutes les places les mieux fortifiées. Voilà la véritable gloire. Mais qu'il y a peu de rois qui sachent la chercher, & qui  
ne

ne s'en éloignent point ! Ils courent après une ombre trompeuse, & laissent derrière eux le vrai honneur faute de le connoître.

Après que Mentor eut parlé ainsi, Philoclès étonné le regardoit ; puis il jettoit les yeux sur le roi, & étoit charmé de voir avec quelle avidité Idoménée recueilloit au fond de son cœur toutes les paroles qui sortoient comme un fleuve de sagesse de la bouche de cet étranger.

Minerve sous la figure de Mentor établissoit dans Salente toutes les meilleures loix & les plus utiles maximes du gouvernement, moins pour faire fleurir le royaume d'Idoménée, que pour montrer à Télémaque quand il reviendrait, un exemple sensible de ce qu'un sage gouvernement peut faire pour rendre les peuples heureux, & pour donner à un bon roi une gloire durable.

*Fin du Quatorzième Livre.*





LES  
AVANTURES  
DE  
TELEMAQUE,  
FILS D'ULYSSE.

---

LIVRE QUINZIEME.

---

SOMMAIRE.

*Télémaque au camp des alliez gagne l'inclination de Philoctete, d'abord indisposé contre lui, à cause d'Ulysse son père. Philoctete lui raconte ses aventures, ou il fait entrer les particularitez de la mort d'Hercule, causée par la tunique empoisonnée, que le centaure Nessus avoit donnée à Déjanire : il lui explique comment il obtint de ce héros ses flèches fatales, sans lesquelles la ville de Troie ne pouvoit être prise ; comment il fut puni d'avoir trahi son secret par tous les maux qu'il souffrit dans l'isle de Lemnos ; Et comment Ulysse se servit de Neoptolème pour l'engager à aller au siège de Troie, où il fut guéri de ses blessures par les fils d'Esculape.*

**C**EPENDANT Télémaque montrait son courage dans les périls de la guerre. En partant de Salente il s'appliqua à gagner l'affection des vieux capitaines, dont la réputation & l'expérience étoient au comble. Nestor, qui l'avoit déjà vu à Pylos, & qui avoit toujours aimé Ulysse, le traitoit comme si c'eût été son propre fils. Il lui donnoit des instructions qu'il appuyoit de divers exemples ;



emples ; il lui racontoit toutes les aventures de sa jeunesse, & tout ce qu'il avoit vû faire de plus remarquable aux héros de l'âge passé. La mémoire de ce sage vieillard qui avoit vécu trois âges d'hommes, étoit comme une histoire des anciens tems gravée sur le marbre & sur l'airain.

Philoctete n'eut pas d'abord la même inclination pour Télémaque que Nestor. La haine qu'il avoit nourrie si long-tems dans son cœur contre Ulysse, l'éloignoit de son fils, & il ne pouvoit voir qu'avec peine tout ce qu'il sembloit que les Dieux préparoient en faveur de ce jeune homme pour le rendre égal aux héros qui avoient renversé la ville de Troye. Mais enfin la modération de Télémaque vainquit tous les ressentimens de Philoctete ; il ne put se défendre d'aimer cette vertu douce & modeste. Il prenoit souvent Télémaque, & lui disoit : Mon fils, (car je ne crains plus de vous nommer ainsi) votre père & moi, je l'avouë, nous avons été long-tems ennemis l'un de l'autre : j'avouë même qu'après que nous eumes fait tomber la superbe ville de Troye, mon cœur n'étoit point encore apaisé ; & quand je vous ai vû, j'ai senti de la peine à aimer la vertu dans le fils d'Ulysse. Je me le suis souvent reproché. Mais enfin la vertu, quand elle est douce, simple, ingénue & modeste, surmonte tout. Ensuite Philoctete s'engagea insensiblement à lui raconter ce qui avoit allumé dans son cœur tant de haine contre Ulysse.

Il faut, dit-il, reprendre mon histoire de plus haut. Je suivis par tout le grand Hercule qui a délivré la terre de tant de monstres, & devant qui les autres héros n'étoient que comme sont les foibles roseaux auprès d'un grand chêne, ou comme les moindres oiseaux en présence de l'aigle. Ses malheurs & les miens vinrent d'une passion qui cause tous les desastres les plus affreux, c'est l'amour. Hercule qui avoit vaincu tant de monstres ne pouvoit vaincre cette passion honteuse, & le cruel enfant Cupidon se jouoit de lui. Il ne pouvoit se ressouvenir, sans rougir de honte, qu'il avoit autrefois oublié

sa gloire jusqu'à filer auprès d'Omphale reine de Lydie, comme le plus lâche & le plus efféminé de tous les hommes ; tant il avoit été entraîné par un amour aveugle. Cent fois il m'a avoué que cet endroit de sa vie avoit terni sa vertu, & presque effacé la gloire de tous ses travaux. Cependant, ô Dieux ! telle eût la foiblesse & l'inconstance des hommes ! ils se promettent tout d'eux mêmes, & ne résistent à rien. Hélas ! le grand Hercule retomba dans les pièges de l'amour qu'il avoit si souvent détesté : il aima Déjanire. Trop heureux, s'il eût été constant dans cette passion pour une femme qui fut son épouse ! Mais bientôt la jeunesse d'Iole, sur le visage de laquelle les graces étoient peintes, ravirent son cœur. Déjanire brûla de jalousie ; elle se ressouvint de cette fatale tunique que le centaure Nessus lui avoit laissée en mourant, comme un moyen assuré de réveiller l'amour d'Hercule, toutes les fois qu'il paroîtroit la négliger pour en aimer quelqu'autre. Cette tunique pleine du sang venimeux du Centaure, renfermoit le poison des flèches dont ce monstre avoit été percé. Vous savez que les flèches d'Hercule, qui tua ce perfide Centaure, avoient été trempées dans le sang de l'Hydre de Lerne, & que ce sang empoisonnoit ces flèches, en sorte que toutes les blessures qu'elles faisoient, étoient incurables.

Hercule s'étant revêtu de cette tunique, sentit bientôt le feu dévorant qui se glissoit jusques dans la moëlle de ses os : il pouffoit des cris horribles dont le mont Oeta résonnoit, & faisoit retentir toutes les profondes vallées ; la mer même en paroissoit émue : les taureaux les plus furieux qui auroient mugé dans leurs combats, n'auroient pas fait un bruit aussi affreux. Le malheureux Lychas qui lui avoit apporté de la part de Déjanire cette tunique, ayant osé s'approcher de lui, Hercule dans le transport de sa douleur le prit, le fit pirouëtter comme un frondeur fait avec sa fronde tourner la pierre qu'il veut jeter loin de lui. Ainsi Lychas lancé du haut de la montagne par la puissante main d'Hercule, tomba dans les flots de la mer, où il fut changé tout-à-coup en un rocher, qui garde encore  
la

la figure humaine, & qui étant toujours battu par les vagues irritées, épouvante de loin les sages pilotes.

Après ce malheur de Lychas je crus que je ne pouvois plus me fier à Hercule ; je songeois à me cacher dans les cavernes les plus profondes. Je le voyois déraciner sans peine d'une main les hauts sapins & les vieux chênes, qui depuis plusieurs siècles avoient méprisé les vents & les tempêtes. De l'autre main il tâchoit en vain d'arracher de dessus son dos la fatale tunique ; elle s'étoit collée sur sa peau, & comme incorporée à ses membres. A mesure qu'il la déchiroit, il déchiroit aussi sa peau & sa chair ; son sang ruisseloit, & trempoit la terre. Enfin sa vertu surmontant sa douleur, il s'écria : Tu vois, ô mon cher Philoctète, les maux que les Dieux me font souffrir ; ils sont justes ; c'est moi qui les ai offensés ; j'ai violé l'amour conjugal. Après avoir vaincu tant d'ennemis, je me suis lâchement laissé vaincre par l'amour d'une beauté étrangère ; je péris, & je suis content de périr pour apaiser les Dieux. Mais hélas ! cher ami, où est-ce que tu suis ? L'excès de la douleur m'a fait commettre, il est vrai, contre ce misérable Lychas une cruauté que je me reproche ; il n'a pas su quel poison il me présentait ; il n'a point mérité ce que je lui ai fait souffrir : mais crois-tu que je puisse oublier l'amitié que je te dois, & que je veuille t'arracher la vie ? Non, non, je ne cesserai point d'aimer Philoctète. Philoctète recevra dans son sein mon âme prête à s'envoler. C'est lui qui recueillira mes cendres. Où es-tu donc, ô mon cher Philoctète, Philoctète la seule espérance qui me reste ici-bas ?

A ces mots, je me hâte de courir vers lui : il me tend les bras, & veut m'embrasser ; mais il se retient dans la crainte d'allumer dans mon sein le feu cruel dont il est lui-même brûlé. Hélas ! dit-il, cette consolation même ne m'est plus promise. En parlant ainsi, il assemble tous ces arbres qu'il vient d'abattre ; il en fait un bucher sur le sommet de la montagne ; il monte tranquillement sur le bucher ; il étend la peau du lion

de Némée, qui avoit si long tems couvert ses épaules, lorsqu'il alloit d'un bout de la terre à l'autre abattre les monstres, & délivrer les malheureux; il s'appuye sur sa massue, & il m'ordonne d'allumer le feu du bucher.

Mes mains tremblantes & saisies d'horreur ne purent lui refuser ce cruel office; car la vie n'étoit plus pour lui un présent des Dieux, tant elle lui étoit funeste. Je craignis même que l'excès de ses douleurs ne le transportât jusqu'à faire quelque chose d'indigne de cette vertu qui avoit étonné l'univers. Comme il vit que la flâme commençoit à prendre au bucher: C'est maintenant, s'écria-t-il, mon cher Philoctete, que j'éprouve ta véritable amitié; car tu aimes mon honneur plus que ma vie: que les Dieux te le rendent; je te laisse ce que j'ai de plus précieux sur la terre, ces flèches trempées dans le sang de l'Hydre de Lerné. Tu fais que les blessures qu'elles font sont incurables; par elles tu seras invincible, comme je l'ai été, & aucun mortel n'osera combattre contre toi. Souviens-toi que je meurs fidèle à notre amitié, & n'oublie jamais combien tu m'as été cher. Mais s'il est vrai que tu sois touché de mes maux, tu peux me donner une dernière consolation: promets-moi de ne découvrir jamais à aucun mortel ni ma mort, ni le lieu où tu auras caché mes cendres. Je le lui promis, hélas! je le jurai même en arrosant son bucher de mes larmes: un rayon de joye parut dans ses yeux. Mais tout-à-coup un tourbillon de flâme qui l'envelopa, étouffa sa voix, & le déroba presque à ma vuë. Je le voyois encore néanmoins à travers des flâmes, avec un visage aussi serein que s'il eût été couronné de fleurs & couvert de parfums dans la joye d'un festin délicieux au milieu de tous ses amis.

Le feu consuma bientôt tout ce qu'il y avoit de terrestre & de mortel en lui. Bientôt il ne lui resta de tout ce qu'il avoit reçu dans sa naissance de sa mère Alcmène: mais il conserva par l'ordre de Jupiter cette nature subtile & immortelle, cette flâme céleste qui est  
le



le vrai principe de vie, & qu'il avoit reçu du père des Dieux. Ainsi il alla avec eux sous les voutes dorées du brillant Olympe boire le Nectar, où les Dieux lui donnèrent pour épouse l'aimable Hébé, qui est la Déesse de la jeunesse, & qui verfoit le Nectar dans la coupe du grand Jupiter, avant que Ganymède eût reçu cet honneur.

Pour moi je trouvai une source inépuisable de douleurs dans ces flèches qu'il m'avoit données pour m'élever au-dessus des héros. Bientôt les rois liguez entreprirent de venger Ménélas de l'infame Paris, qui avoit enlevé Hélène, & de renverser l'empire de Priam. L'oracle d'Apollon leur fit entendre qu'ils ne devoient point espérer de finir heureusement cette guerre, à moins qu'ils n'eussent les flèches d'Hercule.

Ulysse votre père, qui étoit toujours le plus éclairé & le plus industrieux dans tous les conseils, se chargea de me persuader d'aller avec eux au siège de Troye, & d'y apporter les flèches qu'il croyoit que j'avois. Il y avoit déjà long-tems qu'Hercule ne paroissoit plus sur la terre. On n'entendoit plus parler d'aucun nouvel exploit de ce héros: les monstres & les scélérats recommençoient à paroître impunément; les Grecs ne savoient que croire de lui: les uns disoient qu'il étoit mort; d'autres soutenoient qu'il étoit allé jusques sous l'Ourse glacée dompter les Scythes: mais Ulysse soutint qu'il étoit mort, & entreprit de me le faire avouer. Il me vint trouver dans un tems où je ne pouvois encore me consoler d'avoir perdu le grand Alcide: il eut une peine extrême à m'aborder; car je ne pouvois plus voir les hommes; je ne pouvois souffrir qu'on m'arrachât de ces deserts du mont Oeta, où j'avois vû périr mon ami; je ne songeois qu'à me repcindre l'image de ce héros, & qu'à pleurer à la vue de ces tristes lieux: mais la douce & puissante persuasion étoit sur les lèvres de votre père; il parut presque aussi affligé que moi; il versa des larmes; il fut gagner insensiblement mon cœur & attirer ma confiance; il m'attendrit pour les rois Grecs qui alloient combattre pour une juste cause, & qui ne pou-

voient réussir sans moi; il ne put néanmoins m'arracher le secret de la mort d'Hercule, que j'avois juré de ne dire jamais; mais il ne doutoit plus qu'il ne fût mort, & il me pressoit de lui découvrir le lieu où j'avois caché ses cendres.

Hélas! j'eus horreur de faire un parjure, en lui disant un secret que j'avois promis aux Dieux de ne dire jamais; j'eus la foiblesse d'éluder mon serment, n'osant le violer; les Dieux m'en ont puni, je frappai du pied la terre à l'endroit où j'avois mis les cendres d'Hercule; ensuite j'allai joindre les rois liguez, qui me reçurent avec la même joye qu'ils auroient reçu Hercule même. Comme je passois dans l'isle de Lemnos, je voulus montrer à tous les Grecs ce que mes flèches pouvoient faire, me préparant à percer un daim qui se lançoit dans un bois; je laissai tomber par mégarde la flèche de l'arc sur mon pied, & elle me fit une blessure que je ressens encore. Aussitôt j'éprouvai ces mêmes douleurs qu'Hercule avoit souffertes; je remplissois nuit & jour l'isle de mes cris; un sang noir & corrompu, coulant de ma playe, infectoit l'air & répandoit dans le camp des Grecs une puanteur capable de suffoquer les hommes les plus vigoureux. Toute l'armée eut horreur de me voir dans cette extrémité, chacun conclut que c'étoit un supplice qui m'étoit envoyé par les justes Dieux.

Ulysse qui m'avoit engagé dans cette guerre, fut le premier à m'abandonner. J'ai reconnu depuis qu'il l'avoit fait, parce qu'il préféroit l'intérêt commun de la Grèce & la victoire, à toutes les raisons d'amitié ou de bienfaisance particulière. On ne pouvoit plus sacrifier dans le camp, tant l'horreur de ma playe, son infection, & la violence de mes cris troubloient toute l'armée. Mais au moment que je me vis abandonné de tous les Grecs par les conseils d'Ulysse, cette politique me parut pleine de la plus horrible inhumanité, & de la plus noire trahison. Hélas! j'étois aveugle, & je ne voyois

voyois pas qu'il étoit juste que les plus sages hommes fussent contre moi, de même que les Dieux que j'avois irritéz.

Je demurai presque pendant tout le siège de Troye seul, sans secours, sans espérance, sans soulagement, livré à d'horribles douleurs dans cette île déserte & sauvage, où je n'entendois que le bruit des vagues de la mer qui se brisoient contre les rochers. Je trouvai au milieu de cette solitude une caverne vuide dans un rocher qui élevoit vers le ciel deux pointes semblables à deux têtes. De ce rocher sortoit une fontaine claire. Cette caverne étoit la retraite des bêtes farouches, à la fureur desquelles j'étois exposé nuit & jour ; j'amassai quelques feuilles pour me coucher : il ne me restoit pour tout bien qu'un pot de bois grossièrement travaillé, & quelques habits déchirez, dont j'enveloppois ma playe pour arrêter le sang, & dont je me servois aussi pour la nettoyer. Lâ abandonné des hommes, & livré à la colère des Dieux, je passois mon tems à percer de mes flèches les colombes & les autres oiseaux qui voloient autour de ce rocher. Quand j'avois tue quelque oiseau pour ma nourriture, il falloit que je me traînasse contre terre avec douleur pour aller amasser ma proie : ainsi mes mains me préparoient de quoi me nourrir.

Il est vrai que les Grecs en partant m'e laissèrent quelques provisions ; mais elles durèrent peu. J'allumois du feu avec des cailloux. Cette vie, toute affreuse qu'elle est, m'auroit paru douce, loin des hommes ingrats & trompeurs, si la douleur ne m'eut accablé, & si je n'eusse sans cesse repassé dans mon esprit ma triste aventure. Quoi ! disois je, tirer un homme de sa patrie, comme le seul homme qui puisse venger la Grece, & puis l'abandonner dans cette île déserte pendant son sommeil ! Car ce fut pendant mon sommeil que les Grecs partirent. Jugez quelle fut ma surprise, & combien je versai de larmes à mon réveil, quand je vis les vaisseaux fendre les ondes. Hélas ! cherchant de tous côtez dans cette île sauvage & horrible, je n'y trouvai que la douleur. En

effet il n'y a ni port, ni commerce, ni hospitalité, ni homme qui y aborde volontairement. On n'y voit que les malheureux que les tempêtes y ont jettez, & on n'y peut espérer de société que par des naufrages; encore même ceux qui venoient en ce lieu, n'oioient me prendre pour me ramener : ils craignoient la colere des Dieux & celle des Grecs. Depuis dix ans je souffrois la douleur, la faim; je nourrissois une playe qui me dévorait; l'espérance même étoit éteinte dans mon cœur.

Tout-à-coup revenant de chercher des plantes médicinales pour ma playe, j'aperçus dans mon antre un jeune homme beau & gracieux, mais fier & d'une taille de héros. Il me sembla que je voyois Achille, tant il en avoit les traits, les regards & la démarche : son âge seul me fit comprendre que ce ne pouvoit être lui. Je remarquai sur son visage tout ensemble la compassion & l'embarras, il fut touché de voir avec quelle peine & quelle lenteur je me traînois. Les cris perçans & douloureux dont je faisois retentir les échos de tout le rivage, attendrirent son cœur.

O étranger! lui disois-je d'assez loin, quel malheur t'a conduit dans cette isle inhabitée? Je reconnois l'habit Grec, cet habit qui m'est encore si cher. O! qu'il me tarde d'entendre ta voix, & de trouver sur tes lèvres cette langue que j'ai apprise dès l'enfance, & que je ne puis plus parler à personne depuis si long-tems dans cette solitude. Ne fois point effrayé de voir un homme si malheureux, tu dois en avoir pitié.

A peine Neoptolème m'eut dit, je suis Grec, que je m'écriai : O douce parole après tant d'années de silence & de douleur sans consolation! O mon fils! quel malheur, quelle tempête, ou plutôt quel vent favorable t'a conduit ici pour finir mes maux? Il me répondit : Je suis de l'isle de Scyros, j'y retourne; on dit que je suis fils d'Achille; tu fais tout.

Des paroles si courtes ne contentoient pas ma curiosité; je lui dis, O fils d'un père que j'ai tant aimé !  
cher



cher nourrisson de Lycomède, comment viens-tu donc ici ? d'où viens-tu ? Il me répondit, qu'il venoit du siège de Troye. Tu n'étois pas, lui dis-je, de la première expédition. Et toi, me dit-il, en étois-tu ? Alors je lui répondis : Tu ne connois, je le vois bien, ni le nom de Philoctète, ni ses malheurs. Hélas ! infortuné que je suis, mes persécuteurs m'insultent dans ma misère ! la Grèce ignore que je souffre ; ma douleur augmente ; les Atrides m'ont mis en cet état ; que les Dieux le leur rendent !

Ensuite je lui racontai de quelle manière les Grecs m'avoient abandonné. Aussitôt qu'il eut écouté mes plaintes, il fit les siennes : Après la mort d'Achille, me dit-il—(D'abord je l'interrompis, en lui disant : Quoi ! Achille est mort ? Pardonne-moi, mon fils, si je trouble ton récit par les larmes que je dois à ton père.) Neoptolème me répondit : Vous me consolez en m'interrompant ; qu'il m'est doux de voir Philoctète pleurer mon père !

Neoptolème reprenant son discours, me dit : Après la mort d'Achille, Ulysse & Phénix me vinrent chercher, assurant qu'on ne pouvoit sans moi renverser la ville de Troye. Ils n'eurent aucune peine à m'emmener ; car la douleur de la mort d'Achille, & le desir d'hériter de sa gloire dans cette célèbre guerre, m'engageoient assez à les suivre. J'arrive au siège, l'armée s'assemble autour de moi ; chacun jure qu'il revoit Achille : mais, hélas ! il n'étoit plus. Jeune & sans expérience, je croyois pouvoir tout espérer de ceux qui me donnoient tant de louanges. D'abord je demande aux Atrides les armes de mon père ; ils me répondent cruellement : Tu auras le reste de ce qui lui appartenoit ; mais pour ses armes elles sont destinées à Ulysse.

Aussitôt je me trouble, je pleure, je m'emporte : mais Ulysse, sans s'émouvoir, me disoit : Jeune homme, tu n'étois pas avec nous dans les périls de ce long siège ; tu n'as pas mérité de telles armes, & tu parles déjà trop fièrement ; jamais tu ne les auras.

Dépouillé

Dépouillé injustement par Ulysse, je m'en retourne dans l'île de Scyros, moins indigné contre Ulysse que contre les Atrides. Que quiconque est leur ennemi, puisse être l'ami des Dieux ! O Philoctète ! j'ai tout dit.

Alors je demandai à Neoptolème comment Ajax Telamonien n'avoit pas empêché cette injustice. Il est mort, me répondit-il. Il est mort, m'écriai-je ! & Ulysse ne meurt pas ; au contraire il fleurit dans l'armée ! Ensuite je lui demandai des nouvelles d'Antiloque fils du sage Nestor, & de Patrocle si chéri par Achille. Ils sont morts aussi, me dit-il. Aussitôt je m'écriai encore : Quoi morts ! Hélas ! que me dis-tu ? Ainsi la cruelle guerre moissonne les bons, & épargne les méchants ! Ulysse est donc en vie ; Tersite l'est aussi sans doute ? Voilà ce que font les Dieux ; & nous les louerions encore !

Pendant que j'étois dans cette fureur contre votre père, Neoptolème continuoit à me tromper. Il ajouta ces tristes paroles : Loin de l'armée Grecque, où le mal prévaut sur le bien, je vais vivre content dans la sauvage île de Scyros. Adieu, je pars ; que les Dieux vous guérissent !

Aussitôt je lui dis : O mon fils, je te conjure par les manes de ton père, par ta mère, par tout ce que tu as de plus cher sur la terre, de ne me pas laisser seul dans les maux que tu vois. Je n'ignore pas combien je te ferai à charge, mais il y auroit de la honte à m'abandonner : jette-moi à la proue, à la poupe, dans la sentine même, par tout où je t'incommoderai le moins. Il n'y a que les grands cœurs qui sachent combien il y a de gloire à être bon : ne me laisse point en un désert où il n'y a aucun vestige d'homme ; mène-moi dans ta patrie ou dans l'Eubée, qui n'est pas loin du mont Oeta, de Trachine, & des bords agréables du fleuve Sperchius : renvoie-moi à mon père. Hélas ! que je crains qu'il ne soit mort ! je lui avois mandé de m'envoyer un vaisseau : ou il est mort ; ou bien ceux qui m'avoient promis de lui dire ma misère, ne l'ont pas fait. J'ai recours à toi, ô mon fils ! souviens-

toi

toi de la fragilité des choses humaines. Celui qui est dans la prospérité, doit craindre d'en abuser, & secourir les malheureux.

Voilà ce que l'excès de la douleur me faisoit dire à Neoptolème ; il me promit de m'emmener. Alors je m'écriai encore : O heureux jour ! ô aimable Neoptolème, digne de la gloire de ton père ! Chers compagnons de ce voyage, souffrez que je dise adieu à cette triste demeure. Voyez où j'ai vécu ; comprenez ce que j'ai souffert ; nul autre n'eût pu le souffrir : mais la nécessité m'avoit instruit, & elle apprend aux hommes ce qu'ils ne pourroient jamais savoir autrement. Ceux qui n'ont jamais souffert ne savent rien ; ils ne connoissent ni le bien ni les maux ; ils ignorent les hommes ; ils s'ignorent eux-mêmes. Après avoir parlé ainsi, je pris mon arc & mes flèches.

Neoptolème me pria de souffrir qu'il baisât ces armes si célèbres & consacrées par l'invincible Hercule. Je lui répondis : Tu peux tout ; c'est toi mon fils, qui me rends aujourd'hui la lumière, ma patrie, mon père accablé de vieillesse, mes amis, moi-même ; tu peux toucher ces armes, & te vanter d'être seul d'entre les Grecs qui ait mérité de les toucher. Aussitôt Neoptolème entre dans ma grotte pour admirer mes armes.

Cependant une douleur cruelle me saisit, elle me trouble, je ne fais plus ce que je fais ; je demande un glaive tranchant pour couper mon pied, je m'écrie : O mort tant désirée, que ne viens-tu ? ô jeune homme, brûle-moi tout-à-l'heure comme je brûlai le fils de Jupiter ! ô terre ! ô terre, reçois un mourant qui ne peut plus se relever ! De ce transport de douleur, je tombe soudainement selon ma coutume dans un assoupissement profond ; une grande sueur commença à me soulager ; un sang noir & corrompu coula de ma playe. Pendant mon sommeil il eût été facile à Neoptolème d'emporter mes armes & de partir ; mais il étoit fils d'Achille, & n'étoit pas né pour tromper.

En m'éveillant je reconnus son embarras : il soupiroit comme un homme qui ne fait pas dissimuler & qui

qui agit contre son cœur. Me veux-tu donc surprendre, lui dis-je ? Qu'y a-t-il donc ? Il faut, me répondit-il, que vous me suiviez au siège de Troie. Je repris aussitôt : Ah ! qu'as-tu dit, mon fils ? Rends-moi cet arc, je suis trahi, ne m'arrache pas la vie. Hélas ! il ne répond rien ; il me regarde tranquillement, rien ne le touche. O rivages ! ô promontoires de cette île ! ô bêtes farouches ! ô rochers escarpez ! c'est à vous que je me plains ; car je n'ai que vous à qui je puisse me plaindre : vous êtes accoutumés à mes gémissemens. Faut-il que je sois trahi par le fils d'Achille ! Il m'enlève l'arc sacré d'Hercule ; il veut me traîner dans le camp des Grecs pour triompher de moi : il ne voit pas que c'est triompher d'un mort, d'une ombre, d'une image vaine. O s'il m'eût attaqué dans ma force ! Mais encore à présent ce n'est que par surprise ! que ferai-je ? Rends, mon fils, sois semblable à ton père, semblable à toi-même. Que dis-tu ? Tu ne dis rien ! O rocher sauvage ! je reviens à toi, nud, misérable, abandonné, sans nourriture ; je mourrai seul dans cet antre : n'ayant plus mon arc pour tuer les bêtes, les bêtes me dévoreront ; n'importe. Mais, mon fils, tu ne parois pas méchant ; quelque conseil te pousse ; rends-moi mes armes, va-t-en.

Neoptolème les larmes aux yeux disoit tout bas : Plût aux Dieux que je ne fusse jamais parti de Scyros ! Cependant je m'écrie : Ah ! que vois-je ? N'est-ce pas Ulysse ? Aussitôt j'entends sa voix, & il me répond : Oui, c'est moi. Si le sombre royaume de Pluton se fût entr'ouvert, & que j'eusse vû le noir Tartare que les Dieux mêmes craignent d'entrevoir, je n'aurois pas été saisi, je l'avouë, d'une plus grande horreur. Je m'écriai encore : O terre de Lemnos, je te prens à témoin ! O soleil, tu le vois, & tu le souffres ! Ulysse me répondit sans s'émouvoir : Jupiter le veut, & je l'exécute. Oses-tu, lui disois je, nommer Jupiter ? Vois-tu ce jeune homme qui n'étoit point né pour la fraude, & qui souffre en exécutant ce que tu l'obliges de faire ? Ce n'est pas pour vous tromper, me dit Ulysse, ni pour vous nuire  
que



que nous venons ; c'est pour vous délivrer, vous guérir, vous donner la gloire de renverser Troye, & vous ramener dans votre patrie. C'est vous, & non pas Ulysse, qui êtes l'ennemi de Philoctète.

Alos je dis à votre père tout ce que la fureur pouvoit m'inspirer : Puisque tu m'as abandonné sur ce rivage, lui disois-je, que ne m'y laisses-tu en paix ? Va chercher la gloire des combats & tous les plaisirs ; jouis de ton bonheur avec les Atrides ; laisse-moi ma misère & ma douleur. Pourquoi m'enlever ? Je ne suis plus rien, je suis déjà mort. Pourquoi ne crois-tu pas encore aujourd'hui, comme tu le croyois autrefois, que je ne saurois partir ; que mes cris, & l'infection de ma playe troubleroient les sacrifices ? O Ulysse, auteur de mes maux ! que les Dieux puissent te — — Mais les Dieux ne m'écoutent point, au contraire ils excitent mon ennemi. O terre de ma patrie, que je ne reverrai jamais ! O Dieux ! s'il en reste encore quelqu'un d'assez juste pour avoir pitié de moi, punissez, punissez Ulysse, alors je me croirai guéri.

Pendant que je parlois ainsi, votre père tranquille me regardoit avec un air de compassion, comme un homme qui loin d'être fâché, supporte & excuse le trouble d'un malheureux que la fortune a aigri. Je le voyois semblable à un rocher qui sur le sommet d'une montagne se joue de la fureur des vents, & laisse épuiser leur rage pendant qu'il demeure immobile. Ainsi votre père demeurant dans le silence attendoit que ma colère fût épuisée ; car il savoit qu'il ne faut attaquer les passions des hommes pour les réduire à la raison, que quand elles commencent à s'affoiblir par une espèce de lassitude. Ensuite il me dit ces paroles : O Philoctète ! qu'avez-vous fait de votre raison & de votre courage ? Voici le moment de s'en servir. Si vous refusez de nous suivre pour remplir les grands desseins de Jupiter sur vous, adieu ; vous êtes indigne d'être le libérateur de la Grece, & le destructeur de Troye. Demeurez à Lemnos ; ces armes que j'emporte, me donneront une gloire qui vous étoit destinée, Neoptolème, partons ; il est inutile de lui parler ; la compassion

sion pour un seul homme ne doit pas nous faire abandonner le salut de la Grece entière.

Alors je me sentis comme une lionne à qui on vient d'arracher ses petits, elle remplit les forêts de ses rugissemens. O caverne ! disois je, jamais je ne te quitterai, tu seras mon tombeau ! O séjour de ma douleur ! plus de nourriture, plus d'espérance ! Qui me donnera un glaive pour me percer ? O si les oiseaux de proie pouvoient m'enlever ! Je ne les percerai plus de mes flèches. O arc précieux ! arc consacré par les mains du fils de Jupiter ! O cher Hercule, s'il te reste encore quelque sentiment, n'es-tu pas indigné ? cet arc n'est plus dans les mains de ton fidèle ami, il est dans les mains impures & trompeuses d'Ulysse. Oiseaux de proie ! bêtes farouches ! ne fuyez plus cette caverne, mes mains n'ont plus de flèches. Misérable ! je ne puis vous nuire, venez me dévorer, ou plutôt que la foudre de l'impitoyable Jupiter m'écrase !

Votre père ayant tenté tous les autres moyens pour me persuader, jugea enfin que le meilleur étoit de me rendre mes armes ; il fit signe à Neoptolème, qui me les rendit aussitôt. Alors je lui dis : digne fils d'Achille, tu montres que tu l'es ; mais laisse-moi percer mon ennemi. J'allois tirer une flèche contre votre père : mais Neoptolème m'arrêta, en me disant : La colère vous trouble, & vous empêche de voir l'indigne action que vous voulez faire.

Pour Ulysse, il paroissoit aussi tranquille contre mes flèches que contre mes injures. Je me sentis touché de cette intrépidité & de cette patience. J'eus honte d'avoir voulu dans ce premier transport me servir de mes armes pour tuer celui qui me les avoit fait rendre ; mais comme mon ressentiment n'étoit pas encore apaisé, j'étois inconsolable de devoir mes armes à un homme que je haïssois tant. Cependant Neoptolème me disoit : Sachez que le divin Hélénus fils de Priam étant sorti de la ville de Troye par l'ordre & par l'inspiration des Dieux, nous a dévoilé l'ave-

nir.

nir. La malheureuse Troye tombera, a-t-il dit ; mais elle ne peut tomber qu'après qu'elle aura été attaquée par celui qui tient les flèches d'Hercule. Cet homme ne peut guérir que quand il sera devant les murailles de Troye ; les enfans d'Esculape le guériront.

En ce moment je sentis mon cœur partagé ; j'étois touché de la naïveté de Neoptolème, & de la bonne foi avec laquelle il m'avoit rendu mon arc : mais je ne pouvois me résoudre à voir encore le jour s'il falloit céder à Ulysse, & une mauvaise honte me tenoit en suspens. Me verra-t-on, disois-je en moi-même, avec Ulysse, & avec les Atrides ? Que croira-t-on de moi !

Pendant que j'étois dans cette incertitude, tout-à-coup j'entens une voix plus qu'humaine ; je vois Hercule dans un nuage éclatant, il étoit environné de rayons de gloire. Je reconnus facilement ses traits un peu rudes, son corps robuste, & ses manières simples ; mais il avoit une hauteur & une majesté qui n'avoient jamais paru si grandes en lui quand il domptoit les monstres. Il me dit :

Tu entens, tu vois Hercule. J'ai quitté le haut Olympe pour t'annoncer les ordres de Jupiter. Tu fais par quels travaux j'ai acquis l'immortalité : Il faut que tu ailles avec le fils d'Achille, pour marcher sur mes traces dans le chemin de la gloire. Tu guériras ; tu perceras de mes flèches Pâris auteur de tant de maux. Après la prise de Troye, tu enverras de riches dépouilles à Pœan ton père sur le mont Oeta ; ces dépouilles seront mises sur mon tombeau comme un monument de la victoire due à mes flèches. Et toi, ô fils d'Achille ! je te déclare que tu ne peux vaincre sans Philoctète, ni Philoctète sans toi. Allez donc comme deux lions qui cherchent ensemble leur proie. J'enverrai Esculape à Troye pour guérir Philoctète. Sur-tout, ô Grecs ! aimez & observez la religion ; le reste meurt, elle ne meurt jamais.

Après avoir entendu ces paroles, je m'écriai : O heureux jour ! douce lumière, tu te montres enfin après tant d'années. Je t'obéis, je pars après avoir salué ces lieux. Adieu, cher antre. Adieu, nymphe de ces

prez humides ; je n'entendrai plus le bruit sourd des vagues de cette mer. Adieu, rivage, où tant de fois j'ai souffert les injures de l'air. Adieu, promontoires, où echo répéta tant de fois mes gémissemens. Adieu, douces fontaines, qui me fûtes si amères. Adieu, ô terre de Lemnos ! laisse-moi partir heureusement, puisque je vais où m'appelle la volon té des Dieux & mes amis.

Ainsi nous partîmes, nous arrivâmes au siège de Troye. Machaon & Podalire par la divine science de leur père Esculape me guériront, ou du moins me mirent dans l'état où vous me voyez. Je ne souffre plus ; j'ai retrouvé toute ma vigueur : mais je suis un peu boiteux. Je fis tomber Paris comme un timide faon de biche, qu'un chasseur perce de ses traits. Bientôt Ilion fut réduit en cendre ; vous savez le reste. J'avois néanmoins encore je ne sai quelle aversion pour le sage Ulysse, par le souvenir de mes maux, & sa vertu ne pouvoit appaiser ce ressentiment ; mais la vue d'un fils qui lui ressemble, & que je ne puis m'empêcher d'aimer, m'attendrit le cœur pour le père même.

*Fin du Quinzième Livre.*







LES  
AVANTURES  
DE  
TELEMAQUE,  
FILS D'ULYSSE.

---

LIVRE SEIZIEME.

---

SOMMAIRE.

*Télémaque entre en différend avec Phalante pour des prisonniers qu'ils se disputent : il combat & vainc Hippias, qui méprisant sa jeunesse, prend de hauteur ces prisonniers pour son frère Phalante : mais étant peu content de sa victoire, il gémit en secret de sa témérité & de sa faute, qu'il voudroit réparer. Au même tems Adrasste roi des Dauniens étant informé que les rois alliez ne songent qu'à pacifier le différend de Télémaque & d'Hippias, va les attaquer à l'improviste. Après avoir surpris cent de leurs vaisseaux pour transporter ses troupes dans leur camp, il y met d'abord le feu, commence l'attaque par le quartier de Phalante, tuë son frère Hippias, & Phalante lui-même est tout percé de ses coups.*

**P**ENDANT que Philoctete avoit raconté ainsi ses aventures, Télémaque étoit demeuré comme suspendu & immobile. Ses yeux étoient attachez sur ce grand homme qui parloit. Toutes les passions différentes qui avoient agité Hercule, Philoctete, Ulysse, Neoptoleme, paroïssent tour à tour sur le visage naïf de Télémaque, à mesure qu'elles étoient représentées.

sentées. Dans la suite de cette narration, quelquefois il s'écrioit & interrompoit Philoctète, sans y penser : quelquefois il paroissoit rêveur comme un homme qui pense profondément à la suite des affaires. Quand Philoctète dépeignoit l'embarras de Neoptolème, qui ne savoit point dissimuler, Télémaque paroissoit dans le même embarras ; & dans ce moment on l'auroit pris pour Neoptolème.

Cependant l'armée des alliez marchoit en bon ordre contre Adrasle roi des Dauniens, qui méprisoit les Dieux, & qui ne cherchoit qu'à tromper les hommes. Télémaque trouva de grandes difficultés pour se ménager parmi tant de rois jaloux les uns des autres. Il falloit ne se rendre suspect à aucun, & se faire aimer de tous. Son naturel étoit bon & sincère, mais peu caressant ; il ne s'avisoit guère de ce qui pouvoit faire plaisir aux autres ; il n'étoit point attaché aux richesses, mais il ne savoit point donner. Ainsi avec un cœur noble & porté au bien, il ne paroissoit, ni obligeant, ni sensible à l'amitié, ni liberal, ni reconnoissant des soins qu'on prenoit pour lui, ni attentif à distinguer le mérite. Il suivoit son goût sans réflexion ; sa mère Pénélope l'avoit nourri malgré Mentor dans une hauteur & dans une fierté qui ternissoient tout ce qu'il y avoit de plus aimable en lui. Il se regardoit comme étant d'une autre nature que le reste des hommes ; les autres ne lui sembloient mis sur la terre par les Dieux que pour lui plaire, pour le servir, pour prévenir tous ses desirs, & pour rapporter tout à lui comme à une Divinité. Le bonheur de le servir étoit selon lui une assez haute récompense pour ceux qui le servoient. Il ne falloit jamais rien trouver d'impossible, quand il s'agissoit de le contenter & les moindres retardemens irritoient son naturel ardent.

Ceux qui l'auroient vû ainsi dans son naturel, auroient jugé qu'il étoit incapable d'aimer autre chose que lui-même ; qu'il n'étoit sensible qu'à sa gloire &

à son plaisir. Mais cette indifférence pour les autres, & cette attention continuelle sur lui-même, ne venoient que du transport continuel où il étoit jetté par la violence de ses passions. Il avoit été flaté par sa mère dès le berceau, & il étoit un grand exemple du malheur de ceux qui naissent dans l'élevation. Les rigueurs de la fortune qu'il sentit dès sa première jeunesse, n'avoient pu moderer cette impétuosité & cette hauteur. Dépouvé de tout, abandonné, exposé à tant de maux, il n'avoit rien perdu de sa fierté. Elle se relevoit toujours comme la palme souple se relève sans cesse d'elle-même, quelque effort qu'on fasse pour l'abaisser.

Pendant que Télémaque étoit avec Mentor, ces défauts ne paroissoient point, & ils diminueoient tous les jours. Semblable à un coursier fougueux qui bondit dans les vastes prairies, que ni les rochers escarpez, ni les précipices, ni les torrens n'arrêtent, qui ne connoît que la voix & la main d'un seul homme capable de le dompter ; Télémaque plein d'une noble ardeur ne pouvoit être retenu que par le seul Mentor : mais aussi un de ses regards l'arrêtoit tout-à-coup dans sa plus grande impétuosité : il entendoit d'abord ce que signifioit ce regard. Il rappelloit aussitôt dans son cœur tous les sentimens de vertu. Sa sagesse rendoit en un moment son visage doux & serein. Neptune quand il élève son trident, & qu'il menace les flots soulevez, n'appaise point plus soudainement les noires tempêtes.

Quand Télémaque se trouva seul, toutes les passions suspendues comme un torrent arrêté par une forte digue, reprirent leur cours ; il ne put souffrir l'arrogance des Lacédémoniens & de Phalante qui étoit à leur tête. Cette colonie qui étoit venue fonder Tarente, étoit composée de jeunes hommes nez pendant le siège de Troye, qui n'avoient eu aucune éducation ; leur naissance illégitime, le dérèglement de leurs mères, la licence dans laquelle ils avoient été élevez, leur donnoient je ne sai quoi de farouche & de

barbare. Ils ressembloient plutôt à une troupe de brigands, qu'à une colonie Grecque.

Phalante en toute occasion cherchoit à contredire Télémaque. Souvent il l'interrompoit dans les assemblées méprisant ses conseils comme ceux d'un jeune homme sans expérience. Il en faisoit des railleries, le traitant de foible & d'efféminé ; il faisoit remarquer aux chefs de l'armée ses moindres fautes. Il tâchoit de semer par tout la jalousie, & de rendre la fierté de Télémaque odieuse à tous les alliez.

Un jour Télémaque ayant fait sur les Dauniens quelques prisonniers, Phalante prétendit que ces captifs lui appartenoient, parce que c'étoit lui, disoit-il, qui à la tête de ses Lacédémoniens avoit défait cette troupe d'ennemis, & que Télémaque trouvant les Dauniens déjà vaincus & mis en fuite, n'avoit eu d'autre peine que celle de leur donner la vie, & de les mener dans le camp. Télémaque soutenoit au contraire, que c'étoit lui qui avoit empêché Phalante d'être vaincu, & qui avoit remporté la victoire sur les Dauniens. Ils allèrent tous deux défendre leur cause dans l'assemblée des rois alliez. Télémaque s'y emporta jusqu'à menacer Phalante ; ils se fussent batus sur le champ, si on ne les eût arrêtés.

Phalante avoit un frère nommé Hippias, célèbre dans toute l'armée par sa valeur, par sa force & par son adresse. Pollux, disoient les Tarentins, ne combattoit pas mieux du ceste ; Castor n'eût pu le surpasser pour conduire un cheval : il voit presque la taille & la force d'Hercule. Toute l'armée le craignoit ; car il étoit encore plus querelleux & plus brutal qu'il n'étoit fort & vaillant.

Hippias ayant vu avec quelle hauteur Télémaque avoit menacé son frère, va à la hâte prendre les prisonniers pour les emmener à Tarente sans attendre le jugement de l'assemblée. Télémaque à qui on vint le dire en secret, sortit en frémissant de rage : tel qu'un sanglier écumant qui cherche le chasseur par lequel il a été blessé ; on le voyoit errer dans le camp, cherchant



cherchant des yeux son ennemi, & branlant le dard dont il le vouloit percer. Enfin il le rencontre ; & en le voyant, sa fureur se redouble.

Ce n'étoit plus ce sage Télémaque instruit par Minerve sous la figure de Mentor ; c'étoit un phrénétique ou un lion furieux. Aussitôt il crie à Hippias : Arrête, ô le plus lâche de tous les hommes ! arrête, nous allons voir si tu pourras m'enlever les dépouilles de ceux que j'ai vaincus. Tu ne les conduiras point à Tarente ; va, descends tout-à-l'heure dans les rives sombres du Styx. Il dit, & il lança son dard ; mais il le lança avec tant de fureur, qu'il ne put mesurer son coup, le dard ne toucha point Hippias. Aussitôt Télémaque prend son épée, dont la garde étoit d'or, & que Laërte lui avoit donnée, quand il partit d'Ithaque, comme un gage de sa tendresse. Laërte s'en étoit servi avec beaucoup de gloire pendant qu'il étoit jeune, & elle avoit été teinte du sang de plusieurs fameux capitaines des Epirotes, dans une guerre où Laërte fut victorieux. A peine Télémaque eut tiré cette épée, qu'Hippias qui vouloit profiter de l'avantage de sa force, se jetta pour l'arracher des mains du jeune fils d'Ulysse. L'épée se rompt dans leurs mains, ils se saisissent, & se ferrent l'un l'autre. Les voilà comme deux bêtes cruelles qui cherchent à se déchirer ; le feu brille dans leurs yeux, ils se racourcissent, ils s'allongent, ils se baissent, ils se relevent, ils s'élancent, ils sont altérez de sang. Les voilà aux prises, pieds contre pieds, mains contre mains : ces deux corps entrelassez paroïssent n'en faire qu'un. Mais Hippias d'un âge plus avancé, sembloit devoir accabler Télémaque, dont la tendre jeunesse étoit moins nerveuse. Déjà Télémaque hors d'haleine sentoît ses genoux chanceler. Hippias le voyant ébranlé redouble ses efforts. C'étoit fait du fils d'Ulysse, il alloit porter la peine de sa témérité & de son emportement, si Minerve qui veilloit de loin sur lui, & qui ne le laissoit dans cette extrémité de péril que pour l'instruire, n'eût déterminé la victoire en sa faveur.

Elle

Elle ne quitta point le palais de Salente, mais elle envoya Iris la prompte messagère des Dieux. Celle-ci volant d'une aîle légère fend les espaces immenses des airs, laissant après elle une longue trace de lumière que peignoit un nuage de mille diverses couleurs ; elle ne se reposa que sur les rivages de la mer où étoit campée l'armée innombrable des allies : elle voit de loin la querelle, l'ardeur & les efforts des deux combatans ; elle frémit à la vue du danger où étoit le jeune Télémaque ; elle s'approche enveloppée d'un nuage clair qu'elle avoit formé de vapeurs subtiles dans le moment où Hippias sentant toute sa force, se crut victorieux ; elle couvrit le jeune nourrisson de Minerve de l'Egide que la sage Déesse lui avoit confié. Aussitôt Télémaque, dont les forces étoient épuisées, commence à se ranimer. A mesure qu'il se ranime, Hippias se trouble ; il sent je ne sais quoi de divin qui l'étonne & qui l'accable. Télémaque le presse & l'attaque, tantôt dans une situation, tantôt dans une autre ; il l'ébranle, il ne lui laisse aucun moment pour se rassurer ; enfin il le jette par terre & tombe sur lui. Un grand chêne du mont Ida, que la hache a coupé par mille coups dont toute la forêt a retenti, ne fait pas un plus horrible bruit en tombant ; la terre en gémit ; tout ce qui l'environne en est ébranlé.

Cependant la sagesse étoit revenue avec la force au-dedans de Télémaque. A peine Hippias fut-il tombé sous lui, que le fils d'Ulysse comprit la faute qu'il avoit faite d'attaquer ainsi le frère d'un des rois allies qu'il étoit venu secourir : il rappella lui-même avec confusion les sages conseils de Mentor. Il eut honte de sa victoire, & vit bien qu'il avoit mérité d'être vaincu. Cependant Phalante transporté de fureur accouroit au secours de son frère ; il eût percé Télémaque d'un dard qu'il portoit, s'il n'eût craint de percer aussi Hippias que Télémaque tenoit sous lui dans la poussière. Le fils d'Ulysse eût pu  
sans

sans peine ôter la vie à son ennemi ; mais sa colère étoit apaisée, & il ne songeoit plus qu'à réparer sa faute, en montrant de la moderation. Il se leve, en disant : O Hippias ! il me suffit de vous avoir appris à ne mépriser jamais ma jeunesse. Vivez, j'admire votre force & votre courage. Les Dieux m'ont protégé, cédez à leur puissance, ne songeons plus qu'à combattre ensemble contre les Dauniens. Pendant que Télémaque parloit ainsi, Hippias se relevoit couvert de poussière & de sang, plein de honte & de rage. Phalante n'osoit ôter la vie à celui qui venoit de la donner si généreusement à son frère ; il étoit en suspens, & hors de lui-même. Tous les rois alliez accoururent ; ils menèrent d'un côté Télémaque, & de l'autre Phalante & Hippias, qui ayant perdu sa fierté n'osoit lever les yeux. Toute l'armée ne pouvoit assez s'étonner que Télémaque dans un âge si tendre, où les hommes n'ont point encore toute leur force, eût pu renverser Hippias, semblable en force & en grandeur à ces géans enfans de la terre, qui tentèrent autrefois de chasser d'Olympe les Immortels.

Mais le fils d'Ulysse étoit bien éloigné de jouir du plaisir de cette victoire. Pendant qu'on ne pouvoit se lasser de l'admirer, il se retira dans sa tente, honteux de sa faute ; & ne pouvant plus se supporter lui-même, il gémissoit de sa promptitude. Il reconnoissoit combien il étoit injuste & déraisonnable dans ses emportemens : il trouvoit je ne sai quoi de vain, de foible & de bas dans cette hauteur démesurée. Il reconnoissoit que la véritable grandeur n'est que dans la moderation, la justice, la modestie & l'humanité : il le voyoit, mais il n'osoit espérer de se corriger après tant de rechutes ; il étoit aux prises avec lui-même, & on l'entendoit rugir comme un lion furieux.

Il demeura deux jours renfermé seul dans sa tente, ne pouvant se résoudre à se rendre dans aucune société, & se punissant lui-même. Hélas ! disoit-il, oserai-je

rai-je revoir Mentor ? Suis-je le fils d'Ulysse, le plus sage & le plus patient des hommes ? Suis-je venu porter la division & le désordre dans l'armée des allies ? Est-ce leur sang ou celui des Dauniens leurs ennemis que je dois répandre ? J'ai été téméraire ; je n'ai pas même su lancer mon dard ; je me suis exposé avec Hippias à forces inégales ; je n'en devois attendre que la mort avec la honte d'être vaincu. Mais qu'importe ? je ne serois plus : non, je ne serois plus ce téméraire Télémaque, ce jeune insensé, qui ne profite d'aucun conseil ; ma honte finiroit avec ma vie. Hélas ! si je pouvois au moins espérer de ne plus faire ce que je suis désolé d'avoir fait ! trop heureux ! trop heureux ! Mais peut-être qu'avant la fin du jour je ferai & voudrai faire encore les mêmes fautes dont j'ai maintenant tant de honte & d'horreur. O funeste victoire ! ô louanges que je ne puis souffrir, & qui sont de cruels reproches de ma folie !

Pendant qu'il étoit seul & inconsolable, Nestor & Philoctète le vinrent trouver. Nestor voulut lui remontrer le tort qu'il avoit ; mais ce sage vieillard reconnoissant bientôt la désolation du jeune homme, changea ses graves remontrances en des paroles de tendresse pour adoucir son désespoir.

Les princes allies étoient arrêtés par cette querelle, & ils ne pouvoient marcher vers les ennemis qu'après avoir réconcilié Télémaque avec Phalante & Hippias. On craignoit à toute heure que les troupes des Tarentins n'attaquassent les cent jeunes Crétois qui avoient suivi Télémaque dans cette guerre : tout étoit dans le trouble par la faute du seul Télémaque ; & Télémaque qui voyoit tant de maux présens & de périls pour l'avenir, dont il étoit l'auteur, s'abandonnoit à une douleur amère. Tous les princes étoient dans un extrême embarras. Ils n'osoient faire marcher l'armée, de peur que dans la marche les Crétois de Télémaque, & les Tarentins de Phalante ne combattissent





N. Parr Sculp.

*Telémague surmonte Hippias.*



batissent les uns contre les autres. On avoit bien de la peine à les retenir au-dedans du camp où ils étoient gardez de près. Nestor & Philoctète alloient & revenoient sans cesse de la tente de Télémaque à celle de l'implacable Phalante, qui ne respiroit que la vengeance. La douce éloquence de Nestor, & l'autorité du grand Philoctète ne pouvoient modérer ce cœur farouche, qui étoit encore sans cesse irrité par les discours pleins de rage de son frère Hippias. Télémaque étoit bien plus doux, mais il étoit abatu par une douleur que rien ne pouvoit consoler.

Pendant que les princes étoient dans cette agitation, toutes les troupes étoient consternées : tout le camp paroissoit comme une maison désolée qui vient de perdre un père de famille, l'appui de tous ses proches, & la douce espérance de ses petits enfans.

Dans ce désordre & cette consternation de l'armée, on entend tout-à-coup un bruit effroyable de chariots, d'armes, de hennissemens de chevaux, de cris d'hommes, les uns vainqueurs & animez au carnage, les autres, ou fuyans, ou mourans, ou blessez. Un tourbillon de poussière forme un épais nuage qui couvre le ciel, & qui enveloppe tout le camp. Bientôt à la poussière se joint une fumée épaisse qui troubloit l'air, & qui ôtoit la respiration. On entendoit un bruit sourd semblable à celui des tourbillons de flâme que le mont Etna vomit du fond de ses entrailles embrasées, lorsque Vulcain avec ses Cyclopes y forge des foudres pour le père des Dieux. L'épouvante saisit les cœurs.

Adrasfe vigilant & infatigable avoit surpris les alliez ; il leur avoit caché la marche, & il étoit instruit de la leur. Il avoit fait une incroyable diligence pour faire le tour d'une montagne presque inaccessible, dont les alliez avoient saisi presque tous les passages ; tenans ces défilez ils se croyoient en pleine sureté, & prétendoient même pouvoir par ces passages qu'ils occupoient, tomber sur l'ennemi derrière la montagne, quand quelques troupes qu'ils

qu'ils attendoient, leur feroient venuës. Adrafte, qui répandoit l'argent à pleines mains pour favoir le fecret de fes ennemis, avoit appris leur réfolution; car Nestor & Philoctete, ces deux capitaines d'ailleurs fi fages & fi expérimentez, n'étoient pas affez fecrets dans leurs enterprifes. Nestor dans ce déclin de l'âge fe plaifoit trop à raconter ce qui pouvoit lui attirer quelque louange. Philoctete naturellement parloit moins; mais il étoit prompt: & fi peu qu'on excitât fa vivacité, on lui faisoit dire ce qu'il avoit refolu de taire. Les gens artificieux avoient trouvé la clef de fon cœur pour en tirer les plus importans fecrets. On n'avoit qu'à l'irriter: alors fougueux & hors de lui-même il éclatoit par des menaces; il fe vantoit d'avoir des moyens fûrs de parvenir à ce qu'il vouloit. Si peu qu'on parût douter de fes moyens, il se hâtoit de les expliquer inconfidérément, & le fecret le plus intime échappoit du fond de fon cœur. Semblable à un vafe précieux, mais félé, d'où s'écoulent toutes les liqueurs les plus délicieufes, le cœur de ce grand capitaine ne pouvoit rien garder.

Les traîtres corrompus par l'argent d'Adrafte ne manquoient pas de fe jouer de la foibleffe de ces deux rois. Ils flatoient fans cefle Nestor par de vaines louanges; ils lui rappelloient fes victoires paffées, admiroient fa prévoyance, ne fe laissoient jamais de l'applaudir. D'un autre côté ils tendoient des pièges continuels à l'humeur impatiente de Philoctete, ils ne lui parloient que de difficulté, de contretems, de dangers, d'inconveniens, de fautes irrémédiables. Auffitôt que ce naturel prompt étoit enflâmé, fa sagesse l'abandonnoit, & il n'étoit plus le même homme.

Télémaque malgré les défauts que nous avons vus, étoit bien plus prudent pour garder un fecret. Il y étoit accoutumé par fes malheurs, & par la néceffité où il avoit été dès fon enfance de fe cacher aux amans de Pénélope. Il favoit taire un fecret fans dire aucun menfonge. Il n'avoit point même certain air réfervé

&amp;



& mystérieux qu'ont d'ordinaire les gens secrets. Il ne paroïssoit point chargé du secret qu'il devoit garder : on le trouvoit toujours libre, naturel, ouvert, comme un homme qui a son cœur sur ses lèvres. Mais en disant tout ce que l'on pouvoit dire sans conséquence, il savoit s'arrêter précisément & sans affèctation aux choses qui pouvoient donner quelque soupçon, & entamer son secret. Par là son cœur étoit impenétrable & inaccessible; ses meilleurs amis même ne savoyent que ce qu'il croyoit utile de leur découvrir pour en tirer de sages conseils, & il n'y avoit que le seul Mentor pour lequel il n'avoit aucune réserve. Il se confioit à d'autres amis, mais à divers degrez, & à proportion de ce qu'il avoit éprouvé leur amitié & leur sagesse.

Télémaque avoit souvent remarqué que les résolutions du conseil se répandoient un peu trop dans le camp. Il en avoit averti Nestor & Philoctète : mais ces deux hommes si expérimentez ne firent pas assez d'attention à un avis si salutaire. La vieillesse n'a plus rien de souple, la longue habitude la tient comme enchaînée; elle n'a plus de ressource contre ses défauts. Semblables aux arbres dont le tronc rude & noueux s'est durci par le nombre des années, & ne peut plus se redresser, les hommes à un certain âge ne peuvent presque plus se plier eux-mêmes contre certaines habitudes qui ont vieilli avec eux, & qui sont entrées jusques dans la moëlle de leurs os. Souvent ils les connoissent, mais trop tard; ils gémissent en vain, & la tendre jeunesse est le seul âge où l'homme peut encore tout sur lui-même pour se corriger.

Il y avoit dans l'armée un Dolope nommé Eurimaque flatteur, insinuant, sachant s'accommoder à tous les goûts, & à toutes les inclinations des princes; inventif & industrieux pour trouver de nouveaux moyens de leur plaire. A l'entendre rien n'étoit jamais difficile. Lui demandoit-on son avis? il devinoit celui qui seroit le plus agréable. Il étoit plaisant, rail-

leur contre les foibles, complaisant pour ceux qu'il craignoit, habile pour assaisonner une louange délicate qui fût bien reçue des hommes les plus modestes. Il étoit grave avec les graves, enjoué avec ceux qui étoient d'une humeur enjouée. Il ne lui coûtoit rien de prendre toutes sortes de formes. Les hommes sincères & vertueux qui sont toujours les mêmes, & qui s'assujettissent aux règles de la vertu, ne sauroient jamais être aussi agréables aux princes que ceux qui flatent leurs passions dominantes. Eurimaque savoit la guerre ; il étoit capable d'affaires, c'étoit un aventurier qui s'étoit donné à Nestor, & qui avoit gagné sa confiance. Il tiroit du fond de son cœur, un peu vain & sensible aux louanges, tout ce qu'il en vouloit savoir.

Quoique Philoctète ne se confiât point à lui, la colère & l'impatience faisoient en lui ce que la confiance faisoit dans Nestor. Eurimaque n'avoit qu'à le contredire, en l'irritant il decouvroit tout. Cet homme avoit reçu de grandes sommes d'Adrasle pour lui mander tous les desseins des allies. Ce roi des Dauniens avoit dans l'armée un certain nombre de transfuges qui devoient l'un après l'autre s'échapper du camp des allies, & retourner au sien. A mesure qu'il y avoit quelque affaire importante à faire savoir à Adrasle, Eurimaque faisoit partir un de ces transfuges. La tromperie ne pouvoit pas être facilement decouverte, parce que ces transfuges ne portoient point de lettres. Si on les surprenoit, on ne trouvoit rien qui pût rendre Eurimaque suspect.

Cependant Adrasle prévenoit toutes les enterprises des allies. A peine une résolution étoit-elle prise dans le conseil, que les Dauniens faisoient précisément ce qui étoit nécessaire pour en empêcher le succès. Télémaque ne se lassoit point d'en chercher la cause, & d'exciter la défiance de Nestor & de Philoctète ; mais son soin étoit inutile. Ils étoient aveuglez.

On

On avoit résolu dans le conseil d'attendre les troupes nombreuses qui devoient arriver, & on avoit fait avancer secrètement pendant la nuit cent vaisseaux pour conduire plus promptement ces troupes depuis une côte de la mer très rude où elles devoient arriver, jusqu'au lieu où l'armée campoit. Cependant on se croyoit en sûreté, parce qu'on tenoit avec des troupes les détroits en la montagne voisine, qui est une côte presque inaccessible de l'Appennin. L'armée étoit campée sur les bords du fleuve Galésé, assez près de la mer. Cette campagne délicieuse est abondante en pâturages, & en tous les fruits qui peuvent nourrir une armée. Adrasfe étoit derrière la montagne, & on comptoit qu'il ne pouvoit passer. Mais comme il fut que les allies étoient encore foibles, qu'il leur venoit un grand secours, que les vaisseaux attendoient des troupes qui devoient arriver, & que l'armée étoit divisée par la querelle de Télémaque avec Phalante, il se hâta de faire un grand tour. Il vint en diligence jour & nuit sur le bord de la mer, & passa par des chemins qu'on avoit toujours crus absolument impraticables. Ainsi la hardiesse & le travail surmontent les plus grands obstacles; ainsi il n'y a presque rien d'impossible à ceux qui savent oser & souffrir; ainsi ceux qui s'endorment, comptant que les choses difficiles sont impossibles, méritent d'être surpris & accablés.

Adrasfe surprit au point du jour les cent vaisseaux qui appartenoient aux allies. Comme ces vaisseaux étoient mal gardez, & qu'on ne se défioit de rien, il s'en saisit sans résistance, & s'en servit pour transporter ses troupes avec une incroyable diligence à l'embouchure du Galésé; puis il remonta très-promptement sur les bords du fleuve. Ceux qui étoient dans les postes avancés autour du camp vers la rivière, crurent que ces vaisseaux leur amenoient les troupes qu'on attendoit; on poussa d'abord de grands cris de joye. Adrasfe & ses soldats descendirent avant qu'on put les reconnoître. Ils tom-

bent sur les alliez qui ne se défient de rien, ils les trouvent dans un camp tout ouvert, sans ordre, sans chef, sans armes.

Le côté du camp qu'il attaqua d'abord, fut celui des Tarentins où commandoit Phalante. Les Dauniens y entrèrent avec tant de vigueur, que cette jeuneſſe Lacédémonienne étant ſurpriſe ne put réſiſter. Pendant qu'ils cherchent leurs armes, & qu'ils s'embarraſſent les uns les autres dans cette confulion, Adraſte fait mettre le feu au camp. Auſſitôt la flamme s'élève des pavillons, & monte juſqu'aux nuës : le bruit du feu eſt ſemblable à celui d'un torrent qui inonde toute une campagne, & qui entraîne par ſa rapidité les grands chênes avec leurs profondes racines, les moisſons, les granges, les étables, & les troupeaux. Le vent pouſſe impétueuſement la flamme de pavillon en pavillon, & bientôt tout le camp eſt comme une vieille forêt, qu'une étincelle de feu a embrasée.

Phalante qui voit le péril de plus près qu'un autre, ne peut y remédier. Il comprend que toutes ſes troupes vont périr dans cet incendie, ſi on ne ſe hâte d'abandonner le camp : mais il comprend auſſi combien le défordre de cette retraite eſt à craindre devant un ennemi victorieux ; il commence à faire ſortir ſa jeuneſſe Lacédémonienne encore à demi déſarmée : mais Adraſte ne les laiſſe point respirer. D'un côté une troupe d'archers adroits perce de flèches innombrables les ſoldats de Phalante ; de l'autre des frondeurs jettent une grêle de groſſes pierres. Adraſte lui-même l'épée à la main, marchant à la tête d'une troupe choiſie des plus intrépides Dauniens, pourſuit à la lueur du feu les troupes qui ſ'enfuyent. Il moiſſonne par le ſer tranchant tout ce qui a échappé au feu ; il nage dans le ſang ; il ne peut ſ'aſſouvir de carnage : les lions & les tygres n'égalent point ſa furie quand ils égorgent les bergers avec leurs troupeaux. Les troupes de Phalante ſuccombent & le courage les abandonne. La pâle mort conduite par une furie infernale, dont la tête eſt hériffée de ſerpens, glace le ſang de leurs veines ; leurs membres engourdis ſe roidiſſent,



roidissent, & leurs genoux chancelans leur ôtent même l'esperance de la fuite.

Phalante à qui la honte & le désespoir donnent encore un reste de force & de vigueur, eleve les mains & les yeux vers le ciel ; il voit tomber à ses pieds son frère Hippias sous les coups de la main foudroyante d'Adraste. Hippias étendu par terre se roule dans la poussiere ; un sang noir & bouillonnant sort comme un ruisseau de la profonde blessure qui lui traverse le côté ; ses yeux se ferment à la lumiere, son ame furieuse s'ensuit avec tout son sang. Phalante lui-même tout couvert de sang de son frère, & ne pouvant le secourir, se voit envelopé par une foule d'ennemis qui s'efforcent de le renverser. Son bouclier est percé de mille traits. Il est blessé en plusieurs endroits de son corps ; il ne peut plus rallier ses troupes fugitives. Les Dieux le voyent, & ils n'en ont aucune pitié.

*Fin du Seizième Livre.*





LES  
AVANTURES  
DE  
TELEMAQUE,  
FILS D'ULYSSE.

---

LIVRE DIX-SEPTIEME.

---

SOMMAIRE.

*Télémaque s'étant revêtu de ses armes divines, court au secours de Phalante, renverse d'abord Iphicles fils d'Adrasfe, repousse l'ennemi victorieux, & remporterait sur lui une victoire complete, si une tempete survenant ne faisoit finir le combat. Ensuite Télémaque fait emporter les blessez, prend soin d'eux, & principalement de Phalante. Il fait l'honneur des obsèques de son frere Hippas, dont il lui va présenter les cendres qu'il a recueillies dans une urne d'or.*

**J**UPITER au milieu de toutes les Divinitez célestes regardoit du haut de l'Olympe ce carnage des allies. En même tems il consultoit les immuables Destinées, & voyoit tous les chefs dont la trame devoit ce jour-là être tranchée par le ciseau de la Parque. Chacun des Dieux étoit attentif pour découvrir sur le visage de Jupiter quelle seroit sa volonté. Mais le père des Dieux & des hommes leur dit d'une voix douce & majestueuse : Vous voyez en quelle extrémité sont réduits les allies, vous voyez Adrasfe qui renverse tous ses ennemis : mais ce spectacle est bien trompeur. La gloire & la prospérité

périté des méchans est courte; Adrasle impie & odieux par sa mauvaise foi ne remportera point une entière victoire. Ce malheur n'arrive aux allies que pour leur apprendre à se corriger, & à mieux garder le secret de leurs entreprises. Ici la sage Minerve prépare une nouvelle gloire à son jeune Télémaque, dont elle fait ses délices. Alors Jupiter cessa de parler. Tous les Dieux en silence continuoient à regarder le combat.

Cependant Nestor & Philoctète furent avertis qu'une partie du camp étoit déjà brûlée; que la flâme poussée par les vents s'avançoit toujours; que leurs troupes étoient en ~~des~~ordre, & que Phalante ne pouvoit plus soutenir les efforts des ennemis. A peine ces funestes paroles frappent leurs oreilles, qu'ils courent aux armes, rassemblent les capitaines, & ordonnent qu'on se hâte de sortir du camp pour éviter cet incendie.

Télémaque, qui étoit abattu & inconsolable, oublie sa douleur. Il prend ses armes, don précieux de la sage Minerve, qui paroissant sous la figure de Mentor, fit semblant de les avoir reçues d'un excellent ouvrier de Salente, mais qui les avoit fait faire à Vulcain dans les cavernes fumantes du mont Etna.

Ces armes étoient polies comme une glace, & brillantes comme les rayons du soleil. On y voyoit Neptune & Pallas qui dispuoient entre eux à qui auroit la gloire de donner son nom à une ville naissante. Neptune de son trident frappoit la terre, & on en voyoit sortir un cheval fougueux. Le feu sortoit de ses yeux, & l'écume de sa bouche. Ses crins flo-toient au gré du vent; ses jambes souples & nerveuses se replioient avec vigueur & légèreté. Il ne marchoit point; il sautoit à force de reins, mais avec tant de vitesse, qu'il ne laissoit aucune trace de ses pas: on croyoit l'entendre hennir.

De l'autre côté Minerve donnoit aux habitans de sa nouvelle ville l'olive, fruit de l'arbre qu'elle avoit planté. Le rameau auquel pendoit son fruit, représentoit

sentoit la douce paix avec l'abondance, préférable aux troubles de la guerre, dont ce cheval étoit l'image. La Déesse demouroit victorieuse par ses dons simples & utiles, & la superbe Athènes portoit son nom.

On voyoit aussi Minerve assemblant autour d'elle tous les beaux arts, qui étoient des enfans tendres & aïlez. Ils se réfugioient autour d'elle, étant épouvantés des fureurs brutales de Mars, qui ravage tout, comme les agneaux bélans se réfugient autour de leur mère, à la vue d'un loup affamé, qui d'une gueule béante & enflammée, s'élance pour les dévorer. Minerve d'un visage dédaigneux & irrité, confondoit par l'excellence de ses ouvrages la folle témérité d'Arachne, qui avoit osé disputer avec elle pour la perfection des tapisseries. On voyoit cette malheureuse, dont tous les membres extenués se défiguroient & se changeoient en araignée.

Après de cet endroit paroissoit encore Minerve, qui dans la guerre des géans, servoit de conseil à Jupiter même, & soutenoit tous les autres Dieux étonnés. Elle étoit aussi représentée avec sa lance & son Egide sur les bords du Xanthe & du Simois, menant Ulysse par la main, ranimant les troupes fugitives des Grecs, soutenant les efforts des plus vaillans capitaines Troyens, & du redoutable Hector même. Enfin, introduisant Ulysse dans cette fatale machine, qui devoit en une seule nuit renverser l'empire de Priam.

D'un autre côté le bouclier représentoit Cérès dans les fertiles campagnes d'Enna qui sont au milieu de la Sicile. On voyoit la Déesse qui rassembloit les peuples épars çà & là, cherchant leur nourriture par la chasse, ou cueillant les fruits sauvages qui tomboient des arbres. Elle montrait à ces hommes grossiers l'art d'adoucir la terre, & de tirer de son sein fécond leur nourriture. Elle leur présentait une charrue, & y faisoit atteler des bœufs. On voyoit la terre s'ouvrir en sillons par le tranchant de la charrue; puis on appercevoit les moissons dorées qui couvroient ces fertiles campagnes. Le mois-

sonneur



sonneur avec sa faux coupoit les doux fruits de la terre, & se payoit de toutes ses peines. Le fer destiné ailleurs à tout détruire, ne paroissoit employé en ce lieu qu'à préparer l'abondance, & à faire naître tous les plaisirs.

Les nymphes couronnées de fleurs dansoient ensemble dans une prairie sur le bord d'une rivière auprès d'un bocage. Pan jouoit de la flûte : les Faunes & les Satyres folâtres sautoient dans un coin. Bacchus y paroissoit aussi couronné de lierre, appuyé d'une main sur son thyrsé, & tenant de l'autre une vigne ornée de pampres, & de plusieurs grappes de raisins. C'étoit une beauté molle, avec je ne sai quoi de noble, de passionné & de languissant. Il étoit tel qu'il parut à la malheureuse Ariadné, lorsqu'il la trouva seule, abandonnée, & abîmée dans la douleur sur un rivage inconnu.

Enfin on voyoit de toutes parts un peuple nombreux ; des vieillards qui alloient porter dans les temples les prémices de leurs fruits ; de jeunes hommes qui revenoient vers leurs épouses, lassés du travail de la journée. Les femmes alloient au-devant d'eux, menant par la main leurs petits enfans qu'elles caressoient. On voyoit aussi des bergers qui paroissoient chanter, & quelques-uns dansoient au son du chalumeau. Tout représentoit la paix, l'abondance & les délices : tout paroissoit riant & heureux. On voyoit même dans les pâturages les loups se jouer au milieu des moutons. Le lion & le tygre ayant quitté leur férocité, païssoient avec les tendres agneaux. Un petit berger les menoit ensemble sous sa houlette, & cette aimable peinture rappelloit tous les charmes de l'âge d'or.

Télémaque s'étant revêtu de ces armes divines, au lieu de prendre son bouclier ordinaire, prit la terrible Egide que Minerve lui avoit envoyée, en la confiant à Iris prompt messagère des Dieux. Iris lui avoit enlevé son bouclier sans qu'il s'en aperçût, &

lui

lui avoit donné en la place cette Egide redoutable aux Dieux mêmes.

En cet état, il court hors du camp pour en éviter les flâmes, il appelle à lui d'une voix forte tous les chefs de l'armée; & cette voix ranime déjà tous les alliez éperdus. Un feu divin étincelle dans les yeux du jeune guerrier. Il paroît toujours doux, toujours libre & tranquille, toujours appliqué à donner des ordres, comme pourroit faire un sage vieillard attentif à régler sa famille, & à instruire ses enfans. Mais il est prompt & rapide dans l'exécution: semblable à un fleuve impetueux, qui non seulement roule avec précipitation ses flots écumeux, mais qui entraîne encore dans sa course les plus pesans vaisseaux dont il est chargé.

Philoctete, Nestor, & les chefs des Manduriens & des autres nations sentent dans le fils d'Ulyffe je ne sai quelle autorité, à laquelle il faut que tout cède. L'expérience des vieillards leur manque, le conseil & la sagesse sont ôtez à tous les commandans; la jalousie même si naturelle aux hommes s'éteint dans tous les cœurs; tous se taisent, tous admirent Télémaque, tous se rangent pour lui obeïr sans y faire de réflexion, & comme s'ils y eussent été accoutumez. Il s'avance & monte sur une colline, d'où il observe la disposition des ennemis. Puis tout-à-coup il juge qu'il faut se hâter de les surprendre dans le désordre où ils se sont mis, en brûlant le camp des alliez. Il fait le tour en diligence, & tous les capitaines les plus expérimentez le suivent. Il attaque les Dauniens par derrière, dans un tems où ils croyoient l'armée des alliez envelopée dans les flâmes de l'embrasement. Cette surprise les trouble; ils tombent sous la main de Télémaque, comme les feuilles dans les derniers jours de l'automne tombent des forêts, quand un fier Aquilon ramenant l'hyver, fait gémir les troncs des vieux arbres, & en agite toutes les branches. La terre est couverte des hommes que Télémaque renverse. De son dard il perce le cœur d'Iphiclès, le plus

plus jeune des enfans d'Adrasle. Celui-ci osa se présenter contre lui au combat pour sauver la vie de son père, qui pensa être surpris par Télémaque. Le fils d'Ulysse & Iphiclès étoient tous deux beaux, vigoureux, pleins d'adresse & de courage, de la même taille, de la même douceur, du même âge, tous deux chéris de leurs parens : mais Iphiclès étoit comme une fleur qui s'épanouît dans un champ, qui doit être coupée par le tranchant de la faux du moissonneur. Ensuite Télémaque renverse Euphorion, le plus célèbre de tous les Lydiens venus en Etrurie. Enfin son glaive perce Cléomènes nouveau marié, qui avoit promis à son épouse de lui porter les riches dépouilles des ennemis, mais qui ne devoit jamais la revoir.

Adrasle frémit de rage voyant la mort de son fils, celle de plusieurs capitaines, & la victoire qui échappe de ses mains. Phalante presque abattu à ses pieds est comme une victime à demi égorgée qui se dérobe au couteau sacré, & qui s'enfuit loin de l'autel. Il ne falloit plus à Adrasle qu'un moment pour achever la perte du Lacédémonien.

Phalante noyé dans son sang, & dans celui des soldats qui combattent avec lui, entend les cris de Télémaque qui s'avance pour le secourir. En ce moment la vie lui est rendue ; le nuage qui couvroit déjà ses yeux se dissipe. Les Dauniens sentant cette attaque imprévue, abandonnent Phalante pour aller repousser un plus dangereux ennemi. Adrasle est tel qu'un tygre, à qui des bergers assemblez arrachent la proie qu'il étoit prêt à dévorer. Télémaque le cherche dans la mêlée, & veut finir tout-à-coup la guerre, en délivrant les allies de leur implacable ennemi ; mais Jupiter ne vouloit pas donner au fils d'Ulysse une victoire si prompte & si facile. Minerve même vouloit qu'il eût à souffrir des maux plus longs, pour mieux apprendre à gouverner les hommes.

L'impie Adrasfe fut donc conservé par le père des Dieux, afin que Télémaque eût le tems d'acquérir plus de gloire & plus de vertu. Un nuage épais que Jupiter assembla dans les airs, sauva les Dauniens ; un tonnerre effroyable déclara la volonté des Dieux. On auroit cru que les voûtes éternelles du haut Olympe alloient s'écrouler sur les têtes des foibles mortels ; les éclairs fendoient la nue de l'un à l'autre pôle ; & dans le moment où ils éblouissoient les yeux par leurs feux perçans, on retomboit dans les affreuses ténèbres de la nuit. Une pluie abondante qui tomba dans l'instant, servit encore à séparer les deux armées.

Adrasfe profita du secours des Dieux, sans être touché de leur pouvoir, & mérita par cette ingratitude d'être réservé à une plus cruelle vengeance. Il se hâta de faire passer ses troupes entre le camp à demi brûlé, & un marais qui s'étendoit jusqu'à la rivière ; il le fit avec tant d'industrie & de promptitude, que cette retraite montra combien il avoit de ressources & de présence d'esprit. Les alliés animés par Télémaque, vouloient le poursuivre ; mais à la faveur de cet orage il leur échappa, comme un oiseau d'une aîle légère échappe aux filets des chasseurs.

Les alliés ne songèrent plus qu'à rentrer dans leur camp, & à réparer leur perte. En y rentrant, ils virent ce que la guerre a de plus lamentable ; les malades & les blessés manquant de forces pour se traîner hors des tentes, n'avoient pû se garantir du feu. Ils paroïssent à demi brûlés, poussant vers le ciel d'une voix plaintive & mourante des cris douloureux. Le cœur de Télémaque en fut percé, il ne put retenir ses larmes ; il détourna plusieurs fois ses yeux, étant saisi d'horreur & de compassion : il ne pouvoit voir sans frémir ces corps encore vivans, & dévoués à une longue & cruelle mort : ils paroïssent semblables à la chair des victimes qu'on a brûlées sur les autels, & dont l'odeur se répand de tous côtés.

Hélas !



Hélas ! s'écrioit Télémaque, voilà donc les maux que la guerre entraîne après elle ! Quelle fureur aveugle pousse les malheureux mortels ? Ils ont si peu de jours à vivre sur la terre, ces jours sont si misérables ! pourquoi précipiter une mort déjà si prochaine ? Pourquoi ajouter tant de dévolations affreuses à l'amertume dont les Dieux ont rempli cette vie si courte ? Les hommes sont tous frères, & ils s'entre-déchirent ! Les bêtes farouches sont moins cruelles qu'eux. Les lions ne font point la guerre aux lions, ni les tygres aux tygres ; ils n'attaquent que les animaux d'espèce différente. L'homme seul, malgré la raison, fait ce que les animaux sans raison ne feroient jamais. Mais encore pourquoi ces guerres ? N'y a-t-il pas assez de terre dans l'univers pour en donner à tous les hommes plus qu'ils n'en peuvent cultiver ? Combien y a-t-il de terres désertes ? Le genre humain ne sauroit les remplir. Quoi donc ! une fausse gloire, un vain titre de conquérant, qu'un prince veut acquérir, allume la guerre dans des pays immenses ! Ainsi un seul homme donné au monde par la colère des Dieux, en sacrifie brutalement tant d'autres à sa vanité. Il faut que tout périsse, que tout nage dans le sang, que tout soit dévoré par les flâmes ; que tout ce qui échappe au fer & au feu, ne puisse échapper à la faim encore plus cruelle ; afin que cet homme, qui se joue de la nature humaine entière, trouve dans cette destruction générale son plaisir & sa gloire. Quelle gloire monstrueuse ! Peut-on trop abhorrer & trop mépriser des hommes qui ont tellement oublié l'humanité ? Non, non, bien loin d'être des demi-Dieux, ce ne sont pas même des hommes ; ils doivent être même en exécration dans tous les siècles, dont ils ont cru être admirez. Oh ! que les rois doivent bien prendre garde aux guerres qu'ils entreprennent ! Elles doivent être justes ; ce n'est pas assez, il faut qu'elles soient nécessaires pour le bien public. Le sang du peuple ne doit être versé que pour sauver ce même peuple dans les besoins extrêmes. Mais les conseils flatteurs, les fausses idées de gloire,

les vaines jalousies, l'injuste avidité, qui se couvre de beaux prétextes, enfin les engagemens insensibles entraînent presque toujours les rois dans des guerres qui les rendent malheureux, où ils hazardent tout sans nécessité, & où ils font autant de mal à leurs sujets qu'à leurs ennemis. Ainsi raisonneit Télémaque.

Mais il ne se contentoit pas de déplorer les maux de la guerre ; il tâchoit de les adoucir. On le voyoit aller dans les tentes secourir lui-même les malades & les mourans ; il leur donnoit de l'argent & des remèdes ; il les consoloit & les encourageoit par des discours pleins d'amitié, & envoyoit visiter ceux qu'il ne pouvoit visiter lui-même.

Parmi les Crétois qui étoient avec lui, il y avoit deux vieillards, dont l'un se nommoit Traumaphile, & l'autre Nozophuge. Traumaphile avoit été au siège de Troye avec Idoménée, & avoit appris des enfans d'Esculape l'art divin de guérir les playes. Il répandoit dans les blessures les plus profondes & les plus envenimées, une liqueur odoriférante, qui consumoit les chairs mortes & corrompues, sans avoir besoin de faire aucune incision, & qui formoit promptement de nouvelles chairs plus saines & plus belles que les premières. Pour Nozophuge, il n'avoit jamais vu les enfans d'Esculape ; mais il avoit eu par le moyen de Mérion, une livre sacré & mystérieux qu'Esculape avoit donné à ses enfans. D'ailleurs Nozophuge étoit ami des Dieux ; il avoit composé des hymnes en l'honneur des enfans de Latone ; il offroit tous les jours le sacrifice d'une brebis blanche & sans tache à Apollon, par lequel il étoit souvent inspiré. A peine avoit-il vu un malade, qu'il connoissoit à ses yeux, à la couleur de son teint, à la conformité de son corps, & à sa respiration, la cause de sa maladie. Tantôt il donnoit des remèdes qui faisoient suer, & il montrait par le succès des sueurs, combien la transpiration facilitée ou diminuée, déconcerte ou rétablit toute la machine du corps. Tantôt il donnoit pour les  
maux

maux de langueur, certains breuvages qui fortifioient peu à peu les parties nobles, & qui rajeunissoient les hommes en adoucissant leur sang. Mais il assuroit que c'étoit faute de vertu & de courage, que les hommes avoient si souvent besoin de la médecine. C'est une honte, disoit-il, pour les hommes, qu'ils aient tant de maladies; car les bonnes mœurs produisent la santé. Leur intemperance, disoit-il encore, change en poisons mortels les alimens destinez à conserver la vie. Les plaisirs pris sans moderation, abrègent plus les jours des hommes, que les remèdes ne peuvent les prolonger. Les pauvres sont moins souvent malades faute de nourriture, que les riches ne le deviennent pour en prendre trop. Les alimens qui flattent trop le goût & qui font manger au-delà du besoin, empoisonnent au lieu de nourrir. Les remèdes sont eux-mêmes de véritables maux qui ruinent la nature, & dont il ne faut se servir que dans les pressans besoins. Le grand remède qui est toujours innocent, & toujours d'un usage utile, c'est la sobriété, c'est la tempérance dans tous les plaisirs, c'est la tranquillité de l'esprit, c'est l'exercice du corps. Par-là on fait un sang doux & tempéré, & on dissipe toutes les humeurs superflues. Ainsi le sage Nozophuge étoit moins admirable par ses remèdes, que par le régime qu'il conseilloit pour prévenir les maux, & pour rendre les remèdes inutiles.

Ces deux hommes furent envoyez par Télémaque, pour visiter tous les malades de l'armée; ils en guérissent beaucoup par leurs remèdes, mais ils en guérissent bien d'avantage par le soin qu'ils prirent pour les faire servir à propos; car ils s'appliquoient à les tenir proprement, à empêcher le mauvais air par cette propreté, à leur faire garder un régime de sobriété exacte dans leur convalescence.

Tous les soldats touchez de ces secours rendoient grâces aux Dieux d'avoir envoyé Télémaque dans l'armée des allies. Ce n'est pas un homme, disoient-ils; c'est sans doute quelque Divinité bienfaisante sous une figure humaine. Du moins si c'est un homme, il res-

semble moins au reste des hommes qu'aux Dieux ; il n'est sur la terre que pour faire du bien. Il est encore plus aimable par sa douceur & par sa bonté que par sa valeur. O si nous pouvions l'avoir pour roi ! mais les Dieux le réservent pour quelque peuple plus heureux, qu'ils chérissent, & chez lequel ils veulent renouveler l'âge d'or.

Télémaque, pendant qu'il alloit la nuit visiter les quartiers du camp par précaution contre les ruses d'A-draste, entendoit ces louanges qui n'étoient point suspectes de flatterie, comme celles que les flatteurs donnent souvent en face aux princes, supposant qu'ils n'ont ni modestie, ni délicatesse, & qu'il n'y a qu'à les louer sans mesure pour s'emparer de leur faveur. Le fils d'Ulysse ne pouvoit goûter que ce qui étoit vrai. Il ne pouvoit souffrir d'autres louanges que celles qu'on lui donnoit en secret loin de lui, & qu'il avoit véritablement méritées. Son cœur n'étoit pas insensible à celles-là ; il sentoit ce plaisir si doux & si pur, que les Dieux ont attaché à la seule vertu, & que les méchans, faute de l'avoir éprouvé, ne peuvent ni concevoir, ni croire : mais il ne s'abandonnoit point à ce plaisir. Aussitôt revenoient en foule dans son esprit toutes les fautes qu'il avoit faites ; il n'oublioit point sa hauteur naturelle & son indifférence pour les hommes ; il avoit une honte secrète d'être né si dur, & de paroître si inhumain ; il renvoyoit à la sage Minerve toute la gloire qu'on lui donnoit, & qu'il ne croyoit pas mériter.

C'est vous, disoit-il, ô grande Déesse, qui m'avez donné Mentor pour m'instruire, & pour corriger mon mauvais naturel. C'est vous qui me donnez la sagesse de profiter de mes fautes pour me défier de moi-même ; c'est vous qui retenez mes passions impétueuses ; c'est vous qui me faites sentir le plaisir de soulager les malheureux ; sans vous je serois haï, & digne de l'être ; sans vous je serois des fautes irréparables ; je serois comme un enfant qui ne sentant pas  
fa



sa foiblesse, quitte sa mère & tombe dès le premier pas.

Nestor & Philoctète étoient étonnez de voir Télémaque devenu si doux, si attentif à obliger les hommes, si officieux, si secourable, si ingénieux pour prévenir tous les besoins; ils ne savoient que croire; ils ne reconnoissoient plus en lui le même homme. Ce qui les surprit davantage, fut le soin qu'il prit des funérailles d'Hippias. Il alla lui-même retirer son corps sanglant & défiguré, de l'endroit où il étoit caché sous un monceau de corps morts; il versa sur lui des larmes pieuses; il dit: O grande ombre! tu le fais maintenant, combien j'ai estimé ta valeur. Il est vrai que ta fierté m'avoit irrité, mais tes défauts venoient d'une jeunesse ardente. Je lui combien cet âge a besoin qu'on lui pardonne. Nous eussions dans la suite été sincèrement unis. J'avois tort de mon côté. O Dieux! pourquoi me le ravir, avant que j'aye pû le forcer de m'aimer?

Ensuite Télémaque fit laver le corps dans les liqueurs odoriférantes; puis on prépara par son ordre un bûcher. Les grands pins gémissans sous les coups des haches tombent en roulant du haut des montagnes. Les chênes, ces vieux enfans de la terre, qui sembloient menacer le ciel, les hauts peupliers, les ormeaux, dont les têtes sont si vertes & si ornées d'un épais feuillage, les hêtres qui sont l'honneur des forêts, viennent tomber sur le bord du fleuve Galée. Là s'élève avec ordre un bûcher qui ressemble à un bâtiment régulier, la flâme commence à paroître, un tourbillon de fumée monte jusqu'au ciel. Les Lacédémoniens s'avancent d'un pas lent & lugubre, tenant leurs piques renversées & leurs yeux baissés: la douleur amère est peinte sur ces visages farouches, & les larmes coulent abondamment. Puis on voyoit venir Phérécide, vieillard moins abattu par le nombre des années, que par la douleur de survivre à Hippias, qu'il avoit élevé de son enfance. Il levoit vers le ciel ses mains, &

yeux noyez de larmes. Depuis la mort d'Hippias il refusoit toute nourriture ; le doux sommeil n'avoit pu appesantir ses paupières, ni suspendre un moment sa cuisante peine : il marchoit d'un pas tremblant, suivant la foule, & ne sachant où il alloit. Nulle parole ne sortoit de sa bouche, car son cœur étoit trop serré : c'étoit un silence de désespoir & d'abattement. Mais quand il vit le bûcher allumé, il parut tout à coup furieux, & il s'écria :

O Hippias, Hippias ! Je ne te verrai plus ; Hippias n'est plus, & je vis encore ! O mon cher Hippias ! C'est moi cruel, moi impitoyable, qui t'ai appris à mépriser la mort. Je croyois que tes mains fermeroient mes yeux, & que tu recueillerois mon dernier soupir. O Dieux cruels ! vous prolongez ma vie pour me faire voir celle d'Hippias ! O cher enfant que j'ai nourri, & qui m'a coûté tant de soins, je ne te verrai plus ; mais je verrai ta mère qui mourra de tristesse en me reprochant ta mort ; je verrai ta jeune épouse frappant sa poitrine, arrachant ses cheveux, & j'en serai cause. O chère ombre ! appelle-moi sur les rives du Styx ; la lumière m'est odieuse ; c'est toi seul, mon cher Hippias, que je veux revoir. Hippias, Hippias ! O mon cher Hippias ! je ne vis encore que pour rendre à tes cendres le dernier devoir.

Cependant on voyoit le corps du jeune Hippias étendu qu'on portoit dans un cercueil orné de pourpre, d'or & d'argent. La mort qui avoit éteint ses yeux, n'avoit pu ôter toute sa beauté, & les graces étoient encore à demi-pointes sur son visage pâle. On voyoit flotter autour de son cou plus blanc que la neige, mais penché sur l'épaule, ses longs cheveux noirs, plus beaux que ceux d'Atys ou de Ganymède, qui alloient être réduits en cendre. On remarquoit dans le côté la blessure profonde par où tout son sang s'étoit écoulé, & qui l'avoit fait descendre dans le royaume sombre de Pluton.

Télémaque triste & abattu suivoit de près le corps, & lui jettoit des fleurs. Quand on fut arrivé au bûcher, le fils d'Ulysse ne put voir la flamme pénétrer les étoffes qui enveloppoient le corps, sans répandre de nouvelles larmes. Adieu, dit-il, ô magnanime Hippias ! car je n'ose te nommer mon ami ; apaise toi, ô ombre, qui as mérité tant de gloire ! Si je ne t'aimois, j'envierois ton bonheur ; tu es délivré des misères où nous sommes encore, & tu en es sorti par le chemin le plus glorieux. Hélas ! que je serois heureux de finir de même ! Que le Styx n'arrête point ton ombre ! que les champs Elysées lui soient ouverts ! que la renommée conserve ton nom dans tous les siècles, & que tes cendres reposent en paix !

A peine eut-il dit ces paroles entremêlées de soupirs, que toute l'armée poussa un cri ; on s'attendrissoit sur Hippias, dont on racontoit les grandes actions, & la douleur de sa mort rappelant toutes ses bonnes qualités, faisoit oublier les défauts qu'une jeunesse impétueuse & une mauvaise éducation lui avoient donnés : mais on étoit encore plus touché des sentimens tendres de Télémaque. Est-ce donc là, disoit-on, ce jeune Grec si fier, si hautain, si dédaigneux, si intraitable ? Le voilà devenu doux, humain, tendre. Sans doute Minerve qui a tant aimé son père, l'aime aussi ; sans doute elle lui a fait les plus précieux dons que les Dieux puissent faire aux hommes, en lui donnant avec la sagesse un cœur sensible à l'amitié.

Le corps étoit déjà consumé par les flâmes. Télémaque lui-même arrosa de liqueurs parfumées les cendres encore fumantes ; puis il les mit dans une urne d'or qu'il couronna de fleurs, & il porta cette urne à Phalante ; celui-ci étoit étendu, percé de diverses blessures, & dans son extrême foiblesse il entrevoyoit près de lui les portes sombres des enfers.

Déjà Traumaphile & Nozophuge envoyez par le fils d'Ulysse, lui avoient donné tous les secours de leur art ; ils rappelloient peu à peu son ame prête à s'envoler ;

voler ; de nouveaux esprits le ranimoient insensiblement ; une force douce & pénétrante, un baume de vie, s'insinuoit de veine en veine jusqu'au fond de son cœur ; une chaleur agréable le déroboit aux mains glacées de la mort. En ce moment la défaillance cessant, la douleur succéda : il commença à sentir la perte de son frère, qu'il n'avoit point été jusqu'alors en état de sentir. Hélas ! disoit-il, pourquoi prend-on de si grands soins, de me faire vivre ? Ne me vaudroit-il pas mieux mourir, & suivre mon cher Hippias ? Je l'ai vu périr tout auprès de moi. O Hippias, la douceur de ma vie, mon frère, mon cher frère, tu n'es plus. Je ne pourrai donc plus ni te voir, ni t'entendre, ni t'embrasser, ni te dire mes peines, ni te consoler dans les tiennes ! O Dieux, ennemis des hommes ! il n'y a plus d'Hippias pour moi ! Est-il possible ! Mais n'est-ce point un songe ? Non, il n'est que trop vrai. O Hippias ! je t'ai perdu, je t'ai vu mourir, & il faut que je vive encore autant qu'il sera nécessaire pour te venger : je veux immoler à tes mânes le cruel Adrasfe teint de ton sang.

Pendant que Phalante parloit ainsi, les deux hommes divins tâchoient d'appaiser sa douleur de peur qu'elle n'augmentât ses maux, & n'empêchât l'effet des remèdes. Tout-à-coup il apperçoit Télémaque qui se présente à lui. D'abord son cœur fut combattu par deux passions contraires ; il conservoit un ressentiment de tout ce qui s'étoit passé entre Télémaque & Hippias : la douleur de la perte d'Hippias rendoit ce ressentiment encore plus vif. D'un autre côté il ne pouvoit ignorer qu'il devoit la conversation de sa vie à Télémaque, qui l'avoit tiré sanglant & à demi-mort des mains d'Adrasfe. Mais quand il vit l'urne d'or, où étoient renfermées les cendres si chères de son frère Hippias, il versa un torrent de larmes ; il embrassa d'abord Télémaque sans pouvoir lui parler, & lui dit enfin d'une voix languissante, entrecoupée de sanglots :

Digne





Digne fils d'Ulyſſe, votre vertu me force à vous aimer ; je vous dois ce reſte de vie qui va ſ'éteindre : mais je vous dois quelque choſe qui m'eſt bien plus cher. Sans vous le corps de mon frère auroit été la proie des vautours ; ſans vous ſon ombre privée de la ſépulture ſeroit malheureuſement errante ſur les rives du Styx, & toujours repouſſée par l'impitoyable Caron. Faut-il que je doive tant à un homme que j'ai tant haï ! O Dieux ! récompénſez-le, & délivrez-moi d'une vie ſi malheureuſe. Pour vous, ô Télémaque, rendez-moi les derniers devoirs que vous avez rendus à mon frère, afin que rien ne manque à votre gloire.

A ces paroles Phalante demeura épuisé & abatu d'un excès de douleur. Télémaque ſe tint auprès de lui ſans oſer lui parler, & attendant qu'il reprît ſes forces. Bientôt Phalante revenant de cette défaillance, prit l'urne des mains de Télémaque, la baiſa pluſieurs fois, l'arroſa de ſes larmes, & dit : O chères, ô précieufes cendres ! quand eſt-ce que les miennes ſeront renfermées avec vous dans cette même urne ? O ombre d'Hippias ! je te ſuis dans les enfers : Télémaque nous vengera tous deux.

Cependant le mal de Phalante diminua de jour en jour par les ſoins des deux hommes qui avoient la ſcience d'Eſculape. Télémaque étoit ſans ceſſe avec eux auprès du malade, pour les rendre plus attentifs à avancer ſa guérifon ; & toute l'armée admiroit bien plus la bonté de cœur avec laquelle il ſecouroit ſon plus grand ennemi, que la valeur & la ſageſſe qu'il avoit montrées en ſauvant dans la bataille l'armée des allies. En même tems Télémaque ſe montroit infatigable dans les plus rudes travaux de la guerre. Il dormoit peu, & ſon ſommeil étoit ſouvent interrompu, ou par les avis qu'il recevoit à toutes les heures de la nuit, comme du jour, ou par la viſite de tous les quartiers du camp qu'il ne faiſoit jamais deux fois de ſuite aux mêmes heures, pour mieux ſurprendre ceux qui n'étoient pas aſſez vigilans ; il revenoit ſouvent dans ſa tente couvert de ſueur & de pouſſière ;

ſa

sa nourriture étoit simple ; il vivoit comme les soldats, pour leur donner l'exemple de la sobriété & de la patience. L'armée ayant peu de vivres dans ce campement, il jugea à propos d'arrêter les murmures des soldats, en souffrant lui-même volontairement les mêmes incommoditez qu'eux. Son corps, loin de s'affoiblir dans une vie si pénible, se fortifioit & s'endurcissoit chaque jour ; il commençoit à n'avoir plus ces graces si tendres, qui sont comme la fleur de la première jeunesse ; son teint devenoit plus brun & moins délicat ; ses membres moins mous & plus nerveux.

*Fin du Dix-septième Livre.*







*Télémaque présente les cendres d'  
Hippias à Phalante.*





LES  
AVANTURES  
DE  
TELEMAQUE,  
FILS D'ULYSSE.

---

LIVRE DIX-HUITIEME.

---

SOMMAIRE.

*Télémaque persuadé par divers songes que son père Ulysse n'est plus sur la terre, exécute son dessein de l'aller chercher dans les enfers. Il se dérobe du camp étant suivi de deux Crétois jusqu'à un temple près de la fameuse caverne d'Achérontia ; il s'y enfonce au travers des ténèbres, arrive au bord du Styx, & Caron le reçoit dans sa barque. Il se va présenter devant Pluton qu'il trouve préparé à lui permettre de chercher son père. Il traverse le Tartare, où il voit les tourmens que souffrent les ingrats, les parjures, les hypocrites, & sur tout les mauvais rois.*

**A** DRASTE, dont les troupes avoient été considérablement affoiblies dans le combat, s'étoit retiré derrière la montagne d'Aulon pour attendre divers secours, & pour tâcher de surprendre encore une fois ses ennemis : Semblable à un lion affamé, qui ayant été repoussé d'une bergerie s'en retourne dans les sombres forêts, & rentre dans sa caverne, où il aiguise ses dents & ses griffes, attendant le moment favorable pour égroger tous les troupeaux.

Télé-

Télémaque ayant pris soin de mettre une exacte discipline dans tout le camp, ne songea plus qu'à exécuter un dessein qu'il avoit conçu, & qu'il cacha à tous les chefs de l'armée. Il y avoit déjà long-tems qu'il étoit agité pendant toutes les nuits par des songes qui lui représentoient son père Ulysse. Cette chère image revenoit toujours sur la fin de la nuit avant que l'Aurore vînt chasser du ciel par ses feux naissans les inconstantes étoiles, & de dessus la terre le doux sommeil suivi des songes voltigeans. Tantôt il croyoit voir Ulysse nud dans une île fortunée, sur la rive d'un fleuve, dans une prairie ornée de fleurs, & environné de nymphes qui lui jettoient des habits pour se couvrir. Tantôt il croyoit l'entendre parler dans un palais tout éclatant d'or & d'yvoire, où des hommes couronnez de fleurs l'écoutoient avec plaisir & admiration. Souvent Ulysse lui apparoissoit tout-à-coup dans des festins où la joye éclatoit parmi les délices, & où l'on entendoit les tendres accords d'une voix avec une lyre plus douce que la lyre d'Apollon, & que les voix de toutes les Muses.

Télémaque en s'éveillant s'attristoit de ces songes si agréables. O mon père ! ô mon cher père Ulysse ! s'écrioit-il, les songes les plus affreux me seroient plus doux. Ces images de félicité me font comprendre que vous êtes déjà descendu dans le séjour des âmes bienheureuses, que les Dieux récompensent de leur vertu par une éternelle tranquillité. Je crois voir les champs Elisées. O qu'il est cruel de n'espérer plus ! Quoi donc, ô mon cher père ! je ne vous verrai jamais ! Jamais je n'embrasserai celui qui m'aimoit tant, & que je cherche avec tant de peine ? Jamais je n'entendrai parler cette bouche d'où sortoit la sagesse ? Jamais je ne baisera ces mains, ces chères mains, ces mains victorieuses, qui ont abatu tant d'ennemis ? Elles ne puniront point les insensés amans de Pénélope, & Ithaque ne se relevera jamais de sa ruine ? O Dieux, ennemis de mon père ! vous m'envoyez ces songes funestes pour arracher toute

toute espérance de mon cœur, c'est m'arracher la vie. Non, je ne puis plus vivre dans cette incertitude. Que dis-je ! hélas ! je ne suis que trop certain que mon père n'est plus ; je vais chercher son ombre jusques dans les enfers. Thésée y est bien descendu ; Thésée, cet impie, qui vouloit outrager les divinités infernales : & moi j'y vais conduit par la piété. Hercule y descendit. Je ne suis pas Hercule ; mais il est beau d'oser l'imiter. Orphée a bien touché par le récit de ses malheurs le cœur de ce Dieu, qu'on dépeint comme inexorable : il obtint de lui qu'Euridice retourneroit parmi les vivans. Je suis plus digne de compassion qu'Orphée ; car ma perte est plus grande. Qui pourra comparer une jeune fille semblable à tant d'autres, avec le sage Ulysse admiré de toute la Grèce ? Allons, mourons, s'il le faut. Pourquoi craindre la mort, quand on souffre tant dans la vie ? O Pluton ! ô Proserpine ! j'éprouverai bientôt si vous êtes aussi impitoyables qu'on le dit. O mon père ! après avoir parcouru en vain les terres & les mers pour vous trouver, je vais voir si vous n'êtes point dans les sombres demeures des morts. Si les Dieux me refusent de vous posséder sur la terre, & de jouir de la lumière du soleil, peut-être ne me refuseront-ils pas de voir au moins votre ombre dans le royaume de la Nuit.

En disant ces paroles, Télémaque arrosoit son lit de ses larmes. Aussitôt il se levoit, & cherchoit par la lumière à soulager la douleur cuisante que ces songes lui avoient causée ; mais c'étoit une flèche qui avoit percé son cœur, & qu'il portoit par-tout avec lui. Dans cette peine il entreprit de descendre aux enfers par un lieu célèbre qui n'étoit pas éloigné du camp ; on l'appelloit Acherontia, à cause qu'il y avoit en ce lieu une caverne affreuse de laquelle on descendoit sur les rives de l'Achéron, par lequel les Dieux mêmes craignent de jurer. La ville étoit sur un rocher, posée comme un nid sur le haut d'un arbre. Au pied de ce rocher on trouvoit la caverne de laquelle les timides mortels n'osoient approcher. Les bergers

avoient soin d'en détourner leurs troupeaux. La vapeur souffrée du marais Stygien, qui s'exhaloit sans cesse par cette ouverture, empestoit l'air. Tout autour il ne croissoit ni herbes ni fleurs ; on n'y sentoit jamais les doux Zéphirs, ni les graces naissantes du printems, ni les riches dons de l'automne. La terre aride y languissoit : on y voyoit seulement quelques arbustes dépouillez, & quelques cyprès funestes. Au loin même, tout à l'entour, Cerès refusoit aux laboureurs ses moissons dorées. Bacchus sembloit en vain y promettre ses doux fruits : les grappes de raisin se desséchoient au lieu de meurir. Les Nayades tristes ne faisoient point couler une onde pure ; leurs flots étoient toujours amers & troubles. Les oiseaux ne chantoient jamais dans cette terre hérissée de ronces & d'épines, & n'y trouvoient aucun bocage pour se retirer : ils alloient chanter leurs amours sous un ciel plus doux. Là on n'entendoit que le croassement des corbeaux, & la voix lugubre des hiboux. L'herbe même y étoit amère, & les troupeaux qui la païssoient, ne sentoient point la douce joye qui les fait bondir. Le taureau fuyoit la genisse, & le berger tout abatu oublioit sa musette & sa flûte.

De cette caverne sortoit de tems en tems une fumée noire & épaisse, qui faisoit une espèce de nuit au milieu du jour. Les peuples voisins redoubloient alors leurs sacrifices pour apaiser les Divinitez infernales ; mais souvent les hommes à la fleur de leur âge, & dès leur plus tendre jeunesse, étoient les seules victimes que ces Divinitez cruelles prenoient plaisir à immoler par une funeste contagion.

C'est-là que Télémaque résolut de chercher le chemin de la sombre demeure de Pluton. Minerve qui veilloit sans cesse sur lui, & qui le couvroit de son Egide, lui avoit rendu Pluton favorable. Jupiter même, à la prière de Minerve, avoit ordonné à Mercure, qui descend chaque jour aux enfers pour livrer à Caron un certain nombre de morts, de dire au roi des ombres qu'il laissât entrer le fils d'Ulysse dans son empire.

Télé-



Télémaque se dérobe du camp pendant la nuit ; il marche à la clarté de la lune, & il invoque cette puissante Divinité, qui étant dans le ciel l'astre brillant de la nuit, & sur la terre la chaste Diane, est aux enfers la redoutable Hécate. Cette Divinité écouta favorablement ses vœux, parce que son cœur étoit pur, & qu'il étoit conduit par l'amour pieux qu'un fils doit à son père.

A peine fut-il auprès de l'entrée de la caverne, qu'il entendit l'empire souterrain mugir. La terre trembloit sous ses pas ; le ciel s'arma d'éclairs & de feux, qui sembloient tomber sur la terre. Le jeune fils d'Ulysse sentit son cœur ému, & tout son corps étoit couvert d'une sueur glacée ; mais son courage le soutint. Il leva les yeux & les mains au ciel. Grands Dieux ! s'écria-t-il, j'accepte ces présages que je crois heureux ; achevez votre ouvrage. Il dit, & redoublant ses pas, il se présenta hardiment.

Aussitôt la fumée épaisse, qui rendoit l'entrée de la caverne funeste à tous les animaux, dès qu'ils en approchoient, se dissipa ; l'odeur empoisonnée cessa pour un peu de tems. Télémaque entra seul ; car quel autre mortel eût osé le suivre ? Deux Crétois, qui l'avoient accompagné jusqu'à une certaine distance de la caverne, & auxquels il avoit confié son dessein, demeurèrent tremblans & à demi morts assez loin de là dans un temple, faisant des vœux, & n'espérans plus de revoir Télémaque.

Cependant le fils d'Ulysse, l'épée à la main, s'enfonce dans ces ténèbres horribles. Bientôt il apperçoit une foible & sombre lueur, telle qu'on la voit pendant la nuit sur la terre : il remarque les ombres légères qui voltigent autour de lui ; il les écarte avec son épée. Ensuite il voit les tristes bords du fleuve marécageux, dont les eaux bourbeuses & dormantes ne font que tournoyer. Il découvre sur ce rivage une foule innombrable de morts privez de la sépulture, qui se présentent en vain à l'impitoyable Caron. Ce Dieu,

dont la vieillesse éternelle est toujours triste & chagrine, mais pleine de vigueur, les menace, les repousse, & admet d'abord dans sa barque le jeune Grec. En entrant, Télémaque entend les gémissements d'une ombre qui ne pouvoit se consoler.

Quel est donc, lui dit-il, votre malheur ? Qui étiez-vous sur la terre ? J'étois, lui répondit cette ombre, Nabopharzan roi de la superbe Babylone. Tous les peuples de l'orient trembloient au seul bruit de mon nom ; je me faisois adorer par les Babyloniens dans un temple de marbre, où j'étois représenté par une statue d'or, devant laquelle on brûloit nuit & jour les plus précieux parfums de l'Ethiopie. Jamais personne n'osa me contredire sans être aussitôt puni. On inventoit chaque jour de nouveaux plaisirs pour me rendre la vie plus délicieuse ; j'étois encore jeune & robuste. Hélas ! que de prospérité ne me restoit-il pas encore à goûter sur le trône ! Mais une femme que j'aimois, & qui ne m'aimoit pas, m'a bien fait sentir que je n'étois pas Dieu. Elle m'a empoisonné. Je ne suis plus rien. On mit hier avec pompe mes cendres dans une urne d'or. On pleura ; on s'arracha les cheveux ; on fit semblant de vouloir se jeter dans les flâmes de mon bucher pour mourir avec moi ; on va encore gémir au pied du superbe tombeau où l'on amis mes cendres. Mais personne ne me regrette ; ma mémoire est en horreur même dans ma famille, & ici-bas je souffre déjà d'horribles traitements.

Télémaque touché de ce spectacle, lui dit : Etiez-vous véritablement heureux pendant votre règne ? Sentiez-vous cette douce paix, sans laquelle le cœur demeure toujours ferré & flétri au milieu des délices ? Non, répondit le Babylonien je ne sais même ce que vous voulez dire. Les sages vantent cette paix comme l'unique bien ; pour moi je ne l'ai jamais sentie. Mon cœur étoit sans cesse agité de desirs nouveaux, de crainte & d'espérance. Je tâchois de m'étourdir moi-même par l'ébranlement de mes passions ; j'avois soin d'entretenir cette yvresse pour la rendre continuelle.

nuelle. Le moindre intervalle de raison tranquille m'eût été trop amer. Voilà la paix dont j'ai jouï ; toute autre me paroît une fable & un songe. Voilà les biens que je regrette.

En parlant ainsi, le Babylonien pleuroit comme un homme lâche, qui a été amolli par les prospérités, & qui n'est point accoutumé à supporter constamment un malheur. Il avoit auprès de lui quelques esclaves qu'on avoit fait mourir pour honorer ses funérailles. Mercure les avoit livrez à Caron avec leur roi, & leur avoit donné une puissance absolue sur ce roi qu'ils avoient servi sur la terre. Ces ombres d'esclaves ne craignoient plus l'ombre de Nabopharzan, elles la tenoient enchaînée, & lui faisoient les plus cruelles indignitez. L'un lui disoit : N'étions-nous pas hommes aussi bien que toi ? Comment étois-tu assez insensé pour te croire un Dieu ; & ne falloit-il pas te souvenir que tu étois de la race des autres hommes ? Un autre, pour lui insulter, disoit : Tu avois raison de ne vouloir pas qu'on te prît pour un homme ; car tu étois un monstre sans humanité. Un autre lui disoit : Hé bien ! où sont maintenant tes flatteurs ? Tu n'as plus rien à donner, malheureux : tu ne peux plus faire aucun mal ; te voilà devenu esclave de tes esclaves mêmes. Les Dieux sont lents à faire justice, mais enfin ils la font.

A ces dures paroles, Nabopharzan se jettoit le visage contre terre, arrachant ses cheveux dans un excès de rage & de désespoir. Mais Caron disoit aux esclaves : Tirez-le par sa chaîne ; relevez-le malgré lui ; il n'aura pas même la consolation de cacher sa honte : il faut que toutes les ombres du Styx en soient témoins, pour justifier les Dieux, qui ont souffert si long-tems que cet impie régnât sur la terre. Ce n'est encore là, ô Babylonien, que le commencement de tes douleurs ; prépare-toi à être jugé par l'inflexible Minos, juge des enfers.

Pendant ce discours du terrible Caron, la barque touchoit déjà le rivage de l'empire de Pluton. Toutes les ombres accouroient pour considérer cet homme vi-

vant, qui paroissoit au milieu de ces morts dans la barque ; mais dans le moment où Télémaque mit pied à terre, elles s'enfuirent, semblables aux ombres de la nuit, que la moindre clarté du jour dissipe. Caron montrant au jeune Grec un front moins ridé, & des yeux moins farouches qu'à l'ordinaire, lui dit : Mortel chéri des Dieux, puisqu'il t'est donné d'entrer dans le royaume de la nuit, inaccessible aux autres vivans, hâte-toi d'aller où les Destins t'appellent ; va par ce chemin sombre au palais de Pluton, que tu trouveras sur son trône ; il te permettra d'entrer dans les lieux dont il m'eût défendu de te découvrir le secret.

Aussitôt Télémaque s'avance à grands pas. Il voit de tous côtez voltiger des ombres plus nombreuses que les grains de sable qui couvrent les rivages de la mer ; & dans l'agitation de cette multitude infinie, il est saisi d'une horreur divine, observant le profond silence de ces vastes lieux. Ses cheveux se dressent sur sa tête, quand il aborde le noir séjour de l'impitoyable Pluton ; il sent ses genoux chancelans, la voix lui manque ; & c'est avec peine qu'il peut prononcer au Dieu ces paroles : Vous voyez, ô terrible Divinité, le fils du malheureux Ulysse ; je viens vous demander si mon père est descendu dans votre empire, ou s'il est encore errant sur la terre.

Pluton étoit sur un trône d'ébène, son visage étoit pâle & sévère, ses yeux creux & étincelans, son front ridé & menaçant. La vue d'un homme vivant lui étoit odieuse, comme la lumière offense les yeux des animaux qui ont accoutumé de ne sortir de leurs retraites que pendant la nuit. A son côté paroissoit Proserpine, qui attiroit seule ses regards, & qui sembloit un peu adoucir son cœur. Elle jouissoit d'une beauté toujours nouvelle ; mais elle paroissoit avoir joint à ses graces divines je ne sai quoi de dur & de cruel de son époux.

Aux pieds du trône étoit la mort pâle & dévorante avec sa faux tranchante qu'elle aiguisoit sans cesse. Autour d'elle voloient les noirs foudres, les cruelles débauches, les vengeances toutes dégoutantes de sang.

&amp;



& couvertes de playes ; les haines injustes ; l'avarice qui se ronge elle-même ; le désespoir qui se déchire de ses propres mains ; l'ambition forcenée qui renverse tout ; la trahison qui veut se repaître de sang, & qui ne peut jouir des maux qu'elle a faits ; l'envie qui verse son venin mortel autour d'elle, & qui se tourne en rage dans l'impuissance où elle est de nuire ; l'impiété qui se creuse elle-même une abîme sans fond, où elle se précipite sans espérance ; les spectres hideux ; les fantômes qui représentent les morts pour épouvanter les vivans ; les songes affreux ; les insomnies aussi cruelles que les tristes songes. Toutes ces images funestes environnoient le fier Pluton, & remplissoient le palais où il habite. Il répondit à Télémaque d'une voix, qui fit mugir le fond de l'Erebe.

Jeune mortel, le destin t'a fait violer cet asyle sacré des ombres ; sui ta haute destinée ; je ne te dirai point où est ton père ; il suffit que tu sois libre de le chercher. Puisqu'il a été roi sur la terre, tu n'as qu'à parcourir d'un côté l'endroit du noir Tartare où les mauvais rois sont punis, & de l'autre les champs Elysées où les bon rois sont récompensez. Mais tu ne peux aller d'ici dans les champs Elysées, qu'après avoir passé par le Tartare. Hâte-toi d'y aller, & de sortir de mon empire.

A l'instant Télémaque semble voler dans ces espaces vuides & immenses, tant il lui tarde de savoir s'il verra son père, & de s'éloigner de la présence horrible du tyran qui tient en crainte les vivans & les morts. Il apperçoit bientôt assez près de lui le noir Tartare ; il en sortoit une fumée noire & épaisse, dont l'odeur empestée donneroit la mort, si elle se répandoit dans la demeure des vivans. Cette fumée couvroit un fleuve de feu & des tourbillons de flâme, dont le bruit semblable à celui des torrens les plus impétueux quand ils s'élancent des plus hauts rochers dans le fond des abîmes, faisoit qu'on ne pouvoit rien entendre distinctement dans ces tristes lieux.

Télémaque

Télémaque secrètement animé par Minerve, entre sans crainte dans ce gouffre. D'abord il aperçut un grand nombre d'hommes qui avoient vécu dans les plus basses conditions, & qui étoient punis pour avoir cherché les richesses par des fraudes, des trahisons & des cruautés. Il y remarqua beaucoup d'impies hypocrites, qui faisant semblant d'aimer la religion, s'en étoient servis comme d'un beau prétexte pour contenter leur ambition, & pour se jouer des hommes crédules. Ces hommes, qui avoient abusé de la vertu même, quoi qu'elle soit le plus grand don des Dieux, étoient punis comme les plus scélérats de tous les hommes. Les enfans qui avoient égorgé leurs pères & leurs mères ; les épouses qui avoient trempé leurs mains dans le sang de leurs maris ; les traîtres qui avoient livré leur patrie après avoir violé tous les sermens, souffroient des peines moins cruelles que ces hypocrites. Les trois juges des enfers l'avoient ainsi voulu, & voici leur raison. C'est que les hypocrites ne se contentent pas d'être méchans comme le reste des impies ; ils veulent encore passer pour bons, & font par leur fausse vertu que les hommes n'osent plus se fier à la véritable. Les Dieux dont ils se sont joués, & qu'ils ont rendus méprisables aux hommes, prennent plaisir à employer toute leur puissance pour se venger de leurs insultes.

Auprès de ceux-ci paroissoient d'autres hommes que le vulgaire ne croit guère coupables, & que la vengeance divine poursuit impitoyablement : ce sont les ingrats, les menteurs, les flatteurs qui ont loué le vice ; les critiques malins qui ont tâché de flétrir la plus pure vertu ; enfin ceux qui ont jugé témérairement des choses sans les connoître à fond, & qui par là ont nui à la réputation des innocens.

Mais parmi toutes les ingratitudes, celle qui étoit punie comme la plus noire, c'est celle qui se commet envers les Dieux. Quoi donc ! disoit Minos, on passe pour un monstre, quand on manque de reconnaissance pour son père ou pour son ami, de qui on a reçu quelques secours, & on fait gloire d'être ingrat envers les Dieux, de qui on tient la vie, & tous les biens





*Telemaque descend aux enfers, & demande à Pluton  
la permission d'y chercher son pere.*



biens qu'elle renferme ! Ne leur doit-on pas sa naissance plus qu'au père & à la mère de qui on est né ? Plus les crimes sont impunis & excusés sur la terre, plus ils sont dans les enfers l'objet d'une vengeance implacable, à qui rien n'échape.

Télémaque voyant les trois juges qui étoient assis, qui condamnoient un homme, osa leur demander quels étoient ses crimes. Aussitôt le condamné, prenant la parole, s'écria : Je n'ai jamais fait aucun mal ; j'ai mis tout mon plaisir à faire du bien ; j'ai été magnifique, libéral, juste, compatissant ; que peut-on donc me reprocher ? Alors Minos lui dit : On ne te reproche rien à l'égard des hommes ; mais ne devois-tu pas moins aux hommes qu'aux Dieux ? Quelle est donc cette justice dont tu te vantes ? Tu n'as manqué à aucun devoir envers les hommes qui ne sont rien : tu as été vertueux ; mais tu as rapporté toute ta vertu à toi-même, & non aux Dieux qui te l'avoient donnée ; car tu voulois jouir du fruit de ta propre vertu, & te renfermer en toi-même. Tu as été ta Divinité ; mais les Dieux qui ont tout fait, & qui n'ont rien fait que pour eux-mêmes, ne peuvent renoncer à leurs droits. Tu les as oubliés ; ils t'oublieront, ils te livreront à toi-même, puisque tu as voulu être à toi, & non pas à eux. Cherche donc maintenant, si tu le peux, ta consolation dans ton propre cœur. Te voilà à jamais séparé des hommes auxquels tu as voulu plaire. Te voilà seul avec toi-même qui étois ton idole : Apprens qu'il n'y a point de véritable vertu, sans le respect & l'amour des Dieux à qui tout est dû. Ta fausse vertu, qui a long-tems ébloui les hommes faciles à tromper, va être confondue. Les hommes ne jugeant des vices & des vertus que par ce qui les choque ou les accommode, sont aveugles & sur le bien & sur le mal. Ici une lumière divine renverse tous leurs jugemens superficiels ; elle condamne souvent ce qu'ils admirent, & justifie ce qu'ils condamnent.

A ces mots ce philosophe, comme frappé d'un coup de foudre, ne pouvoit se supporter lui-même. La complaisance qu'il avoit eüe autrefois à contempler sa moderation, son courage & ses inclinations généreuses, se changent en désespoir. La vuë de son propre cœur ennemi des Dieux devient son supplice. Il se voit & ne peut cesser de se voir. Il voit la vanité des jugemens des hommes, auxquels il a voulu plaire dans toutes ses actions. Il se fait une révolution universelle de tout ce qui est au-dedans de lui, comme si on bouleversoît toutes ses entrailles ; il ne se trouve plus le même ; tout appui lui manque dans son cœur. Sa conscience, dont le témoignage lui avoit été si doux, s'élève contre lui, & lui reproche amèrement l'égarement & l'illusion de toutes ses vertus, qui n'ont point eu le culte de la Divinité pour principe & pour fin ; il est troublé, consterné, plein de honte, de remords, & de désespoir. Les Furies ne le tourmentent point, parce qu'il leur suffit de l'avoir livré à lui-même, & que son propre cœur venge assez les Dieux méprisez. Il cherche les lieux les plus sombres pour se cacher aux autres morts, ne pouvant se cacher à lui-même ; il cherche les ténèbres, & ne peut les trouver. Une lumière importune le suit par-tout ; par-tout les rayons perçans de la vérité vont venger la vérité qu'il a négligé de suivre. Tout ce qu'il a aimé lui devient odieux, comme étant la source de ses maux qui ne peuvent jamais finir. Il dit en lui-même : O insense ! je n'ai donc connu ni les Dieux, ni les hommes, ni moi-même. Non, je n'ai rien connu, puisque je n'ai jamais aimé l'unique & véritable bien. Tous mes pas ont été des égaremens ; ma sagesse n'étoit que folie ; ma vertu n'étoit qu'un orgueil impie & aveugle ; j'étois moi-même mon idole.

Enfin Télémaque apperçut les rois qui étoient condamnés pour avoir abusé de leur puissance. D'un côté une Furie vengeresse leur présentoit un miroir. Là leur montrait toute la difformité de leurs vices. qui ils regardoient, & ne pouvoient s'empêcher de voir leur

leur vanité grossière & avide des plus ridicules louanges ; leur dureté pour les hommes dont ils auroient dû faire la félicité ; leur insensibilité pour la vertu ; leur crainte d'entendre la vérité ; leurs inclinations pour les hommes lâches & flatteurs ; leur inapplication, leur mollesse, leur indolence, leur défiance déplacée, leur faste, leur excessive magnificence fondée sur la ruine des peuples ; leur ambition pour acheter un peu de vaine gloire par le sang de leurs citoyens ; enfin leur cruauté qui cherche chaque jour de nouvelles délices parmi les larmes, & le désespoir de tant de malheureux. Ils se voyent sans cesse dans ce miroir : Ils se trouvent plus horribles & plus monstrueux, que n'est la Chimère vaincue par Bellérophon ; ni l'Hydre de Lerne abattue par Hercule ; ni Cerbère même, quoiqu'il vomisse de ses trois gueules béantes un sang noir & venimeux, qui est capable d'empêcher toute la race des mortels vivans sur la terre.

En même tems, d'un autre côté, une autre Furie leur répétoit avec insulte toutes les louanges que leurs flatteurs leur avoient données pendant leur vie, & leur presentoit un autre miroir, où ils se voyoient tels que la flatterie les avoit dépeints ; l'opposition de ces deux peintures si contraires, étoit le supplice de leur vanité. On remarquoit que les plus méchans d'entre ces rois étoient ceux à qui on avoit donné les plus magnifiques louanges pendant leur vie, parce que les méchans sont plus craints que les bons, & qu'ils exigent sans pudeur les lâches flatteries des poëtes & des orateurs de leur tems.

On les entend gémir dans ces profondes ténébres, où ils ne peuvent voir que les insultes, & les dérisions qu'ils ont à souffrir ; ils n'ont rien autour d'eux qui ne les repousse, qui ne les contredise, qui ne les confonde. Au lieu que sur la terre ils se jouoient de la vie des hommes, & prétendoient que tout étoit fait pour les servir ; dans le Tartare ils sont livrez à tous les caprices de certains esclaves, qui leur font sentir à leur

leur tour une cruelle servitude. Ils servent avec douleur, & il ne leur reste aucune espérance de pouvoir jamais adoucir leur captivité. Ils sont sous les coups de ces esclaves, devenus leurs tyrans impitoyables, comme une enclume est sous les coups des marteaux des Cyclopes, quand Vulcain les presse de travailler dans les fournaies ardentes du mont Etna.

Là Télémaque aperçut des visages pâles, hideux & consternés. C'est une tristesse noire qui ronge ces criminels. Ils ont horreur d'eux-mêmes, & ne peuvent non plus se délivrer de cette horreur, que de leur propre nature. Ils n'ont point besoin d'autres châtimens de leurs fautes que leurs fautes mêmes; ils les voyent sans cesse dans toute leur énormité; elles se présentent à eux comme des spectres horribles, elles les poursuivent. Pour s'en garantir ils cherchent une mort plus puissante que celle qui les a séparés de leurs corps. Dans le désespoir où ils sont, ils appellent à leur secours une mort, qui puisse éteindre tout sentiment & toute connoissance en eux; ils demandent aux abîmes de les engloutir pour se dérober aux rayons vengeurs de la vérité qui les persécute. Mais ils sont réservés à la vengeance qui distille sur eux goutte à goutte, & qui ne tarira jamais. La vérité, qu'ils ont craint de voir, fait leur supplice; ils la voyent, & n'ont des yeux que pour la voir s'élever contre eux. Sa vue les perce, les déchire, les arrache à eux-mêmes. Elle est comme la foudre; sans rien détruire au-dehors, elle pénètre jusqu'au fond des entrailles. Semblable à un métal dans une fournaie ardente, l'ame est comme fondue par ce feu vengeur; il ne laisse aucune consistance, & il ne consume rien: Il dissout jusqu'aux premiers principes de la vie, & on ne peut mourir. On est arraché à soi-même; on n'y peut plus trouver ni appui ni repos pour un seul instant; on ne vit plus que par la rage qu'on a contre soi-même, & par une perte de toute espérance qui rend forcé.

Parmi ces objets qui faisoient dresser les cheveux de Télémaque sur sa tête, il vit plusieurs des anciens  
rois



rois de Lydie, qui étoient punis pour avoir préféré les délices d'une vie molle au travail pour le soulagement des peuples, qui doit être inséparable de la royauté.

Ces rois se repochoient les uns aux autres leur aveuglement. L'un disoit à l'autre qui avoit été son fils : Ne vous avois-je pas recommandé souvent pendant ma vieillesse & avant ma mort, de réparer les maux que j'avois faits par ma négligence ? Ah ! malheureux père, disoit le fils, c'est vous qui m'avez perdu ; c'est votre exemple qui m'a inspiré le faste, l'orgueil, la volupté, & la dureté pour les hommes. En vous voyant régner avec tant de mollesse, & avec tant de lâches flatteurs autour de vous, je me suis accoutumé à aimer la flatterie & les plaisirs. J'ai cru que le reste des hommes étoit à l'égard des rois, ce que les chevaux & les autres bêtes de charge sont à l'égard des hommes ; c'est-à-dire, des animaux dont on ne fait cas qu'autant qu'ils rendent de service & qu'ils donnent de commoditez. Je l'ai cru ; c'est vous qui me l'avez fait croire, & maintenant je souffre tant de maux pour vous avoir imité. A ces reproches ils ajoutoient les plus affreuses maledictions, & paroissoient animez de rage pour s'entredéchirer.

Autour de ces rois voltigeoient encore, comme des hiboux dans la nuit, les cruels soupçons, les vaines alarmes, les défiances qui vengent les peuples de la dureté de leurs rois, la faim insatiable des riches, la fausse gloire toujours tyrannique, & la mollesse lâche qui redouble tous les maux qu'on souffre sans pouvoir jamais donner de solides plaisirs.

On voyoit plusieurs des ces rois sévèrement punis, non pour les maux qu'ils avoient faits, mais pour avoir négligé le bien qu'ils auroient dû faire. Tous les crimes des peuples qui viennent de la négligence avec laquelle on fait observer les loix, étoient imputez aux rois, qui ne doivent régner qu'afin que les loix régnent par leur ministère. On leur imputoit aussi tous les desordres qui viennent du faste, du luxe, & de tous les autres excès qui jettent les hommes dans un état violent, & dans la tentation de violer les loix pour ac-

querir du bien. Sur-tout on traitoit rigoureusement les rois, qui au lieu d'être bons & vigilans pasteurs des peuples, n'avoient songé qu'à ravager le troupeau comme des loups devorans.

Mais ce qui consterna davantage Télémaque, ce fut de voir, dans cet abîme de ténèbres & de maux, un grand nombre de rois, qui ayant passé sur la terre pour des rois assez bons, avoient été condamnez aux peines du Tartare, pour s'être laissez gouverner par des hommes méchans & artificieux. Ils étoient punis pour les maux qu'ils avoient laissé faire par leur autorité. La plupart de ces rois n'avoient été ni bons ni méchans, tant leur foiblesse avoient été grande ; ils n'avoient jamais craint de ne pas connoître la vérité ; ils n'avoient point eu le goût de la vertu, & n'avoient point mis leur plaisir à faire du bien.

v

*Fin du Dix-huitième Livre.*



LES



LES  
AVANTURES  
DE  
TELEMAQUE,  
FILS D'ULYSSE.

---

LIVRE DIX-NEUVIEME.

---

SOMMAIRE.

*Télémaque entre dans les champs Elysées, où il est reconnu par Arcésius son bisayeul, qui l'assure qu'Ulysse est vivant; qu'il le reverra à Ithaque, & qu'il y régnera après lui. Arcésius lui peint la félicité dont jouissent les hommes justes, sur-tout les bons rois, qui pendant leur vie ont servi les Dieux, & fait le bonheur des peuples qu'ils ont gouvernez. Il lui fait remarquer que les héros, qui ont seulement excellé dans l'art de faire la guerre, sont beaucoup moins heureux dans un lieu séparé. Il donne des instructions à Télémaque; puis celui-ci s'en va pour rejoindre en diligence le camp des alliés.*

**L**ORSQUE Télémaque sortit de ces lieux, il se sentit soulagé comme si on avoit ôté une montagne de dessus sa poitrine; il comprit par ce soulagement le malheur de ceux qui y étoient renfermez sans espérance d'en sortir jamais; il étoit effrayé de voir combien les rois étoient plus rigoureusement tourmentez que les autres coupables. Quoi! disoit-il, tant de devoirs, tant de périls, tant de pièges, tant de difficultés de connoître la vérité pour se défendre

contre les autres & contre soi-même! enfin tant de tourmens horribles dans les enfers, après avoir été si envié, si agité, si traversé dans une vie courte! O insensé celui qui cherche à régner! Heureux celui qui se borne à une condition privée & paisible, où la vertu lui est moins difficile!

En faisant ces reflexions il se troubloit au dedans de lui-même, il frémit & tomba dans une consternation, qui lui fit sentir quelque chose du désespoir de ces malheureux qu'il venoit de considérer; mais à mesure qu'il s'éloignoit de ce triste séjour des ténèbres, de l'horreur, & du désespoir, son courage commença peu à peu à renaître: il respiroit, & entrevoyoit déjà de loin la douce & pure lumière du séjour des héros.

C'est dans ce lieu qu'habitoient tous les bons rois qui avoient jusqu'alors gouverné les hommes; ils étoient téparez du reste des juës. Comme les méchans princes souffroient dans le Tartare des supplices infiniment plus rigoureux que les autres coupables d'une condition privée; aussi les bons rois jouissoient dans les champs Elysées d'un bonheur infiniment plus grand que celui du reste des hommes, qui avoient aimé la vertu sur la terre.

Télémaque s'avança vers ces rois, qui étoient dans des bocages odoriférans, sur des gazons toujours renaissans & fleuris. Mille petits ruisseaux d'une onde pure arrosoient ces beaux lieux, & y faisoient sentir une délicieuse fraîcheur. Un nombre infini d'oiseaux faisoient résonner ces bocages de leurs doux chants. On voyoit tout ensemble les fleurs du printems, qui naissoient sous les pas, avec les plus riches fruits de l'automne qui pendoient des arbres. Là jamais on ne ressentit les ardeurs de la canicule; là jamais les noirs aquilons n'osèrent souffler ni faire sentir les rigueurs de l'hiver. Ni la guerre altérée de sang, ni la cruelle envie qui mord d'une dent venimeuse, & qui porte des vipères entortillées dans son sein & autour de ses bras, ni les jalousies, ni les défiances, ni la crainte, ni les vains desirs n'approchent jamais de cet heureux séjour de la paix. Le jour n'y finit point, & la nuit avec ses sombres voiles y est inconnue. Une lumière pure & douce se répand autour  
des





des corps de ces hommes justes, & les environne de ses rayons comme d'un vêtement. Cette lumière n'est point semblable à la lumière sombre qui éclaire les yeux des misérables mortels, & qui n'est que ténèbres; c'est plutôt une gloire céleste qu'une lumière. Elle pénètre plus subtilement les corps les plus épais; que les rayons du soleil ne pénètrent le plus pur crystal; elle n'éblouit jamais: au contraire, elle fortifie les yeux, & porte dans le fond de l'ame je ne sai quelle sérénité. C'est d'elle seule que les hommes bienheureux sont nourris. Elle sort d'eux, & elle y entre: elle les pénètre, & s'incorpore à eux comme les alimens s'incorporent à nous. Ils la voyent, ils la sentent, ils la respirent; elle fait naître en eux une source intarissable de paix & de joye. Ils sont plongez dans cet abîme de délices comme les poissons dans la mer. Ils ne veulent plus rien: ils ont tout sans rien avoir; car le goût de cette lumière pure apaise la faim de leur cœur. Tous leurs desirs sont rassiez, & leur plénitude les eleve au-dessus de tout ce que les hommes vuides & affamez cherchent sur la terre. Toutes les délices qui les environnent ne leur sont rien, parce que le comble de leur félicité, qui vient du dedans, ne leur laisse aucun sentiment pour tout ce qu'ils voyent de délicieux au-dehors. Ils sont tels que les Dieux, qui rassiez de nectar & d'ambrosie ne daigneroient pas se nourrir de viandes grossieres qu'on leur présenteroit à la table la plus exquise des hommes mortels. Tous les maux s'enfuyent loin de ces lieux tranquilles: la mort, la maladie, la pauvreté, la douleur, les regrets, les remords, les craintes, les espérances mêmes qui coûtent souvent autant de peines que les craintes, les divisions, les dégoûts, les dépits, n'y peuvent avoir aucune entrée.

Les hautes montagnes de Thrace, qui de leurs fronts couverts de neige & de glace depuis l'origine du monde, fendent les nuës, seroient renversées de leurs fondemens posez au centre de la terre, que les cœurs de ces hommes justes ne pourroient pas même être émus. Seulement ils ont pitié des misères qui accablent les hommes vivans dans le monde; mais c'est

une pitié douce & paisible, qui n'altère en rien leur immuable félicité. Une jeunesse éternelle, une félicité sans fin, une gloire toute divine est peinte sur leurs visages ; mais leur joye n'a rien de folâtre ni d'indécent. C'est une joye douce, noble, pleine de majesté ; c'est un goût sublime de la vérité & de la vertu qui les transporte. Ils sont sans interruption à chaque moment, dans le même saisissement de cœur où est une mère qui revoit son cher fils qu'elle avoit cru mort ; & cette joye qui échappe bientôt à la mère, ne s'enfuit jamais du cœur de ces hommes. Jamais elle ne languit un instant : elle est toujours nouvelle pour eux ; ils ont le transport de l'ivresse sans en avoir le trouble & l'aveuglement. Ils s'entretiennent ensemble de ce qu'ils voyent & de ce qu'ils goûtent. Ils foulent à leurs pieds les molles célices, & les vaines grandeurs de leurs anciennes conditions qu'ils déplorent ; ils repassent avec plaisir ces tristes, mais courtes années, où ils ont eu besoin de combattre contre eux-mêmes, & contre le torrent des hommes corrompus pour devenir bons ; ils admirent le secours des Dieux qui les ont conduits, comme par la main, à la vertu, au milieu de tant de périls. Je ne fai quoi de divin coule sans cesse au travers de leurs cœurs, comme un torrent de la Divinité même qui s'unit à eux. Ils voyent, ils goûtent qu'ils sont heureux, & sentent qu'ils le seront toujours. Ils chantent les louanges des Dieux, & ils ne font tous ensemble qu'une seule voix, une seule pensée, un seul cœur. Une même félicité fait comme un flux & reflux dans ces ames unies.

Dans ce ravissement divin, les siècles coulent plus rapidement que les heures parmi les mortels ; & cependant mille & mille siècles écoulés n'ôtent rien à leur félicité toujours nouvelle, & toujours entière. Ils régneront tous ensemble, non sur des trônes que la main des hommes peut renverser, mais en eux-mêmes avec une puissance immuable ; car ils n'ont plus besoin d'être redoutables par une puissance empruntée d'un peuple vil & misérable. Ils ne portent plus ces vains diadèmes dont

dont l'éclat cache tant de craintes & de noirs soucis. Les Dieux mêmes les ont couronnez de leurs propres mains avec des couronnes que rien ne peut flétrir.

Télémaque, qui cherchoit son père & qui avoit espéré de le trouver dans ces beaux lieux, fut si saisi de ce goût de paix & de félicité, qu'il eût voulu y trouver Ulysse, & qu'il s'affligeoit d'être contraint lui-même de retourner ensuite dans la société des mortels. C'est ici, disoit-il, que la véritable vie se trouve, & la nôtre n'est qu'une mort. Mais ce qui l'étonnoit, c'étoit d'avoir vu tant de rois punis dans le Tartare, & d'en voir si peu dans les champs Elysées; il comprit qu'il y a peu de rois assez fermes & assez courageux pour résister à leur propre puissance, & pour rejeter la flatterie de tant de gens qui excitent toutes leurs passions. Ainsi les bons rois sont très-rares; & la plupart sont si méchans, que les Dieux ne seroient pas justes, si après avoir souffert qu'ils aient abusé de leur puissance pendant la vie, ils ne les punissoient après leur mort.

Télémaque ne voyant point son père Ulysse parmi tous ces rois, chercha du moins des yeux le divin Laërte son grand père. Pendant qu'il le cherchoit inutilement, un vieillard vénérable & plein de majesté s'avança vers lui. Sa vieillesse ne ressembloit point à celle des hommes, que le poids des années accable sur la terre. On voyoit seulement qu'il avoit été vieux avant sa mort; c'étoit un mélange de tout ce que la vieillesse a de grave avec toutes les graces de la jeunesse: car les graces renaissent même dans les vieillards les plus caduques, au moment où ils sont introduits dans les champs Elysées. Cet homme s'avançoit avec empressement, & regardoit Télémaque avec complaisance, comme une personne qui lui étoit, fort chère. Télémaque, qui ne le reconnoissoit point, étoit en peine & en suspens.

Je te pardonne, ô mon cher fils, lui dit ce vieillard, de ne me point reconnoître; je suis Arcésius père de Laërte. J'avois fini mes jours un peu avant qu'Ulysse mon petit-fils partit pour aller au siège de  
Troye.

Troye. Alors tu étois encore un petit enfant entre les bras de ta nourrice ; d s-lors j'avois conçu de toi de grandes espérances ; elles n'ont point été trompeuses, puisque je te vois descendu dans le royaume de Pluton pour chercher ton père, & que les Dieux te soutiennent dans cette entreprise. O heureux enfant ! les Dieux t'aiment & te préparent une gloire égale à celle de ton père. O heureux moi-même de te revoir ! Cesse de chercher Ulysse en ces lieux, il vit encore ; il est réservé pour relever notre maison dans l'isle d'Ithaque. Laërte même, quoique le poids des années l'ait abatu, jouit encore de la lumière, & attend que son fils revienne lui fermer les yeux. Ainsi les hommes passent comme les fleurs qui s'épanouissent le matin, & qui le soir sont flétries & foulées aux pieds. Les générations des hommes s'écoulent comme les ondes d'un fleuve rapide ; rien ne peut arrêter le tems qui entraîne après lui tout ce qui paroît le plus immobile. Toi-même, ô mon fils, mon cher fils, toi-même qui jouis maintenant d'une jeunesse si vive & si féconde en plaisirs, souviens-toi que ce bel âge n'est qu'une fleur qui sera presque aussitôt séchée qu'éclosée. Tu te verras changé insensiblement : les graces riantes, les doux plaisirs qui t'accompagnent, la force, la santé, la joye, s'évanouiront comme un beau songe ; il ne t'en restera qu'un triste souvenir. La vieillisse languissante & ennemie des plaisirs viendra rider ton visage, courber ton corps, affoiblir tes membres, faire tarir dans ton cœur la source de la joye, te dégoûter du présent, te faire craindre l'avenir, te rendre insensible à tout, excepté à la douleur. Ce tems te paroît éloigné. Hélas ! tu te trompes, mon fils ; il se hâte, le voilà qui arrive. Ce qui vient avec tant de rapidité n'est pas loin de toi, & le présent qui s'enfuit, est déjà bien loin, puisqu'il s'ancantit dans le moment que nous parlons, & ne peut plus se rapprocher. Ne compte donc jamais, mon fils, sur le présent ; mais soutiens-toi dans le sentier rude & âpre de la vertu par la vue de l'avenir. Prépare-toi, par des mœurs pures & par l'amour de la justice, une place dans cet heureux séjour  
de



de la paix. Tu reverras bientôt ton père reprendre l'autorité dans Ithaque. Tu es né pour régner après lui : mais hélas ! ô mon fils, que la royauté est trompeuse ! Quand on la regarde de loin, on ne voit que grandeur, éclat & délices ; mais de près tout est épineux. Un particulier peut sans deshonneur mener une vie douce & obscure : un roi ne peut, sans se deshonorer, préférer une vie douce & oisive aux fonctions pénibles du gouvernement. Il se doit à tous les hommes qu'il gouverne, & il ne lui est jamais permis d'être à lui-même. Ses moindres fautes font d'une conséquence infinie, parce qu'elles causent le malheur des peuples, & quelquefois pendant plusieurs siècles. Il doit réprimer l'audace des méchans, soutenir l'innocence, dissiper la calomnie. Ce n'est pas assez pour lui de ne faire aucun mal, il faut qu'il fasse tous les biens possibles dont l'état a besoin. Ce n'est pas assez de faire le bien par soi-même, il faut encore empêcher tous les maux que les autres feroient, s'ils n'étoient retenus. Crains donc, mon fils, crains donc une condition si périlleuse ; arme-toi de courage contre toi-même, contre les passions, & contre les flatteurs.

En disant ces paroles, Arcésius paroissoit animé d'un feu divin, & monroit à Télémaque un visage plein de compassion pour les maux qui accompagnent la royauté. Quand elle est prise, disoit-il, pour se contenter soi-même, c'est une monstrueuse tyrannie ; quand elle est prise pour remplir ses devoirs & pour conduire un peuple innombrable, comme un père conduit ses enfans, c'est une servitude accablante, qui demande un courage & une patience héroïque. Aussi est-il certain que ceux qui ont régné avec une sincère vertu, possèdent ici tout ce que la puissance des Dieux peut donner pour rendre une félicité complète.

Pendant qu'Arcésius parloit de la sorte, ses paroles entroient jusqu'au fond du cœur de Télémaque ; elles s'y gravoient comme un habile ouvrier avec son burin grave sur l'airain les figures qu'il veut montrer aux yeux de la plus reculée postérité. Ces sages paroles étoient

étoient comme une flâme subtile qui pénétoit dans les entrailles du jeune Télémaque ; il se sentoît ému & embrasé : je ne sai quoi de divin sembloit fondre son cœur au-dedans de lui. Ce qu'il portoit dans la partie la plus intime de lui-même, le consumoit secrètement ; il ne pouvoit ni le contenir, ni le supporter, ni résister à une si violente impression. C'étoit un sentiment vif & délicieux, qui étoit mêlé d'un tourment capable d'arracher la vie.

Ensuite Télémaque commença à respirer plus librement : il reconnut dans le visage d'Arcésius une grande ressemblance avec Laërte ; il croyoit même se ressouvenir confusément d'avoir vu en Ulysse son père des traits de cette même ressemblance, lorsqu'Ulysse partit pour le siège de Troye.

Ce ressouvenir attendrit son cœur ; des larmes douces & mêlées de joye coulèrent de ses yeux. Il voulut embrasser une personne si chère ; plusieurs fois il l'essaya inutilement. Cette ombre vaine échappa à ses embrassemens, comme un songe trompeur se dérobe à l'homme qui croit en jouir : tantôt la bouche altérée de cet homme dormant poursuit une eau fugitive ; tantôt ses lèvres s'agitent pour former des paroles que sa langue engourdie ne peut proférer ; ses mains s'étendent avec effort & ne prennent rien. Ainsi Télémaque ne peut contenter sa tendresse. Il voit Arcésius, il l'entend, il lui parle, il ne peut le toucher. Enfin il lui demande qui sont ces hommes qu'il voit autour de lui.

Tu vois, mon fils, lui répondit la sage vieillard, ces hommes qui ont été l'ornement de leurs siècles, la gloire & le bonheur du genre humain. Tu vois le petit nombre des rois qui ont été dignes de l'être, & qui ont fait avec fidélité la fonction des Dieux sur la terre. Ces autres que tu vois assez près d'eux, mais séparés par ce petit usage, ont une gloire beaucoup moindre. Ce sont des héros à la vérité ; mais la récompense de leur valeur & de leurs expéditions militaires, ne peut être comparée avec celle des rois sages, justes & bienfaisans.

Parmi

Parmi ces héros, tu vois Thésée qui a le visage un peu triste. Il a ressenti le malheur d'être trop crédule pour une femme artificieuse, & il est encore affligé d'avoir si injustement demandé à Neptune la mort cruelle de son fils Hippolyte. Heureux s'il n'eût point été si prompt & si facile à irriter ! Tu vois aussi Achille appuyé sur sa lance, à cause de cette blessure qu'il reçut au talon de la main du lâche Pâris, & qui finit sa vie. S'il eût été aussi sage, juste & modéré, qu'il étoit intrépide, les Dieux lui auroient accordé un long règne ; mais ils ont eu pitié des Phéotes & des Dolopes, sur lesquels il devoit naturellement régner après Pélée : ils n'ont pas voulu livrer tant de peuples à la merci d'un homme fougueux, & plus facile à irriter que la mer la plus orageuse. Les Parques ont accourci le fil de ses jours, & il a été comme une fleur à peine éclose, que le tranchant de la charrue coupe, & qui tombe avant la fin du jour, où on l'avoit vû naître. Les Dieux n'ont voulu s'en servir que comme des torrens & des tempêtes, pour punir les hommes de leurs crimes ; ils ont fait servir Achille à abattre les murs de Troye, pour venger le parjure de Laomédon, & les injustes amours de Pâris. Après avoir ainsi employé cet instrument de leur vengeance, ils se sont apaisés, & ils ont refusé aux larmes de Thétis de laisser plus long-tems sur la terre ce jeune héros, qui n'y étoit propre qu'à troubler les hommes, qu'à renverser les villes & les royaumes.

Mais vois-tu cet autre avec ce visage farouche ? C'est Ajax fils de Télamon, & cousin d'Achille. Tu n'ignores pas sans doute quelle fut sa gloire dans les combats. Après la mort d'Achille il prétendit qu'on ne pouvoit donner ses armes à nul autre qu'à lui ; ton père ne crut pas les lui devoir céder ; les Grecs jugèrent en faveur d'Ulysse. Ajax se tua de désespoir ; l'indignation & la fureur sont encore peintes sur son visage. N'approche pas de lui, mon fils ; car il croiroit que tu voudrois lui insulter dans son mal-

malheur, & il est juste de le plaindre. Ne remarques-tu pas qu'il nous regarde avec peine, & qu'il entre brusquement dans ce sombre bocage, parce que nous lui sommes odieux ? Tu vois de cet autre côté Hector, qui eût été invincible, si le fils de Thétis n'eût point été au monde dans le même tems. Mais voilà Agamemnon qui passe, & qui porte encore sur lui les marques de la perfidie de Clitemnestre. O mon fils ! je fremis en pensant aux malheurs de cette famille de l'impie Tantale. La division des deux frères Atreë & Thyeste a rempli cette maison d'horreur & de sang. Hélas ! combien un crime en attire-t-il d'autres ! Agamemnon revenant à la tête des Grecs du siège de Troye, n'a pas eu le tems de jouir en paix de la gloire qu'il avoit acquise ; telle est la destinée de presque tous les conquérans. Tous ces hommes que tu vois ont été redoutables dans la guerre ; mais ils n'ont point été aimables & vertueux. Aussi ne sont-ils que dans la seconde demeure des champs Elysées.

Pour ceux-ci, ils ont régné avec justice, & ont aimé leurs peuples ; ils sont les amis des Dieux. Pendant qu'Achille & Agamemnon pleins de leurs querelles & de leurs combats conservent encore ici leurs peines & leurs défauts naturels, pendant qu'ils regrettent en vain la vie qu'ils ont perdue, & qu'ils affligent de n'être plus que des ombres impuissantes & vaines ; ces rois justes, étant purifiés par la lumière divine dont ils sont nourris, n'ont plus rien à desirer pour leur bonheur. Ils regardent avec compassion les inquiétudes des mortels ; & les plus grandes affaires, qui agitent les hommes ambitieux, leur paroissent comme des jeux d'enfans. Leurs cœurs sont rassasiés de la vérité & de la vertu qu'ils puisent dans la source. Ils n'ont plus rien à souffrir ni d'autrui ni d'eux-mêmes ; plus de desirs, plus de besoins, plus de craintes. Tout est fini pour eux, excepté leur joye qui ne peut finir.

Considère, mon fils, cet ancien roi Inachus qui fonda le royaume d'Argos. Tu le vois avec cette  
vieil-



vieillesse si douce & si majestueuse. Les fleurs naissent sous ses pas. Sa démarche légère ressemble au vol d'un oiseau. Il tient dans sa main une lyre d'yvoire, & dans un transport éternel il chante les merveilles des Dieux. Il sort de son cœur & de sa bouche un parfum exquis. L'harmonie de sa lyre & de sa voix raviroit les hommes & les Dieux. Il est ainsi récompensé pour avoir aimé le peuple qu'il assemble dans l'enceinte de ses nouveaux murs, & auquel il donna des loix.

De l'autre côté tu peux voir, entre ces myrthes, Cécrops Egyptien, qui le premier régna dans Athenes, ville consacrée à la sage Déesse dont elle porte le nom. Cécrops apportant des loix utiles de l'Egypte, qui a été pour la Grèce la source des lettres & des bonnes mœurs, adoucit les naturels farouches des bourgs de l'Attique, & les unit par les liens de la société. Il fut juste, humain, compatissant : il laissa les peuples dans l'abondance, & sa famille dans la médiocrité ; ne voulant point que ses enfans eussent l'autorité après lui, parce qu'il jugeoit que d'autres en étoient plus dignes.

Il faut que je te montre aussi dans cette petite vallée Erichon, qui inventa l'usage de l'argent pour la monnoye. Il le fit en vuë de faciliter le commerce entre les isles de la Grece ; mais il prévint l'inconvénient attaché à cette invention. Appliquez-vous, disoit-il à tous ces peuples, à multiplier chez vous les richesses naturelles qui sont les véritables : Cultivez la terre pour avoir une grande abondance de bled, de vin, d'huile & de fruits. Ayez des troupeaux innombrables qui vous nourrissent de leur lait, & qui vous couvrent de leur laine. Par-là vous vous mettez en état de ne craindre jamais la pauvreté. Plus vous aurez d'enfans, plus vous serez riches, pourvu que vous les rendiez laborieux ; car la terre est inépuisable, & elle augmente sa fécondité à proportion du nombre de ses habitans qui ont soin de la cultiver ; elle les paye tous libéralement de leurs peines, au lieu qu'elle se rend avare & ingrate pour ceux qui la cultivent négligemment. Attachez-vous donc principale-

ment aux véritables richesses, qui satisfont aux vrais besoins des hommes. Pour l'argent monnoyé, il ne faut en faire aucun cas, qu'autant qu'il est nécessaire, ou pour les guerres inévitables qu'on a à soutenir au-dehors, ou pour le commerce des marchandises nécessaires qui manquent dans votre pays. Encore seroit-il à souhaiter qu'on laissât tomber le commerce à l'égard de toutes les choses qui ne servent qu'à entretenir le luxe, la vanité & la mollesse.

Le sage Érichon disoit souvent: Je crains bien, mes enfans, de vous avoir fait un présent funeste, en vous donnant l'invention de la monnoye. Je prévois qu'elle excitera l'avarice, l'ambition, le faste; qu'elle entretiendra une infinité d'arts pernicieux qui ne vont qu'à amollir & qu'à corrompre les mœurs; qu'elle vous dégoutera de l'heureuse simplicité, qui fait tout le repos & toute la sûreté de la vie; qu'enfin elle vous fera mépriser l'agriculture, qui est le fondement de la vie humaine, & la source de tous les vrais biens: mais les Dieux me sont témoins que j'ai eu le cœur pur en vous donnant cette invention utile en elle-même. Enfin quand Érichon apperçut, que l'argent corrompoit les peuples, comme il l'avoit prévu, il se retira de douleur sur une montagne sauvage, où il vécut pauvre & éloigné des hommes, jusques à une extrême vieillesse, sans vouloir se mêler du gouvernement des villes.

Peu de tems après lui, on vit paroître dans la Grèce le fameux Triptoleme, à qui Cérès avoit enseigné l'art de cultiver les terres & de les couvrir tous les ans d'une moisson dorée. Ce n'est pas que les hommes ne connussent déjà le bled, & la maniere de le multiplier en le semant; mais ils ignoroient la perfection du labourage, & Triptoleme, envoyé par Cérès, vint la charrue en main offrir les dons de la Déesse à tous les peuples qui auroient assez de courage pour vaincre leur paresse naturelle, & pour s'adonner à un travail assidu. Bientôt Triptoleme apprit aux Grecs à fendre la terre, & à la fertiliser en dé-

déchirant son sein. Bientôt les moissonneurs ardens & infatigables firent tomber, sous leurs faucilles tranchantes, tous les jaunes épis qui couvroient les campagnes. Les peuples mêmes sauvages & farouches, qui couroient épars çà & là dans les forêts d'Epire & d'Etolie pour se nourrir de gland, adoucirent leurs mœurs, & se soumirent à des loix, quand ils eurent appris à faire croître des moissons, & à se nourrir de pain. Triptoleme fit sentir aux Grecs le plaisir qu'il y a de ne devoir les richesses qu'à son travail, & à trouver dans son champ tout ce qu'il faut pour rendre la vie commode & heureuse. Cette abondance si simple & si innocente, qui est attachée à l'agriculture, les fit souvenir des sages conseils d'Erichon; ils méprisèrent l'argent & toutes les richesses artificielles, qui ne sont richesses que par l'imagination des hommes, qui les tentent de chercher des plaisirs dangereux, & qui les détournent du travail où ils trouveroient tous les biens réels, avec des mœurs pures, dans une pleine liberté. On comprit donc qu'un champ fertile & bien cultivé est le vrai trésor d'une famille assez sage pour vouloir vivre frugalement comme ses pères ont vécu. Heureux les Grecs, s'ils étoient demeurez fermes dans ces maximes si propres à les rendre puissans, libres, heureux, & dignes de l'être par une solide vertu! Mais hélas! ils commencent à admirer les fausses richesses, ils négligent peu à peu les vraies, & ils dégénèrent de cette merveilleuse simplicité. O mon fils, tu régneras un jour; alors souviens-toi de ramener les hommes à l'agriculture, d'honorer cet art, de soulager ceux qui s'y appliquent, & de ne souffrir point que les hommes vivent, ni oisifs, ni occupez à des arts qui entretiennent le luxe & la mollesse. Ces deux hommes, qui ont été si sages sur la terre, sont ici chéris des Dieux. Remarquez, mon fils, que leur gloire surpasse autant celle d'Achille & des autres héros qui n'ont excellé que dans les combats, qu'un doux printems est au-dessus de l'hiver glacé, & que la lumière du soleil est plus éclatante que celle de la lune.

Pendant qu'Arcésius parloit de la sorte, il apperçut que Télémaque avoit toujours les yeux arrêtés du côté d'un petit bois de lauriers, & d'un ruisseau bordé de violettes, de roses, de lys, & de plusieurs autres fleurs odoriférantes, dont les vives couleurs ressembloient à celles d'Iris, quand elle descend du ciel sur la terre pour annoncer à quelque mortel les ordres des Dieux. C'étoit le grand roi Sésostris, que Télémaque reconnut dans ce beau lieu ; il étoit mille fois plus majestueux qu'il ne l'avoit jamais été sur le trône d'Egypte. Des rayons d'une lumière douce sortoient de ses yeux, & ceux de Télémaque en étoient éblouis. A le voir on eût cru qu'il étoit enyvré de nectar, tant l'esprit divin l'avoit mis dans un transport au-dessus de la raison humaine pour récompenser ses vertus.

Télémaque dit à Arcésius : Je reconnois, ô mon père, Sésostris, ce sage roi d'Egypte, que j'y ai vû il n'y a pas long-tems. Le voilà, répondit Arcésius ; & tu vois par son exemple combien les Dieux sont magnifiques à récompenser les bons rois. Mais il faut que tu saches que toute cette félicité n'est rien en comparaison de celle qui lui étoit destinée, si une trop grande prospérité ne lui eût fait oublier dans ses guerres les règles de la moderation & de la justice. La passion de rabaisser l'orgueil & l'insolence des Tyriens l'engagea à prendre leur ville. Cette conquête lui donna le desir d'en faire d'autres ; il se laissa séduire par la vaine gloire des conquérans ; il subjuga, ou pour mieux dire, il ravagea toute l'Asie. A son retour en Egypte il trouva que son frère s'étoit emparé de la royauté, & avoit altéré par un gouvernement injuste les meilleures loix du pays. Ainsi ses grandes conquêtes ne servirent qu'à troubler son royaume. Mais ce qui le rendit plus inexcusable, c'est qu'il fut enyvré de sa propre gloire. Il fit atteler à son char les plus superbes d'entre les rois qu'il avoit vaincus. Dans la suite il reconnut sa faute, & eut honte d'avoir été si inhumain. Tel fut le fruit de ses victoires. Voilà ce que les conquérans font con-



tre leurs états, & contre eux-mêmes, en voulant usurper ceux de leurs voisins. Voilà ce qui fit déchoir un roi, d'ailleurs si juste & si bienfaisant, & c'est ce qui diminué la gloire que les Dieux lui avoient préparée.

Ne vois-tu pas cet autre, ô mon fils, dont la blessure paroît si éclatante ? C'est un roi de Carie, nommé Dioclidès, qui se dévoua pour son peuple dans une bataille, parce que l'oracle avoit dit que dans la guerre des Cariens & des Lyciens, la nation dont le roi périroit, seroit victorieuse.

Considère cet autre : c'est un sage législateur, qui ayant donné à sa nation des loix propres à les rendre bons & heureux, leur fit jurer qu'ils ne violeroient jamais aucune de ces loix pendant son absence. Après quoi il partit, s'exila lui-même de sa patrie, & mourut pauvre dans une terre étrangère, pour obliger son peuple par ce serment à garder à jamais des loix si utiles.

Cet autre que tu vois, est Eunésyme, roi des Pyliens, & un des ancêtres du sage Nestor. Dans une peste, qui ravageoit la terre & qui couvroit de nouvelles ombres les bords de l'Achéron, il demanda aux Dieux d'appaiser leur colère, en payant par sa mort pour tant de milliers d'hommes innocens. Les Dieux l'exaucèrent, & lui firent trouver ici la vraie royauté, dont toutes celles de la terre ne sont que de vaines ombres.

Ce vieillard que tu vois couronné de fleurs, est le fameux Bélus : Il régna en Egypte, & il épousa Anchinoë, fille du Dieu Nilus, qui cache la source de ses eaux, & qui enrichit les terres qu'il arrose par ses inondations. Il eut deux fils ; Danaus, dont tu fais l'histoire, & Egyptus qui donne son nom à ce beau royaume. Bélus se croyoit plus riche par l'abondance où il mettoit son peuple, & par l'amour de ses sujets pour lui, que par tous les tributs qu'il auroit pu leur imposer. Ces hommes que tu crois morts vivent, mon fils ; & c'est la vie qu'on traîne misérablement sur la terre, qui n'est qu'une mort : les noms seulement sont changez. Plaise aux Dieux de te rendre

assez bon pour mériter cette vie heureuse, que rien ne peut plus finir ni troubler ! Hâte-toi, il est tems d'aller chercher ton père. Avant que de le trouver, hélas ! que tu verras repandre de sang ! mais quelle gloire t'attend dans les campagnes de l'Hespérie ! Souviens-toi des conseils du sage Mentor : pourvu que tu les suives, ton nom sera grand parmi tous les peuples & dans tous les siècles.

Il dit ; & aussitôt il conduisit Télémaque vers la porte d'yvoire, par où l'on peut sortir du ténébreux empire de Pluton. Télémaque les larmes aux yeux le quitta sans pouvoir l'embrasser ; & sortant de ces sombres lieux, il retourna en diligence vers le camp des allies, après avoir rejoint sur le chemin les deux jeunes Crétois, qui l'avoient accompagné jusques auprès de la caverne, & qui n'espéroient plus de le revoir.

*Fin du Dix-neuvième Livre.*





LES  
AVANTURES  
DE  
TELEMAQUE,  
FILS D'ULYSSE.

---

LIVRE VINGTIEME.

---

SOMMAIRE.

*Dans une assemblée des chefs, Télémaque fait prévaloir son avis, pour ne pas surprendre Vénuse laissée par les deux partis en dépôt aux Lucaniens. Il fait voir sa sagesse à l'occasion de deux transfuges, dont l'un nommé Acante avoit entrepris de l'empoisonner ; l'autre nommé Diocore, offroit aux allies la tête d'Adrasfe. Dans le combat qui s'engage ensuite, Télémaque porte la mort par tout où il va pour trouver Adrasfe ; & ce roi qui le cherche aussi, rencontre & tuë Pisistrate fils de Nestor. Philoctete survient ; & dans le tems où il va percer Adrasfe, il est blessé lui-même & obligé à se retirer du combat. Télémaque court aux cris de ses allies, dont Adrasfe fait un carnage horrible : il combat cet ennemi, & lui donne la vie à des conditions qu'il lui impose. Adrasfe relevé veut surprendre Télémaque ; mais celui-ci le saisit une seconde fois, & lui ôte la vie.*

**C**EPENDANT les chefs de l'armée s'assemblèrent pour délibérer s'il falloit s'emparer de Vénuse. C'étoit une ville forte qu'Adrasfe avoit autrefois

trefois usurpée sur ses voisins les Apuliens Peucètes. Ceux-ci étoient entrez contre lui dans la ligue, pour demander justice sur cette invasion. Adrasle, pour les appaiser, avoit mis cette ville en dépôt entre les mains des Lucaniens : mais il avoit corrompu par argent & la garnison Lucanienne, & celui qui la commandoit ; de manière que les Lucaniens avoient moins d'autorité effective que lui dans Vénuse ; & les Apuliens, qui avoient consenti que la garnison Lucanienne gardât Vénuse, avoient été trompez dans cette négociation.

Un citoyen de Vénuse, nommé Démophante, avoit offert secrètement aux alliez de leur livrer la nuit une des portes de la ville. Cet avantage étoit d'autant plus grand, qu'Adrasle avoit mis toutes ses provisions de guerre & de bouche dans un château voisin de Vénuse, qui ne pouvoit se défendre si Vénuse étoit prise. Philacte & Nestor avoient déjà opiné qu'il falloit profiter d'une si heureuse occasion. Tous les chefs entraînez par leur autorité, & éblouis par l'utilité d'une si facile entreprise, applaudissoient à ce sentiment : mais Telémaque à son retour fit ses derniers efforts pour les en détourner.

Je n'ignore pas, leur dit-il, que si jamais un homme a mérité d'être surpris & trompé, c'est Adrasle, lui qui a si souvent trompé tout le monde. Je vois bien qu'en surprenant Vénuse, vous ne ferez que vous mettre en possession d'une ville qui vous appartient, puisqu'elle est aux Apuliens, qui sont un des peuples de votre ligue. J'avoue que vous le pourriez faire avec d'autant plus d'apparence de raison, qu'Adrasle qui a mis cette ville en dépôt, a corrompu le commandant & la garnison, pour y entrer quand il le jugera à propos. Enfin je comprends comme vous que si vous prenez Vénuse, vous seriez dès le lendemain maîtres du château où sont tous les préparatifs de guerre qu'Adrasle y a assembles ; & qu'ainsi vous finiriez en deux jours cette guerre si formidable. Mais ne vaut-il pas mieux périr que de vaincre par de tels moyens ? Faut-il repousser la fraude par la fraude ?

Sera-



Sera-t-il dit que tant de rois liguez pour punir l'impie Adrasle de ses tromperies, seront trompeurs comme lui ? S'il nous est permis de faire comme Adrasle, il n'est pas coupable, & nous avons tort de le vouloir punir. Quoi ! l'Hespérie entière, soutenüe de tant de colonies Grecques, & des héros revenus du siège de Troye, n'a-t-elle point d'autres armes contre la perfidie & les parjures d'Adrasle, que la perfidie & le parjure ? Vous avez juré par les choses les plus sacrées, que vous laisseriez Vénuse en dépôt dans les mains des Lucaniens. La garnison Lucanienne, dites-vous, est corrompüe par l'argent d'Adrasle ; je le crois comme vous. Mais cette garnison est toujours à la solde des Lucaniens ; elle n'a point refusé de leur obéir ; elle a gardé au moins en apparence la neutralité. Adrasle ni les siens ne sont jamais entrez dans Vénuse ; le traité subsiste ; votre serment n'est point oublié des Dieux. Ne gardera-t-on les paroles données que quand on manquera des prétextes plausibles pour les violer ? Ne sera-t-on fidèle & religieux pour les sermens, que quand on n'aura rien à gagner en violant sa foi ? Si l'amour de la vertu & la crainte des Dieux ne vous touchent plus, au moins soyez touchez de votre réputation & de votre intérêt. Si vous montrez aux hommes cet exemple pernicieux de manquer de parole & de violer votre serment pour terminer une guerre, quelles guerres n'exciterez-vous point par cette conduite impie ? Quel voisin ne sera pas contraint de craindre tout de vous & de vous détester ? Qui pourra désormais dans les nécessitez les plus pressantes se fier à vous ? Quelle sûreté pourrez-vous donner quand vous voudrez être sincères, & qu'il vous importera de persuader à vos voisins votre sincérité ? Sera-ce un traité solennel ? Vous en aurez foulé un aux pieds. Sera-ce un serment ? Eh ! ne saura-t-on pas que vous comptez les Dieux pour rien, quand vous espérez tirer du parjure quelque avantage ? La paix n'aura donc pas plus de sûreté que la guerre à votre égard. Tout ce qui viendra de vous, sera reçu comme une guerre, ou feinte, ou déclarée. Vous  
serez

ferez les ennemis perpétuels de tous ceux qui auront le malheur d'être vos voisins. Toutes les affaires qui demandent de la réputation, de la probité & de la confiance, vous deviendront impossibles. Vous n'aurez plus de ressource pour faire croire ce que vous promettrez.

Voici, ajouta Télémaque, un intérêt encore plus pressant qui doit vous frapper, s'il vous reste quelque sentiment de probité, & quelque prévoyance sur vos intérêts ; c'est qu'une conduite si trompeuse attaque par le dedans toute votre ligue, & va la ruiner ; votre parjure va faire triompher Adrasfe.

A ces paroles toute l'assemblée émuë lui demanda, comment il osoit dire qu'une action qui donneroit une victoire certaine à la ligue, pouvoit la ruiner ? Comment, leur répondit-il, pourrez-vous vous confier les uns aux autres, si une fois vous rompez l'unique lien de la société & de la confiance, qui est la bonne foi ? Après que vous aurez posé pour maxime qu'on peut violer les règles de la probité & de la fidélité pour un grand intérêt, qui d'entre vous pourra se fier à un autre, quand cet autre pourra trouver un grand avantage à lui manquer de parole & à le tromper ? Où en ferez-vous ? Quel est celui d'entre vous qui ne voudra point prévenir les artifices de son voisin par les siens ? Que devient une ligue de tant de peuples, lorsqu'ils sont convenus entre eux par une délibération commune, qu'il est permis de surprendre son voisin & de violer la foi donnée ? Quelle sera votre défiance mutuelle, votre division, votre ardeur à vous détruire les uns les autres ? Adrasfe n'aura plus besoin de vous attaquer, vous vous déchirez assez vous-mêmes ; vous justifierez ses perfidies. O rois sages & magnanimes, ô vous qui commandez avec tant d'expérience sur des peuples innombrables, ne dédaignez pas d'écouter les conseils d'un jeune homme. Si vous tombez dans les plus affreuses extrémités où la guerre précipite quelquefois les hommes, il faudroit vous préserver par votre vigilance & par

par les efforts de votre vertu ; car le vrai courage ne se laisse jamais abattre. Mais si vous aviez une fois rompu la barrière de l'honneur & de la bonne foi, cette perte est irréparable ; vous ne pourriez plus rétablir ni la confiance nécessaire au succès de toutes les affaires importantes, ni ramener les hommes aux principes de la vertu, après que vous leur auriez appris à les mépriser. Que craignez-vous ? N'avez-vous pas assez de courage pour vaincre sans tromper ? Votre vertu jointe aux forces de tant de peuples, ne vous suffit-elle pas ? Combatons, mourons, s'il le faut, plutôt que de vaincre si indignement. Adraсте, l'impie Adraсте, est dans nos mains, pourvu que nous ayons horreur d'imiter sa lâcheté & sa mauvaise foi.

Lorsque Télémaque acheva ce discours, il sentit que la douce persuasion avoit coulé de ses lèvres, & avoit passé jusqu'au fond des cœurs. Il remarqua un profond silence dans l'assemblée ; chacun pensoit, non à lui, ni aux graces de ses paroles, mais à la force de la vérité, qui se faisoit sentir dans la suite de son raisonnement. L'étonnement étoit peint sur les visages. Enfin on entendit un murmure sourd, qui se répandoit peu à peu dans l'assemblée. Les uns regardoient les autres, & n'osoient parler les premiers. On attendoit que les chefs de l'armée se déclarassent, & chacun avoit de la peine à retenir ses sentimens. Enfin le grave Nestor prononça ces paroles :

Digne fils d'Ulysse, les Dieux vous ont fait parler, & Minerve, qui a tant de fois inspiré votre père, a mis dans votre cœur le conseil sage & généreux que vous avez donné. Je ne regarde point votre jeunesse, je ne considère que Minerve dans tout ce que vous venez de dire. Vous avez parlé pour la vertu. Sans elle les plus grands avantages sont de vraies pertes ; sans elle on s'attire bientôt la vengeance de ses ennemis, la défiance de ses allies, l'horreur de tous les gens de bien, & la juste colère des Dieux. Laissons donc Vénuse entre les mains des Lucaniens,

& ne songeons plus qu'à vaincre Adrasfe par notre courage.

Il dit ; & toute l'assemblée applaudit à ses sages paroles. Mais en applaudissant, chacun étonné tournoit les yeux vers le fils d'Ulyffe, & on croyoit voir reluire en lui la sagesse de Minerve qui l'inspiroit.

Il s'éleva bientôt une autre question dans le conseil des rois, où il n'acquiesçoit pas moins de gloire. Adrasfe, toujours cruel & perfide, envoya dans le camp un transfuge nommé Acante, qui devoit empoisonner les plus illustres chefs de l'armée. Sur-tout il avoit ordre de ne rien épargner pour faire mourir le jeune Télémaque, qui étoit déjà la terreur des Dauniens. Télémaque, qui avoit trop de courage & de candeur pour être enclin à la défiance, reçut sans peine avec amitié ce malheureux, qui avoit vû Ulyffe en Sicile, & qui lui racontoit les aventures de ce héros. Il le nourrissoit & tâchoit de le consoler dans son malheur ; car Acante se plaignoit d'avoir été trompé & traité indignement par Adrasfe : mais c'étoit nourrir & réchauffer dans son sein une vipère venimeuse toute prête à faire une blessure mortelle. On surprit un autre transfuge nommé Arion, qu'Acante envoyoit vers Adrasfe pour lui apprendre l'état du camp des allies, & pour lui assurer qu'il empoisonneroit le lendemain les principaux rois avec Télémaque dans un festin que celui-ci lui devoit donner. Arion pris avoua sa trahison : On soupçonna qu'il étoit d'intelligence avec Acante, parce qu'ils étoient bons amis : mais Acante profondément dissimulé & intrépide, se défendoit avec tant d'art, qu'on ne pouvoit le convaincre, ni découvrir le fond de la conjuration.

Plusieurs des rois furent d'avis qu'il falloit dans le doute sacrifier Acante à la sûreté publique. Il faut, disoient-ils, le faire mourir ; la vie d'un seul homme n'est rien quand il s'agit d'assurer celle de tant de rois.

Qu'importe



Qu'importe qu'un innocent périsse, quand il s'agit de conserver ceux qui représentent les Dieux au milieu des hommes ?

Quelle maxime inhumaine ! quelle politique barbare, répondit Télémaque. Quoi ! Vous êtes si prodigieux du sang humain ! O vous qui êtes établis les pasteurs des hommes, & qui ne commandez sur eux que pour les conserver, comme un pasteur conserve son troupeau, vous êtes donc les loups cruels, & non pas les pasteurs ; du moins vous n'êtes pasteurs que pour tondre & pour égorger le troupeau, au lieu de le conduire dans les pâturages. Selon vous on est coupable dès qu'on est accusé ; un soupçon mérite la mort ; les innocens sont à la merci des envieux & des calomniateurs ; & à mesure que la défiance tyrannique croîtra dans vos cœurs, il faudra aussi égorger plus de victimes.

Télémaque disoit ces paroles avec une autorité & une véhémence qui entraînoit les cœurs, & qui couvroit de honte les auteurs d'un si lâche conseil. Ensuite se radoucissant, il leur dit : Pour moi je n'aime pas assez la vie pour vivre à ce prix-là ; j'aime mieux qu'Acante soit méchant que si je l'étois, & qu'il m'arrache la vie par une trahison, que si je le faisois moi-même périr injustement dans le doute. Mais écoutez, ô vous, qui étant établis rois, c'est-à-dire juges des peuples, devez savoir juger les hommes avec justice, prudence & modération ; laissez-moi interroger Acante en votre présence.

Aussitôt il interroge cet homme sur son commerce avec Arion : il le presse sur une infinité de circonstances ; il fait semblant plusieurs fois de le renvoyer à Adrasle, comme un transfuge digne d'être puni, pour observer s'il avoit peur d'être ainsi renvoyé, ou non. Mais le visage & la voix d'Acante demeurèrent tranquilles ; & Télémaque en conclut qu'Acante pouvoit n'être pas innocent. Enfin ne pouvant tirer la vérité du fond de son cœur.

il lui dit : Donnez-moi votre anneau, je veux l'envoyer à Adrasle. A cette demande de son anneau, Acante pâlit, il fut embarrassé. Télémaque, dont les yeux étoient toujours attachez sur lui, l'apperçut, il prit cet anneau. Je n'en vais, lui dit-il, l'envoyer à Adrasle par les mains d'un Lucanien nommé Polytrope, que vous connoissez, & qui paroîtra y aller secrètement de votre part. Si nous pouvons découvrir par cette voye votre intelligence avec Adrasle, on vous fera périr impitoyablement par les tourmens les plus cruels. Si au contraire vous avouéz dès-à-présent votre faute, on vous la pardonnera, & on se contentera de vous envoyer dans une île de la mer, où vous ne manquerez de rien. Alors Acante avoua tout, & Télémaque obtint des rois qu'on lui donneroit la vie, parce qu'il la lui avoit promise. On l'envoya dans une des îles Echinades, où il vécut en paix.

Peu de tems après, un Daunien d'une naissance obscure, mais d'un esprit violent & hardi, nommé Dioscore, vint la nuit dans le camp des allies, leur offrir d'égorgier dans sa tente le roi Adrasle. Il le pouvoit ; car on est maître de la vie des autres, quand on ne compte plus pour rien la sienne. Cet homme ne respiroit que la vengeance, parce qu'Adrasle lui avoit enlevé sa femme qu'il aimoit eperduëment, & qui étoit égale en beauté à Vénus même. Il avoit des intelligences secrètes pour entrer la nuit dans la tente du roi, & pour être favorisé dans cette entreprise par plusieurs capitaines Dauniens : mais il croyoit avoir besoin que les rois allies attaquaient en même tems le camp d'Adrasle, afin que dans ce trouble il pût plus facilement se sauver & enlever sa femme. Il étoit content de périr s'il ne pouvoit l'enlever après avoir tué le roi.

Aussitôt que Dioscore eut expliqué aux rois son dessein, tout le monde se tourna vers Télémaque, comme pour lui demander une décision. Les Dieux, répondit-il, qui nous ont préservé des traîtres, nous dé-

fendent

sendent de nous en servir. Quand même nous n'aurions pas assez de vertu pour détester la trahison, notre seul intérêt suffiroit pour la rejeter ; dès que nous l'aurons autorisée par notre exemple, nous mériterons qu'elle se tourne contre nous ; dès ce moment qui d'entre nous fera en sûreté ? Adrasle pourra bien éviter le coup qui le menace, & le faire retomber sur les rois alliez. La guerre ne sera plus une guerre ; la sagesse & la vertu ne seront d'aucun usage : on ne verra plus que perfidie, trahison & assassinats. Nous en ressentirions nous-mêmes les funestes suites, & nous le mériterions, puisque nous aurons autorisé le plus grand des maux. Je conclus donc qu'il faut renvoyer le traître à Adrasle. J'avoue que ce roi ne le mérite pas ; mais toute l'Hespérie & toute la Grèce, qui ont les yeux sur nous, méritent que nous tenions cette conduite pour en être estimez. Nous nous devons à nous-mêmes, enfin nous devons aux Dieux justes cette horreur de la perfidie.

Aussitôt on envoya Dioscore à Adrasle, qui frémit du péril où il avoit été, & qui ne pouvoit assez s'étonner de la générosité de ses ennemis ; car les méchans ne peuvent comprendre la pure vertu. Adrasle admiroit malgré lui ce qu'il venoit de voir, & n'osoit le louer. Cette action noble des alliez rappelloit un honteux souvenir de toutes ses cruautés. Il cherchoit à rabaisser la générosité de ses ennemis, & étoit honteux de paroître ingrat, pendant qu'il leur devoit la vie ; mais les hommes corrompus s'endurcissent bientôt contre tout ce qui pourroit les toucher. Adrasle, qui vit que la réputation des alliez augmentoit tous les jours, crut qu'il étoit pressé de faire contre eux quelque action éclatante : comme il n'en pouvoit faire aucune de vertu, il voulut du moins tâcher de remporter quelque grand avantage sur eux par les armes, & il se hâta de combattre.

Le jour du combat étant venu, à peine l'Aurore ouvroit au soleil les portes de l'orient dans un chemin semé de roses, que le jeune Télémaque préve-

nant par ses soins la vigilance des plus vieux capitaines, s'arracha d'entre les bras du doux sommeil, & mit en mouvement tous les officiers. Son casque couvert de crins flotans brilloit déjà sur sa tête, & sa cuirasse sur son dos éblouissoit les yeux de toute l'armée. L'ouvrage de Vulcain avoit, outre sa beauté naturelle, l'éclat de l'Egide qui y étoit cachée. Il tenoit sa lance d'une main, de l'autre il montrait les divers postes qu'il falloit occuper. Minerve avoit mis dans ses yeux un feu divin, & sur son visage une majesté fière qui promettoit déjà la victoire. Il marchoit, & tous les rois, oubliant leur âge & leur dignité, se sentoient entraînez par une force supérieure qui leur faisoit suivre ses pas. La foible jalousie ne peut plus entrer dans les cœurs. Tout cede à celui que Minerve conduit invisiblement par la main. Son action n'avoit plus rien d'impétueux ni de précipité : il étoit doux, tranquille, patient, toujours prêt à écouter les autres, & à profiter de leurs conseils ; mais actif, prévoyant, attentif aux besoins les plus éloignez, arrangeant toutes les choses à propos, ne s'embarassant de rien, & n'embarassant point les autres ; excusant les fautes, réparant les mécomptes, prévenant les difficultez, ne demandant jamais rien de trop à personne, inspirant par-tout la liberté & la confiance. Donnoit-il un ordre ? c'étoit dans les termes les plus simples & les plus clairs ; il le répétoit pour mieux instruire celui qui devoit l'exécuter. Il voyoit dans ses yeux s'il l'avoit bien compris. Il lui faisoit ensuite expliquer familièrement comment il avoit compris ses paroles, & le principal but de son entreprise. Quand il avoit ainsi éprouvé le bon sens de celui qu'il envoyoit, & qu'il l'avoit fait entrer dans ses vues, il ne le faisoit partir qu'après lui avoir donné quelque marque d'estime & de confiance pour l'encourager. Ainsi tous ceux qu'il envoyoit, étoient pleins d'ardeur pour lui plaire & pour réussir : mais ils n'étoient point gênez par la crainte qu'il leur imputeroit le mauvais succès ; car il

excu-



excusoit toutes les fautes qui ne venoient point de mauvaise volonté.

L'horizon paroïssoit rouge & enflammé par les premiers rayons du soleil, & la mer étoit pleine des feux du jour naissant. Toute la côte étoit couverte d'hommes, d'armes, de chevaux & de chariots en mouvement : c'étoit un bruit confus semblable à celui des flots en courroux, quand Neptune excite au fond de ses abîmes les noires tempêtes. Ainsi Mars commençoit par le bruit des armes, & par l'appareil frémissant de la guerre, à semer la rage dans tous les cœurs. La campagne étoit pleine de piques hérissées, semblables aux épis qui couvrent les sillons fertiles dans le temps des moissons. Déjà s'élevoit un nuage de poussière, qui déroboit peu à peu aux yeux des hommes la terre & le ciel. La confusion, l'horreur, le carnage, l'impitoyable mort s'avançoient.

À peine les premiers traits étoient jettés, que Télémaque levant les yeux & les mains vers le ciel, prononça ces paroles : O Jupiter, père des Dieux & des hommes, vous voyez de notre côté la justice & la paix, que nous n'avons point eu honte de rechercher. C'est à regret que nous combatons ; nous voudrions épargner le sang des hommes ; nous ne haïssons point cet ennemi même, quoiqu'il soit cruel, perfide & sacrilège. Voyez & décidez entre lui & nous. S'il faut mourir, nos vies sont dans vos mains. S'il faut délivrer l'Esperie & abattre le Tyran, ce sera votre puissance & la sagesse de Minerve votre fille, qui nous donneront la victoire ; la gloire vous en fera dû. C'est vous qui, la balance en main, réglerez le sort des combats. Nous combatons pour vous ; & puisque vous êtes juste, Andralle est plus votre ennemi que le nôtre. Si votre cause est victorieuse, avant la fin du jour le sang d'une hécatombe entière ruissellera sur vos autels.

Il dit, & à l'instant il poussa ses coursiers fougueux & écumanans dans les rangs les plus pressés des ennemis. Il rencontra d'abord Périandre Locrien, couvert de la peau d'un lion qu'il avoit tué dans la Cilicie, pendant qu'il y avoit voyagé. Il étoit armé comme Hercule d'une massue énorme ; sa force & sa taille le ren-

doient semblable aux géants. Dès qu'il vit Télémaque, il méprisa sa jeunesse, & la beauté de son visage. C'est bien à toi, dit-il, jeune effeminé, à nous disputer la gloire des combats ! Va, enfant, va parmi les ombres chercher ton père. En disant ces paroles, il leva sa massue noyée, pesante, armée de pointes de fer ; elle paroît comme un mât de navire ; chacun craint le coup de sa chute ; elle menace la tête du fils d'Ulysse. Mais il se détourne du coup, & se lance sur Périandre avec la rapidité d'un aigle qui fend les airs. La massue en tombant brise la roue d'un char auprès de celui de Télémaque. Cependant le jeune Grec perce d'un trait Périandre à la gorge ; le sang, qui coule à gros bouillons de sa large playe, étouffe sa voix ; ses chevaux fougueux ne sentant plus sa main défaillante, & les reins flotant sur leur cou, l'emportent çà & là ; il tombe de dessus son char, les yeux fermés à la lumière, & la pâle mort étant déjà peinte sur son visage défiguré. Télémaque eut pitié de lui, il donna aussitôt son corps à ses domestiques, & garda comme une marque de sa victoire la peau du lion avec sa massue.

Ensuite il cherche Adrasle dans la mêlée ; mais en le cherchant il précipite dans les enfers une foule de combatans : Hylée, qui avoit attelé à son char dix coursiers semblables à ceux du Soleil, & nourris dans les vastes prairies qu'arrose l'Auside : Démoléeon, qui dans la Sicile avoit autrefois presque égalé Erix dans les combats du ceste : Crantor, qui avoit été hôte & ami d'Hercule, lorsque ce fils de Jupiter, passant par l'Hespérie, y ôta la vie à l'infame Cacus : Ménécrate, qui ressembloit, disoit-on, à Pollux dans la lutte : Hippocoon Salapien, qui imitoit l'adresse & la bonne grace de Castor pour mener un cheval : Le fameux chasseur Eurimède, toujours teint du sang des ours & des sangliers qu'il tuoit dans les sommets couverts de neiges du froid Apennin, & qui avoit été, disoit-on, si cher à Diane, qu'elle lui avoit appris elle-même à tirer des flèches : Nicostrate, vainqueur d'un géant qui vomissoit le feu

dans

dans les rochers du mont Gargan : Eléante, qui devoit épouser la jeune Pholoe, fille du fleuve Liris. Elle avoit été promise par son père à celui qui la délivreroit d'un serpent ailé, qui étoit né sur le bord du fleuve, & qui devoit la dévorer dans peu de jours, suivant la prédiction d'un oracle. Ce jeune homme par un excès d'amour se dévoua pour tuer le monstre ; il réussit, mais il ne put goûter le fruit de sa victoire ; & pendant que Pholoe, se préparant à un doux hyménée, attendoit impatiemment Eléante, elle apprit qu'il avoit suivi Adrasle dans les combats, & que la Parque avoit tranché cruellement ses jours. Elle remplit de ses gémissements les bois & les montagnes, qui sont auprès du fleuve ; elle noya ses yeux de larmes, arracha ses beaux cheveux ; elle oubliâ les guirlandes de fleurs qu'elle avoit accoutumé de cueillir, & accusa le ciel d'injustice. Comme elle ne cessoit de pleurer nuit & jour, les Dieux touchés de ses regrets, & par les prières du fleuve, mirent fin à sa douleur. A force de verser des larmes, elle fut tout à-coup changée en fontaine, qui coulant dans le sein du fleuve, va joindre ses eaux à celles du Dieu son père. Mais l'eau de cette fontaine est encore amère ; l'herbe du rivage ne fleurit jamais, & on ne trouve d'autre ombrage que celui des cyprès sur ces tristes bords.

Cependant Adrasle, qui apprit que Télémaque répandoit de tous côtes la terreur, le cherchoit avec empressement ; il espéroit de vaincre facilement le fils d'Ulysse dans un âge encore si tendre, & il menoit autour de lui trente Dauniens d'une force, d'une adresse, & d'une audace extraordinaire, auxquels il avoit promis de grandes récompenses, s'ils pouvoient dans le combat faire périr Télémaque, de quelque manière que ce pût être. S'il l'eût rencontré dans ce moment du combat, sans doute ces trente hommes environnant le char de Télémaque, pendant qu'Adrasle l'auroit attaqué de front, n'auroient eu aucune peine de le tuer ; mais Minerve les fit égarer.

Adrasle

Adrasfe crut voir & entendre Télémaque dans un endroit de la plaine, enfoncé au pied d'une colline, où il y avoit une foule de combatans ; il court, il vole, il veut se rassasier de sang : mais au lieu de Télémaque, il trouve le vieux Nestor, qui d'une main tremblante jettoit au hazard quelques traits inutiles. Adrasfe dans sa fureur veut le percer, mais une troupe de Pyliens se jeta autour de Nestor.

Alors une nuée de traits obscurcit l'air & couvrit tous les combatans ; on n'entendoit que les cris plaintifs des mourans & le bruit des armes de ceux qui tomboient dans la mêlée ; la terre gémissoit sous un monceau de corps morts ; des ruisseaux de sang couloient de toutes parts. Bellone & Mars avec les Furies infernales, vêtues de robes toutes dégoûtantes de sang, repaïssoient leurs yeux cruels de ce spectacle, & renouvelloient sans cesse la rage dans les cœurs. Ces Divinités ennemies des hommes repoussent loin des deux partis la pitié généreuse, la valeur modérée, la douce humanité. Ce n'étoit plus dans cet amas confus d'hommes acharnez les uns sur les autres, que massacre, vengeance, désespoir & fureur brutale. La sage & invincible Pallas elle-même l'ayant vu, frémit, & recula d'horreur.

Cependant Philoctète marchant à pas lents, & tenant dans sa main les flèches d'Hercule, s'avançoit au secours de Nestor. Adrasfe n'ayant pu atteindre le divin vieillard, avoit lancé ses traits sur plusieurs Pyliens, auxquels il avoit fait mordre la poussière. Déjà il avoit abatu Eufilas si léger à la course, qu'à peine il imprimoit la trace de ses pas dans le sable, & qui devoit dans son pays les plus rapides flots l'Eurotas & de l'Alphée. A ses pieds étoient tombez Entiphron plus beau qu'Hylas, & aussi ardent chasseur qu'Hippolyte ; Pterelas, qui avoit suivi Nestor au siège de Troye, & qu'Achille même avoit aimé à cause de son courage & de sa force ; Aristogiton, qui s'étant baigné dans les ondes du fleuve Achéloüs, avoit reçu secrètement de ce Dieu la vertu de prendre toutes sortes de formes : En effet, il étoit si souple & si prompt dans tous ses mouvemens, qu'il échappoit aux mains les plus fortes. Mais Adrasfe



Adrasle d'un coup de lance le rendit immobile, & son ame s'enfuit d'abord avec son sang.

Nestor, qui voyoit tomber ses plus vaillans capitaines sous la main du cruel Adrasle, comme les épis dorez pendant la moisson tombent sous la faux tranchante d'un infatigable moissonneur, oublioit le danger où il exposoit inutilement sa vieillesse. Sa sagesse l'avoit quitté ; il ne songeoit plus qu'à suivre des yeux Pisistrate son fils, qui de son côté soutenoit avec ardeur le combat pour éloigner le péril de son père : mais le moment fatal étoit venu, où Pisistrate devoit faire sentir à Nestor, combien on est souvent malheureux d'avoir trop vécu.

Pisistrate porta un coup de lance si violent contre Adrasle, que le Daunien devoit succomber : mais il l'évita ; & pendant que Pisistrate, ébranlé du faux coup qu'il avoit donné, remenoit sa lance, Adrasle le perça d'un javelot au milieu du ventre. Ses entrailles commencèrent à sortir avec un ruisseau de sang ; son teint se flétrit comme une fleur que la main d'une nymphe a cueillie dans les prez. Ses yeux étoient déjà presque éteints, & sa voix défaillante. Alcée son gouverneur, qui étoit auprès de lui, le soutint comme il alloit tomber, & n'eut le tems que de le mener entre les bras de son père. Là il voulut parler & donner les dernières marques de sa tendresse ; mais en ouvrant la bouche il expira.

Pendant que Philoctète répandoit autour de lui le carnage & l'horreur pour repousser les efforts d'Adrasle, Nestor tenoit serré entre ses bras le corps de son fils : il remplissoit l'air de ses cris, & ne pouvoit souffrir la lumière. Malheureux, disoit-il, d'avoir été père, & d'avoir vécu si long-tems ! Hélas ! cruelles Destinées, pourquoi n'avez-vous pas fini ma vie, ou à la chasse du sanglier de Calydon, ou au voyage de Colchos, ou au premier siège de Troye ? Je serois mort avec gloire & sans amertume. Maintenant je traîne une vieillesse douloureuse, méprisée & impuissante ; je ne vis plus que pour les maux ; je n'ai plus de sentiment que pour la tristesse. O mon fils ! ô mon cher fils Pisistrate ! quand je perdis ton frère Antiloque, je t'avois pour me conso-

ler ;

ler ; je ne t'ai plus, rien ne me consolera ; tout est fini pour moi. L'espérance, seul adoucissement des peines des hommes, n'est plus un bien qui me regarde. Antiloque ! Pisistrate ! ô chers enfans ! je croi que c'est aujourd'hui que je vous perds tous deux, la mort de l'un rouvre la playe que l'autre avoit faite au fond de mon cœur. Je ne vous verrai plus. Qui fermera mes yeux ? Qui recueillera mes cendres ? O cher Pisistrate ! tu es mort comme ton frère en homme de courage ; il n'y a que moi qui ne puis mourir.

En disant ces paroles il voulut se percer lui-même d'un dard qu'il tenoit : mais on arrêta sa main. On lui arracha le corps de son fils ; & comme cet infortuné vieillard tomboit en défaillance, on le porta dans sa tente, où ayant un peu repris ses forces il voulut retourner au combat, mais on le retint malgré lui.

Cependant Adrasle & Philoctete se cherchoient ; leurs yeux étoient étincelans comme ceux d'un lion & d'un léopard, qui cherchent à se déchirer l'un l'autre dans les campagnes qu'arrose le Caystre. Les menaces, la fureur guerrière, & la cruelle vengeance éclatent dans leurs yeux farouches. Ils portent une mort certaine partout où ils lancent leurs traits. Tous les combatans les regardent avec effroi. Déjà ils se voyent l'un l'autre, & Philoctete tient en main une de ces flèches terribles, qui n'ont jamais manqué leur coup dans les mains, & dont les blessures sont irrémediables. Mais Mars qui favorisoit le cruel & intrépide Adrasle, ne put souffrir qu'il périt si-tot ; il vouloit par lui prolonger les horreurs de la guerre, & multiplier le carnage. Adrasle étoit encore dû à la justice des Dieux, pour punir les hommes & pour verser leur sang.

Dans le moment où Philoctete veut l'attaquer, il est blessé lui-même par un coup de lance que lui donne Amphimaque jeune Lucarien, plus beau que le fameux Niree, dont la beauté ne cédoit qu'à celle d'Achille parmi tous les Grecs qui combattirent au siège

siège de Troye. A peine Philoctète eut reçu le coup, qu'il tira la flèche contre Amphimaque, elle lui perça le cœur. Aussitôt ses beaux yeux noirs s'éteignirent, & furent couverts des ténèbres de la mort. Sa bouche plus vermeille que les roses, dont l'Aurore naissante sème l'horison, se flétrit; une pâleur affreuse ternit ses joues: ce visage si tendre & si délicat tout-à-coup se défigura. Philoctète lui-même en eut pitié. Tous les combatans gémirent en voyant ce jeune homme tomber dans son sang, où il se rouloit, & ses cheveux aussi beaux que ceux d'Apollon traînez dans la poussière.

Philoctète ayant vaincu Amphimaque fut contraint de se retirer du combat; il perdoit son sang & ses forces. Son ancienne blessure même dans l'effort du combat sembloit prête à se rouvrir & à renouveler ses douleurs; car les enfans d'Esculape, avec leur science divine, n'avoient pu le guérir entièrement. Le voilà prêt à tomber sur un monceau de corps sanglans qui l'environnent. Archidamas, le plus fier & le plus adroit de tous les Oebaliens, qu'il avoit menez avec lui pour fonder Pétilie, l'enlève du combat dans le moment où Adrasle l'auroit sans peine abatu à ses pieds. Adrasle ne trouve plus rien qui ose lui résister, ni retarder sa victoire. Tout tombe, tout s'enfuit: c'est un torrent, qui ayant surmonté ses bords, entraîne par ses vagues furieuses les moissons, les troupeaux, les bergers & les villages.

Télémaque entendit de loin les cris des vainqueurs, & il vit le désordre des siens qui fuyoient devant Adrasle, comme une troupe de cerfs timides traversent les vastes campagnes, les bois, les montagnes, & les fleuves mêmes les plus rapides, quand ils sont poursuivis par des chasseurs. Télémaque gémit, l'indignation paroît dans ses yeux, & il quitte les lieux où il avoit combattu long-tems avec tant de danger & de gloire. Il court pour soutenir les siens; il s'avance tout couvert du sang d'une multitude d'ennemis qu'il

a étendus sur la pousfière. De loin il pousse un cri qui se fait entendre aux deux armées.

Minerve avoit mis je ne sai quoi de terrible dans sa voix, dont les montagnes voisines retentirent. Jamais Mars dans la Thrace n'a fait entendre plus fortement sa cruelle voix, quand il appelle les Furies infernales, la guerre & la mort. Le cri de Télémaque porte le courage & l'audace dans le cœur des siens, il glace d'épouvante les ennemis. Adrasle même a honte de se sentir troublé. Je ne sai combien de funestes presages le font frémir, & ce qui l'anime est plutôt un désespoir qu'une valeur tranquille. Trois fois ses genoux tremblans commencèrent à se dérober sous lui; trois fois il recula sans songer à ce qu'il faisoit. Une pâleur de défaillance & une sueur froide se répandoient dans tous ses membres; sa voix enrouée & hésitante ne pouvoit achever aucune parole; ses yeux pleins d'un feu sombre & étincelant paroissoient sortir de sa tête; on le voyoit comme Oreste agité par les Furies; tous ses mouvemens étoient convulsifs. Alors il commence à croire qu'il y a des Dieux. Il s'imagine les voir irriter, & entendre une voix sourde qui sort du fond de l'abîme pour l'appeller dans le noir Tartare. Tout lui fait sentir une main céleste & invisible suspendue sur sa tête, qui alloit s'appesantir pour le frapper; l'espérance étoit éteinte au fond de son cœur; son audace se dissipoit comme la lumière du jour disparoît quand le soleil se couche dans le sein des ondes, & que la terre s'enveloppe des ombres de la nuit.

L'impie Adrasle trop long-tems souffert sur la terre, si les hommes n'eussent eu besoin d'un tel châtiment; l'impie Adrasle touchoit enfin à sa dernière heure. Il court forcené au-devant de son inévitable destin; l'horreur, les cuisans remords, la consternation, la fureur, la rage, le désespoir, marchent avec lui. A peine voit-il Télémaque, qu'il croit voir l'Averne qui s'ouvre, & les tourbillons de flâmes qui sortent du noir Phlégéton prêtes à le dévorer. Il s'écrie, & sa bouche demeure ouverte sans qu'il puisse prononcer aucune parole. Tel qu'un homme dormant, qui  
dans



dans un songe affreux ouvre la bouche & fait des efforts pour parler ; mais la parole lui manque toujours, & il la cherche en vain. D'une main tremblante & précipitée Adrasfe lance son dard contre Télémaque. Celui-ci intrépide, comme l'aime des Dieux, se couvre de son bouclier. Il semble que la victoire, le couvrant de ses ailes, tient déjà une couronné suspendue au-dessus de sa tête. Le courage doux & paisible reluit dans ses yeux : on le prendroit pour Minerve même, tant il paroît sage & mesuré au milieu des plus grands périls. Le dard lancé par Adrasfe est repoussé par le bouclier. Alors Adrasfe se hâte de tirer son épée pour ôter au fils d'Ulysse l'avantage de lancer son dard à son tour. Télémaque voyant Adrasfe l'épée à la main, se hâte de la mettre aussi, & laisse son dard inutile.

Quand on les vit ainsi tous deux combattre de près, tous les autres combatans en silence mirent bas leurs armes pour les regarder attentivement, & on attendit de leur combat la destinée de toute la guerre. Les deux glaives, brillans comme les éclairs d'où partent les foudres, se croisent plusieurs fois, & portent des coups inutiles sur les armes polies, qui en rentissent. Les deux combatans s'allongent, se replient, s'abaissent, se relèvent tout-à-coup, & enfin se saisissent. Le lierre en naissant au pied d'un ormeau ne serre pas plus étroitement le tronc dur & noueux, par ses rameaux entrelassez, jusques aux plus hautes branches de l'arbre, que ces deux combatans se serrent l'un l'autre. Adrasfe n'avoit encore rien perdu de sa force. Télémaque n'avoit pas encore toute la sienne. Adrasfe fait plusieurs efforts pour surprendre son ennemi, & pour l'ébranler. Il tâche de saisir l'épée du jeune Grec, mais en vain. Dans le moment où il la cherche, Télémaque l'enleve de terre & le renverse sur le sable. Alors cet impie, qui avoit toujours méprisé les Dieux, montra une lâche crainte de la mort ; il a honte de demander la vie, & il ne peut s'empêcher de témoigner qu'il la desire. Il tâche d'é-

mouvoir la compassion de Télémaque. Fils d'Ulysse, lui dit-il, enfin c'est maintenant que je connois les justes Dieux ; ils me punissent comme je l'ai mérité ; il n'y a que le malheur, qui ouvre les yeux des hommes pour voir la vérité : je la vois, elle me condamne ; mais qu'un roi malheureux vous fasse souvenir de votre père qui est loin d'Ithaque, & qu'il touche votre cœur !

Télémaque, qui le tenant sous ses genoux avoit le glaive déjà levé pour lui percer la gorge, répondit aussitôt : Je n'ai voulu que la victoire & la paix des nations que je suis venu secourir ; je n'aime point à répandre le sang. Vivez donc, Adrasle ; mais vivez pour réparer vos fautes ; rendez tout ce que vous avez usurpé ; rétablissez le calme & la justice sur la côte de la grande Hespérie que vous avez souillée par tant de massacres & de trahisons ; vivez, & devenez un autre homme. Apprenez par votre chute que les Dieux sont justes, que les méchans sont malheureux, qu'ils se trompent en cherchant la félicité dans la violence, dans l'inhumanité, & dans le mensonge ; qu'enfin rien n'est si doux ni si heureux que la simple & constante vertu. Donnez-nous pour ôtage votre fils Métrodore, avec douze des principaux de votre nation.

A ces paroles, Télémaque laisse relever Adrasle, & lui tend la main sans se défier de sa mauvaise foi : mais aussitôt Adrasle lui lança un second dard fort court qu'il tenoit caché. Le dard étoit si aigu & lancé avec tant d'adresse, qu'il eût percé les armes de Télémaque, si elles n'eussent été divines. En même tems Adrasle se jette derrière un arbre pour éviter la poursuite du jeune Grec. Alors celui-ci s'écrie : Dauniens, vous le voyez, la victoire est à nous ; l'impie ne se sauve que par la trahison. Celui qui ne craint point les Dieux, craint la mort. Au contraire, celui qui les craint, ne craint qu'eux. En disant ces paroles, il s'avance vers les Dauniens, & fait signe aux siens qui étoient de l'autre côté de l'arbre, de couper le chemin au perfide Adrasle. Adrasle craint d'être surpris,

pris, fait semblant de retourner sur ses pas, & veut renverser les Crétois qui se présentent à son passage. Mais tout-à-coup Télémaque, prompt comme la foudre que la main du père des Dieux lance du haut Olympe sur les têtes coupables, vient fondre sur son ennemi ; il le saisit d'une main victorieuse, il le renverse, comme un cruel Aquilon abat les tendres moissons qui dorent les campagnes. Il ne l'écoute plus, quoique l'impie ose encore une fois essayer d'abuser de la bonté de son cœur. Il lui enfonce son glaive, & le précipite dans les flâmes du noir Tartare, digne châtiement de ses crimes.

*Fin du Vingtième Livre.*





LES  
AVANTURES  
DE  
TELEMAQUE,  
FILS D'ULYSSE.

---

LIVRE VINGT-UNIEME.

---

SOMMAIRE.

*Adrasfe étant mort, les Dauniens tendent les mains aux allies en signe de paix, & leur demandent un roi de leur nation. Nestor, inconsolable d'avoir perdu son fils, s'absente de l'assemblée des chefs, où plusieurs opinent qu'il faut partager les pays des vaincus, & céder à Télémaque le terroir d'Arpi. Bien loin d'accepter cette offre, Télémaque fait voir que l'intérêt commun des allies est de choisir Polydamas pour roi des Dauniens, & de leur laisser leurs terres. Il persuade ensuite à ces peuples de donner la contrée d'Arpi à Diomedé, survenu fortuitement. Les troubles étant ainsi finis, tous se séparent pour s'en retourner chacun dans son pays.*

**A** PEINE Adrasfe fut mort que tous les Dauniens, loin de déplorer leur défaite & la perte de leur chef, se réjouirent de leur délivrance. Ils tendirent les mains aux allies en signe de paix & de réconciliation. Métrodore, fils d'Adrasfe, que son père avoit nourri dans des maximes de dissimulation, d'injustice & d'inhumanité, s'enfuit lâchement.

Mais



Mais un esclave complice de ses infamies & de ses cruautés, qu'il avoit affranchi & comblé de biens, & auquel il se confia dans sa fuite, ne songea qu'à le trahir pour son propre intérêt; il le tua par derrière pendant qu'il fuyoit, lui coupa la tête, & la porta dans le camp des alliez, espérant une grande récompense d'un crime qui finissoit la guerre. Mais on eut horreur de ce scélérat, & on le fit mourir.

Télémaque ayant vu la tête de Métrodore, qui étoit un jeune homme d'une merveilleuse beauté, & d'un naturel excellent, que les plaisirs & les mauvais exemples avoient corrompu, ne put retenir ses larmes. Helas! s'écria-t-il, voilà ce que fait le poison de la prospérité pour un jeune prince; plus il a d'élévation & de vivacité, plus il s'éloigne de tous les sentimens de vertu; & maintenant je serois peut-être de même, si les malheurs où je suis né, graces aux Dieux, & les instructions de Mentor ne m'avoient appris à me modérer.

Les Dauniens assemblez demanderent comme l'unique condition de paix, qu'on leur permit de faire un roi de leur nation, qui pût effacer pas ses vertus l'opprobre dont l'impie Adraсте avoit couvert la royauté. Ils remercioient les Dieux d'avoir frappé le tyran; ils venoient en foule baiser la main de Télémaque, qui avoit été trempée dans le sang de ce monstre, & leur défaite étoit pour eux comme un triomphe. Ainsi tomba en un moment, sans aucune ressource, cette puissance qui menaçoit toutes les autres dans l'Hespérie, & qui faisoit trembler tant de peuples: semblable à ces terrains qui paroissent fermes & immobiles, mais que l'on sappe peu à peu par-dessous. Long-tems on se moque du foible travail qui en attaque les fondemens, rien ne paroît affoibli, tout est uni, rien ne s'ébranle; cependant tous les soutiens sont détruits peu à peu, jusqu'au moment où tout-à-coup le terrain s'abaisse & ouvre un abîme. Ainsi une puissance injuste & trompeuse, quelque prospérité qu'elle se procure par ses violences, creuse

elle-même un précipice sous ses pieds. La fraude & l'inhumanité sapent peu à peu tous les plus solides fondemens de l'autorité illégitime. On l'admire, on la crainte, on tremble devant elle jusqu'au moment où elle n'est déjà plus. Elle tombe de son propre poids, & rien ne la peut relever, parce qu'elle a détruit de ses propres mains les vrais soutiens de la bonne foi & de la justice, qui attirent l'amour & la confiance.

Les chefs de l'armée s'assemblèrent dès le lendemain pour accorder un roi aux Dauniens. On prenoit plaisir à voir les deux camps confondus par une amitié si inespérée, & les deux armées qui n'en faisoient plus qu'une. Le sage Nestor ne put se trouver dans ce conseil, parce que la douleur jointe à la vieillesse avoit flétri son cœur, comme la pluie abat & fait languir le soir une fleur, qui étoit le matin pendant la naissance de l'Aurore, la gloire & l'ornement des vertes campagnes. Ses yeux étoient devenus deux fontaines de larmes qui ne pouvoient tarir. Loin d'eux s'enfuyoit le doux sommeil, qui charme les plus cuisantes peines; l'espérance, qui est la vie du cœur de l'homme, étoit éteinte en lui. Toute nourriture étoit amère à cet infortuné vieillard. La lumière même lui étoit odieuse; son ame ne demandoit plus qu'à quitter son corps, & qu'à se plonger dans l'éternelle nuit de l'empire de Platon. Tous les amis lui parloient en vain; son cœur en défaillance étoit dégoûté de toute amitié, comme un malade est dégoûté des meilleurs alimens. A tout ce qu'on pouvoit lui dire de plus touchant, il ne répondoit que par des gémissemens & des sanglots. De tems en tems on l'entendoit dire: O Pisistrate, Pisistrate, Pisistrat, mon fil! tu m'appelles, je te suis. Pisistrate, tu me rendras la mort douce. O mon cher fil! je ne desire plus pour tout bien que de te revoir sur les rives du Styx. Puis il passoit des heures entières sans prononcer aucune parole, mais gémissant, levant les mains & les yeux noyez de larmes vers le ciel.

Cependant les priaces assembles attendoient Télémaque, qui étoit auprès du corps de Pisistrate. Il





N. Ponce Sculp

*Télémaque tue Adraste.*



répandoit sur son corps des fleurs à pleines mains ; il y ajoutoit des parfums exquis & versoit des larmes amères. O mon cher compagnon ! lui disoit-il, je n'oublierai jamais de t'avoir vu à Pylos, de t'avoir suivi à Sparte, de t'avoir retrouvé sur les bords de la grande Hespérie. Je te dois mille & mille soins ; je t'aimois, tu m'aimois aussi. J'ai connu ta valeur, elle auroit surpassé celle de plusieurs Grecs fameux. Hélas ! elle t'a fait mourir avec gloire ; mais elle a dérobé au monde une vertu naissante qui eût égalé celle de ton père. Qui, ta sagesse & ton éloquence dans un âge mûr auroient été semblables à celles de ce vieillard, l'admiration de toute la Grece. Tu avois déjà cette douce insinuation, à laquelle on ne peut résister quand il parle ; ces manières naïves de raconter ; cette sage modération, qui est un charme pour apaiser les esprits irrités ; cette autorité qui vient de la prudence & de la force des bons conseils. Quand tu parlois, tous prêtoient l'oreille, tous étoient prévenus, tous avoient envie de trouver que tu avois raison ; ta parole simple & sans faste couloit dans les cœurs comme la rosée sur l'herbe naissante. Hélas ! tant de biens que nous possédions il y a quelques heures, nous sont enlevés pour jamais ! Pisistrate, que j'embrassai ce matin, n'est plus ; il ne nous en reste qu'un douloureux souvenir. Au moins si tu avois fermé les yeux de Nestor, & non pas que nous eussions fermé les tiens, il ne verroit pas tout ce qu'il voit, & il ne seroit pas le plus malheureux de tous les pères.

Après ces paroles, Télémaque fit laver la playe sanglante qui étoit dans le côté de Pisistrate. Il le fit étendre sur un lit de pourpre, où la tête panchée avec la pâleur de la mort, il ressembloit à un jeune arbre, qui ayant couvert la terre de son ombre, & poussé vers le ciel ses rameaux fleuris, a été entamé par le tranchant de la coignée d'un bucheron. Il ne tient plus à sa racine ni à la terre, mère féconde qui nourrit ses tiges dans son sein : il languit, sa verdure s'ef-

face ;

face ; il ne peut plus se soutenir, il tombe ; ses rameaux qui cachent le ciel, traînent sur la poussière, flétris, & desséchés ; il n'est plus qu'un tronc abattu & dépouillé de toutes ses graces. Ainsi Pisistrate en proie à la mort étoit déjà emporté par ceux qui devoient le mettre dans le bucher fatal. Déjà la flamme montoit vers le ciel. Une troupe de Pyliens, les yeux baissés & pleins de larmes, leurs armes renversées, le conduisoient lentement. Le corps est bientôt brûlé, les cendres sont mises dans une urne d'or, & Télémaque, qui prend soin de tout, confie cette urne comme un grand trésor à Callimaque, qui avoit été le gouverneur de Pisistrate. Gardez, lui dit-il, ces cendres, tristes, mais précieux restes de celui que vous avez aimé. Gardez-les pour son père ; mais attendez à les lui donner quand il aura assez de force pour les demander : ce qui irrite la douleur en un tems, l'adoucit en un autre.

Ensuite Télémaque entra dans l'assemblée des rois ligués, où dès qu'on l'aperçut, chacun garda le silence pour l'écouter. Il en rougit, & on ne pouvoit le faire parler. Les louanges qu'on lui donna par des acclamations publiques sur tout ce qu'il venoit de faire, augmentèrent sa honte ; il auroit voulu pouvoir se cacher. Ce fut la première fois qu'il parut embarrassé & incertain. Enfin il demanda comme une grâce, qu'on ne lui donnât plus aucune louange. Ce n'est pas, dit-il, que je ne les aime, sur-tout quand elles sont données par de si bons juges de la vertu ; mais c'est que je crains de les aimer trop : elles corrompent les hommes, elles les remplissent d'eux-mêmes, elles les rendent vains & présumptueux ; il faut les mériter & les fuir. Les meilleures louanges ressemblent aux fautes. Les plus méchans de tous les hommes, qui sont les tyrans, sont ceux qui se font le plus louer par des flatteurs. Quel plaisir y a-t-il à être loué comme eux ! Les bonnes louanges sont celles que vous me donnerez en mon absence, si je suis assez heureux pour en mériter. Si vous me croyez véritablement bon, vous devez croire

croire aussi que je veux être modeste & craindre la vanité. Epargnez-moi donc, si vous m'estimez, & ne me louez pas comme un homme amoureux de louanges.

Après avoir parlé ainsi, Télémaque ne répondit plus rien à ceux qui continuoient de l'élever jusqu'au ciel, & par un air d'indifférence il arrêta bientôt les louanges qu'on lui donnoit. On commença à craindre de le fâcher en le louant ; mais l'admiration augmenta, tout le monde sachant la tendresse qu'il avoit témoignée à Pisistrate, & le soin qu'il avoit pris de lui rendre les derniers devoirs. Toute l'armée fut plus touchée de ces marques de la bonté de son cœur, que de tous les prodiges de sagesse & de valeur qui venoient d'éclater en lui. Il est sage, il est vaillant, se disoient-ils en secret les uns aux autres ; il est l'ami des Dieux, & le vrai héros de notre âge ; il est au-dessus de l'humanité. Mais tout cela n'est que merveilleux, tout cela ne fait que nous étonner. Il est humain, il est bon, il est ami fidèle & tendre ; il est compatissant, libéral, bienfaisant, & tout entier à ceux qu'il doit aimer ; il est les délices de ceux qui vivent avec lui ; il s'est défait de sa hauteur, de son indifférence & de sa fierté. Voilà ce qui est d'usage, voilà ce qui touche les cœurs, voilà ce qui nous attendrit pour lui, & nous rend sensibles à toutes ses vertus : voilà ce qui fait que nous donnerions tous nos vies pour lui.

A peine ces discours furent-ils finis, qu'on se hâta de parler de la nécessité de donner un roi aux Dauliens. La plupart des princes qui étoient dans le conseil, opinoient qu'il falloit partager entre eux ce pays, comme une terre conquise. On offrit à Télémaque pour sa part la fertile contrée d'Arpi, qui porte deux fois l'an les riches dons de Cérès, les doux presens de Bacchus, & les fruits toujours verts de l'olivier consacré à Minerve. Cette terre, lui disoit-on, doit vous faire oublier la pauvre Ithaque avec ses cabanes, & les rochers affreux de Dulichie, & les bois sauvages de Zacynthe. Ne cherchez plus ni votre

père,

père, qui doit être péri dans les flots au promontoire de Capharée, par la vengeance de Nauplius & par la colère de Neptune ; ni votre mère que ses amans possèdent depuis votre départ ; ni votre patrie, dont la terre n'est point favorisée du ciel, comme celle que nous vous offrons. Il écoutoit patiemment ces discours ; mais les rochers de Thrace & de Thessalie ne sont pas plus sourds ni plus insensibles aux plaintes des amans désespérez, que Télémaque l'étoit à toutes ces offres.

Pour moi, répondit-il, je ne suis touché ni de richesses ni de délices. Qu'importe de posséder une plus grande étendue de terre, & de commander à un plus grand nombre d'hommes ? On n'en a que plus d'embarras & moins de liberté. La vie est assez pleine de malheurs pour les hommes les plus sages & les plus modérez, sans y ajouter encore la peine de gouverner les autres hommes indociles, inquiets, injustes, trompeurs & ingrats. Quand on veut être le maître des hommes pour l'amour de soi-même, n'y regardant que sa propre autorité, ses plaisirs & sa gloire ; on est impie, on est tyran, on est le fléau du genre humain. Quand au contraire on ne veut gouverner les hommes que selon les vraies règles pour leur propre bien ; on est moins leur maître que leur tuteur ; on n'en a que la peine qui est infinie, & on est bien éloigné de vouloir étendre plus loin son autorité. Le berger qui ne mange point le troupeau, qui le défend des loups en exposant sa vie, qui veille nuit & jour pour le conduire dans les bons pâturages, n'a point d'envie d'augmenter le nombre de ses moutons, & d'enlever ceux du voisin ; ce seroit augmenter sa peine. Quoique je n'aye jamais gouverné, ajoutoit Télémaque, j'ai appris par les loix, & par les hommes sages qui les ont faites, combien il est pénible de conduire les villes & les royaumes. Je suis donc content de ma pauvre Ithaque ; quoi qu'elle soit petite & pauvre, j'aurai assez de gloire, pourvu que j'y régne avec justice, piété & courage. Encore même n'y régnerai-je que trop tôt. Plaise aux Dieux,



Dieux, que mon père, échappé à la fureur des vagues, y puisse régner jusqu'à la plus extrême vieillesse, & que je puisse apprendre long-t ms sous lui comment il faut vaincre ses passions, pour savoir modérer celles de tout un peuple!

Ensuite Télémaque dit : Ecoutez, ô princes assemblez ici, ce que je croi vous devoir dire pour votre intérêt. Si vous donnez aux Dauniens un roi juste, il les conduira avec justice, il leur apprendra combien il est utile de conserver la bonne foi, & ce n'usurper jamais le bien de ses voisins. C'est ce qu'ils n'ont jamais pu apprendre sous l'impie Adraste. Tandis qu'ils seront conduits par un roi sage & modéré, vous n'aurez rien à craindre. Ils vous devront ce bon roi que vous leur aurez donné : ils vous devront la paix & la prospérité dont ils jouiront. Ces peuples, loin de vous attaquer, vous béniront sans cesse, & le roi & le peuple seront l'ouvrage de vos mains. Si au contraire, vous voulez partager leur pays entre vous, voici les malheurs que je vous prédis. Ce peuple poussé au désespoir recommencera la guerre ; il combatra justement pour sa liberté, & les Dieux ennemis de la tyrannie combattront avec lui. Si les Dieux s'en mêlent, tôt ou tard vous serez confondus, & vos prospérités se dissiperont comme la fumée. Le conseil & la sagesse seront ôtés à vos chefs, le courage à vos armées, l'abondance à vos terres. Vous vous flaterez, vous serez téméraires dans vos entreprises, vous ferez taire les gens de bien qui voudront dire la vérité ; vous tomberez tout-à-coup, & l'on dira de vous : Sont-ce donc là ces peuples florissans qui devoient faire la loi à tout la terre ? Et maintenant ils fuyent devant leurs ennemis ; ils sont le jouet des nations qui les foulent aux pieds. Voilà ce que les Dieux ont fait : voilà ce que méritent les peuples injustes, superbes & inhumains.

De plus, considérez que si vous entreprenez de partager entre vous cette conquête, vous réunissez contre vous tous les peuples voisins. Votre ligue formée pour défendre la liberté commune de l'Hespérie contre l'usurpateur Adraste, deviendra odieuse ; & c'est vous-mêmes que tous les peuples accuseront avec raison de vouloir usurper la tyrannie universelle. Mais je suppose que vous soyez victorieux & des Dauniens & de tous les autres peuples, cette victoire vous détruira ; voici comment. Considérez que cette entreprise vous désunira tous. Comme elle n'est point fondée sur la justice, vous n'aurez point de règle pour borner entre vous les prétentions de chacun ; chacun voudra que sa part de la conquête soit proportionnée à sa puissance ; nul d'entre vous n'aura assez d'autorité parmi les autres pour faire ce partage paisiblement. Voilà la source d'une guerre, dont vos petits-enfans ne verront pas la fin. Ne vaut-il pas mieux être juste & modéré, que de suivre son ambition avec tant de péril & au travers de tant de malheurs inévitables ? La paix profonde, les plaisirs doux & innocens qui l'accompagnent, l'heureuse abondance, l'amitié de ses voisins, la gloire qui est inséparable de la justice, l'autorité qu'on acquiert en se rendant par la bonne foi l'arbitre de tous les peuples étrangers, ne sont-ce pas des biens plus desirables que la folle vanité d'une conquête injuste ? O princes ! ô rois ! vous voyez que je vous parle sans intérêt. Ecoutez donc celui qui vous aime assez pour vous contredire & pour vous déplaire, en vous représentant la vérité.

Pendant que Télémaque parloit ainsi avec une autorité qu'on n'avoit jamais vuë en nul autre, & que tous les princes étonnez & en suspens admiroient la sagesse de ses conseils, on entendit un bruit confus qui se répandit dans tout le camp, & qui vint jusqu'au lieu où se tenoit l'assemblée. Un étranger, dit-on, est venu aborder sur ces côtes avec une troupe d'hommes armez. Cet inconnu est d'une haute mine,

mine, tout paroît héroïque en lui ; on voit aisément qu'il a long-tems souffert, & que son grand courage l'a mis au dessus de toutes ses souffrances. D'abord les peuples du pays, qui gardent les côtes, ont voulu le repousser comme un ennemi qui vient faire une irruption : mais après avoir tiré son épée avec un air intrépide, il a déclaré qu'il sauroit se défendre, si on l'attaquoit ; mais qu'il ne demandoit que le paix & l'hospitalité. Aussitôt il a présenté un rameau d'olivier comme un suppliant. On l'a écouté ; il a demandé à être conduit vers ceux qui gouvernent dans cette côte de l'Hespérie, & on l'amène ici pour le faire parler aux rois assembles.

A peine ce discours fut-il achevé, qu'on vit entrer cet inconnu avec une majesté qui surprit toute l'assemblée. On auroit cru facilement que c'étoit le Dieu Mars, quand il assemble sur les montagnes de Thrace ses troupes sanguinaires. Il commença à parler ainsi :

O vous, pasteurs des peuples, qui êtes sans doute assembles ici pour défendre la patrie contre les ennemis, ou pour faire fleurir les plus justes loix, écoutez un homme que la fortune a persécuté. Fassent les Dieux que vous n'éprouviez jamais de semblables malheurs ! Je suis Diomède, roi d'Etolie, qui blessai Vénus au siège de Troye. La vengeance de cette Déesse me poursuit dans tout l'univers. Neptune, qui ne peut rien refuser à la divine fille de la mer, m'a livré à la rage des vents & des flots, qui ont brisé plusieurs fois mes vaisseaux contre les écueils. L'inexorable Vénus m'a ôté toute espérance de revoir mon royaume, ma famille, & cette douce lumière du pays où j'ai commencé de voir le jour en naissant. Non, je ne reverrai jamais tout ce qui m'a été le plus cher au monde. Je viens après tant de naufrages chercher sur ces rives inconnues un peu de repos & une retraite assurée. Si vous craignez les Dieux, & sur-tout Jupiter qui a soin des étrangers ; si vous êtes sensibles à la compassion, ne me refusez pas dans ces vastes pays

quelque coin de terre stérile, quelques déserts, quelques sables, ou quelques rochers escarpez, pour y fonder avec mes compagnons une ville qui soit du moins une triste image de notre patrie perdue. Nous ne demandons qu'un peu d'espace qui vous soit inutile. Nous vivrons en paix avec vous dans une étroite alliance ; vos ennemis seront les nôtres ; nous entrerons dans tous vos intérêts ; nous ne demandons que la liberté de vivre selon nos loix.

Pendant que Diomède parloit ainsi, Télémaque ayant les yeux attachés sur lui, montra sur son visage toutes les différentes passions. Quand Diomède commença à parler de ses longs malheurs, il espéra que cet homme majestueux seroit son père. Aussitôt qu'il eut déclaré qu'il étoit Diomède, le visage de Télémaque se fêtrit comme une belle fleur que les noirs aquilons viennent de ternir de leur souffle cruel. Ensuite les paroles de Diomède, qui se plaignoit de la longue colère d'une Divinité, l'attendrirent par le souvenir des mêmes disgrâces souffertes par son père & par lui. Des larmes mêlées de douleur & de joye coulèrent sur ses joues, & il se jeta tout-à-coup sur Diomède pour l'embrasser.

Je suis, dit-il, le fils d'Ulysse que vous avez connu, & qui ne vous fut pas inutile quand vous prîtes les chevaux fameux de Rhéus. Les Dieux l'ont traité comme vous sans pitié. Si les oracles de l'Erebe ne sont pas trompeurs, il vit encore ; mais hélas ! il ne vit point pour moi. J'ai abandonné Ithaque pour le chercher ; je ne puis revoir maintenant ni Ithaque ni lui. Jugez par mes malheurs de la compassion que j'ai pour les vôtres. L'avantage qu'il y a à être malheureux, c'est qu'on fait compatir aux peines d'autrui. Quoique je ne sois ici qu'étranger, je puis, ô grand Diomède, (car malgré les misères qui ont accablé ma patrie dans mon enfance, je n'ai pas été assez mal élevé pour ignorer quelle est votre gloire dans les combats ;) Je puis, ô le plus invincible de tous les Grecs après Achille, vous procurer quelque secours. Ces princes que vous voyez sont humains ;  
ils



ils savent qu'il n'y a ni vertu, ni vrai courage, ni gloire solide sans l'humanité. Le malheur ajoute un nouveau lustre à la gloire des grands hommes. Il leur manque quelque chose tandis qu'ils n'ont jamais été malheureux. Il manque dans leur vie des exemples de patience & de fermeté. La vertu souffrante attendrit tous les cœurs qui ont quelque goût pour la vertu. Laissez-nous donc le soin de vous consoler ; puisque les Dieux vous mènent à nous, c'est un présent qu'ils nous font, & nous devons nous croire heureux de pouvoir adoucir vos peines.

Pendant qu'il parloit, Diomede étonné le regardoit fixement, & sentoit son cœur tout ému. Ils s'embrassoient comme s'ils avoient été long-tems liez d'une amitié étroite. O digne fils du sage Ulysse, disoit Diomede, je reconnois en vous la douceur de son visage, la grace de ses discours, la force de son éloquence, la noblesse de ses sentimens, & la sagesse de ses pensées.

Cependant Philoctète embrassa le grand fils de Tydée ; ils se racontèrent leurs tristes aventures. Ensuite Philoctète lui dit : Sans doute vous serez bien aise de revoir le sage Nestor ; il vient de perdre Pisistrate le dernier de ses enfans ; il ne lui reste plus dans la vie qu'un chemin de larmes qui le mène vers le tombeau. Venez le consoler. Un ami malheureux est plus propre qu'un autre à soulager son cœur.

Ils allèrent aussitôt dans la tente de Nestor, qui reconnut à peine Diomede, tant la tristesse abatoit son esprit & ses sens. D'abord Diomede pleura avec lui, & leur entrevue fut pour le vieillard un redoublement de douleur ; mais peu à peu la présence de cet ami apaisa son cœur. On reconnut aisément que ses maux étoient un peu suspendus par le plaisir de raconter ce qu'il avoit souffert, & d'entendre à son tour ce qui étoit arrivé à Diomede.

Pendant qu'ils s'entretenoient, les rois assembles avec Télémaque examinoient ce qu'ils devoient faire. Télémaque leur conseilloit de donner à Diomede le pays d'Arpi, & de choisir pour roi des Dauniens Po-

lydamas qui étoit de leur nation. Ce Polydamas étoit un fameux capitaine qu'Adrasle par jalousie n'avoit jamais voulu employer, de peur que l'on n'attribuât à cet homme habile le succès dont il espéroit d'avoir seul toute la gloire. Polydamas l'avoit souvent averti en particulier, qu'il exposoit trop sa vie & le salut de son état, dans cette guerre contre tant de nations conjurées ; il l'avoit voulu engager à tenir une conduite plus droite & plus modérée avec ses voisins : mais les hommes qui haïssent la vérité, haïssent aussi les gens qui ont la hardiesse de la dire. Ils ne sont touchés, ni de leur sincérité, ni de leur zèle, ni de leur désintéressement. Une prospérité trompeuse endurcissoit le cœur d'Adrasle contre les plus salutaires conseils. En ne les suivant pas, il triomphoit tous les jours de ses ennemis. La hauteur, la mauvaise foi, la violence mettoient toujours la victoire dans son parti. Tous les malheurs dont Polydamas l'avoit si long-tems menacé, n'arrivoient pas. Adrasle se moquoit d'une sagesse timide qui prévoit toujours les inconveniens. Polydamas lui étoit insupportable. Il l'éloigna de toutes les charges ; il le laissa languir dans la solitude & dans la pauvreté.

D'abord Polydamas fut accablé de cette disgrâce ; mais elle lui donna ce qui lui manquoit, en lui ouvrant les yeux sur la vanité des grandes fortunes. Il devint sage à ses dépens ; il se réjouit d'avoir été malheureux ; il apprit peu à peu à souffrir, à vivre de peu, à se nourrir tranquillement de la vérité, à cultiver en lui les vertus secrètes qui sont encore plus estimables que les éclatantes ; enfin à se passer des hommes. Il demeura au pied du mont Gargan dans un désert, où un rocher en demi-voute lui servoit de toit ; un ruisseau qui tomboit de la montagne, appaisoit sa soif ; quelques arbres lui donnoient leurs fruits. Il avoit deux esclaves qui cultivoient un petit champ, il travailloit lui-même avec eux de ses propres mains. La terre le payoit de ses peines avec usure, & ne le laissoit manquer de rien ; il avoit non seulement des fruits & des légumes en abondance, mais encore toutes

tes sortes de fleurs odoriferantes. Là il déplorait le malheur des peuples, que l'ambition insensée d'un roi entraîne à leur perte. Là il attendait chaque jour que les Dieux jaloux, quoique patients, fissent tomber Adrasle. Plus sa prospérité croissoit, plus il croyait voir de près sa chute inévitable; car l'imprudence heureuse dans ses fautes, & la puissance montée jusqu'au dernier excès d'autorité absolue, sont les avant-coureurs du renversement des rois & des royaumes. Quand il apprit la défaite & la mort d'Adrasle, il ne témoigna aucune joye, ni de l'avoir prévue, ni d'être délivré de ce tyran; il gémit seulement par la crainte de voir les Dauniens dans la servitude.

Voilà l'homme que Telemaque proposa pour le faire régner. Il y avait déjà quelque tems qu'il connoissoit son courage & sa vertu; car Télémaque selon les conseils de Mentor ne cessait de s'informer par tout des qualitez bonnes & mauvaises de toutes les personnes qui étoient dans quelque emploi considérable, non seulement dans les nations allies qui servoient en cette guerre, mais encore chez les ennemis. Son principal soin étoit de découvrir & d'examiner par-tout les hommes qui avoient quelque talent, ou une vertu particulière.

Les princes allies eurent d'abord quelque répugnance à mettre Polydamas dans la royauté. Nous avons éprouvé, disoient-ils, combien un roi des Dauniens, quand il aime la guerre, & qu'il fait la faire, est redoutable à ses voisins. Polydamas est un grand capitaine, & il peut nous jeter dans de grands périls. Mais Télémaque leur répondit: Polydamas, il est vrai, fait la guerre, mais il aime la paix; & voilà les deux choses qu'il faut souhaiter. Un homme qui connoît les malheurs, les dangers & les difficultés de la guerre, est bien plus capable de l'éviter, qu'un autre qui n'en a aucune expérience. Il a appris à goûter le bonheur d'une vie tranquille; il a condamné les entreprises d'Adrasle; il en a prévu les suites funestes. Un prince foible, & ignorant est plus à craindre pour

vous, qu'un homme qui connoitra, & qui décidera tout par lui-même. Le prince foible, ignorant & sans expérience, ne verra que par les yeux d'un favori passionné, ou d'un ministre flateur, inquiet & ambitieux. Ainsi ce prince aveugle s'engagera à la guerre sans la vouloir faire; vous ne pourrez jamais vous assurer de lui, car il ne pourra jamais être sûr de lui-même; il vous manquera de parole, il vous réduira bientôt à cette extrémité, qu'il faudra, ou que vous le fassiez périr, ou qu'il vous accable. N'est-il pas plus utile, plus sûr, & en même tems plus juste & plus noble, de répondre fidèlement à la confiance des Dauniens, & de leur donner un roi digne de commander?

Toute l'Assemblée fut persuadée par ces discours. On alla proposer Polydamas aux Dauniens, qui attendoient une réponse avec impatience. Quand ils entendirent le nom de Polydamas, ils répondirent: Nous connoissons bien maintenant que les princes alliez veulent agir de bonne foi avec nous & faire une paix éternelle, puisqu'ils nous veulent donner pour roi un homme si vertueux & si capable de nous gouverner. Si on nous eût proposé un homme lâche, effeminé & mal-instruit, nous aurions cru qu'on ne cherchoit qu'à nous abattre & qu'à corrompre la forme de notre gouvernement; nous aurions conservé en secret un vif ressentiment d'une conduite si dure & si artificieuse; mais le choix de Polydamas nous montre une véritable candeur. Les alliez sans doute n'attendent rien de nous que de juste & de noble; puisqu'ils nous accordent un roi, qui est incapable de rien faire contre la liberté & la gloire de notre nation. Aussi pouvons-nous protester à la face des justes Dieux, que les fleuves remonteront vers leurs sources, avant que nous cessions d'aimer des rois si bien faisans. Puissent nos derniers neveux se ressouvenir du bienfait que nous recevons aujourd'hui, & renouveler de génération en génération la paix de l'âge d'or dans toute la côte de l'Hesperie!



Télémaque leur proposa ensuite de donner à Diomède les campagnes d'Arpi, pour y fonder une colonie. Ce nouveau peuple, leur disoit-il, vous devra son établissement dans un pays que vous n'occupez point. Souvenez-vous que tous les hommes doivent s'entr'aimer ; que la terre est trop vaste pour eux ; qu'il faut bien avoir des voisins, & qu'il vaut mieux en avoir qui vous soient obligés de leur établissement. Soyez touchés du malheur d'un roi qui ne peut retourner dans son pays. Polydamas & lui étant unis ensemble par les liens de la justice & de la vertu, qui sont les seuls durables, vous entretiendront dans une paix profonde, & vous rendront redoutables à tous les peuples voisins qui penseroient à s'agrandir. Vous voyez, ô Dauniens, que nous avons donné à votre terre un roi capable d'en élever la gloire jusqu'au ciel. Donnez aussi, puisque nous vous le demandons, une terre qui vous est inutile, à un roi qui est digne de toutes sortes de secours.

Les Dauniens répondirent qu'ils ne pouvoient rien refuser à Télémaque, puisque c'étoit lui qui leur avoit procuré Polydamas pour roi. Aussitôt ils partirent pour l'aller chercher dans son désert pour le faire régner sur eux. Avant que de partir, ils donnèrent les fertiles plaines d'Arpi à Diomède pour y fonder un nouveau royaume. Les alliés en furent ravis, parce que cette colonie des Grecs pourroit secourir puissamment le parti des alliés, si jamais les Dauniens vouloient renouveler les usurpations dont Adraste avoit donné le mauvais exemple.

Tous les princes ne songèrent qu'à se séparer. Télémaque les larmes aux yeux partit avec sa troupe, après avoir embrassé tendrement le vaillant Diomède, le sage & inconsolable Nestor, & le fameux Pylote, digne héritier des flèches d'Hercule.

*Fin du Vingt-unième Livre.*



LES  
AVANTURES  
DE  
TELEMAQUE,  
FILS D'ULYSSE.

---

LIVRE VINGT-DEUXIEME.

---

SOMMAIRE.

*Télémaque arrivant à Salente est surpris de voir la campagne si bien cultivée, & de trouver si peu de magnificence dans la ville. Mentor lui explique les raisons de ce changement, lui fait remarquer les défauts qui empêchent d'ordinaire un état de fleurir, & lui propose pour modèle la conduite & le gouvernement d'Idoménée. Télémaque ouvre ensuite son cœur à Mentor sur son inclination d'épouser Antiope fille de ce roi. Mentor en loue avec lui les bonnes qualitez, l'assure que les Dieux la lui destinent ; mais que présentement il ne doit songer qu'à partir pour Ithaque, & qu'à délivrer Pénélope des poursuites de ses prétendants.*

**L**E jeune fils d'Ulysse brûloit d'impatience de retrouver Mentor à Salente, & de s'embarquer avec lui pour revoir Ithaque, où il espéroit que son père seroit arrivé. Quand il s'approcha de Salente, il fut bien étonné de voir toute la campagne des environs, qu'il avoit laissée presque inculte & déserte, cultivée comme un jardin, & pleine d'ouvriers diligens. Il reconnut l'ouvrage & la sagesse de Mentor.

Ensuite

Ensuite entrant dans la ville il remarqua qu'il y avoit moins d'artisans pour les delices de la vie, & beaucoup moins de magnificence. Télémaque en fut choqué, car il aimoit naturellement toutes les choses qui ont de l'eclat & de la politesse; mais d'autres pensées occupèrent aussitôt son esprit. Il vit de loin venir à lui Idoménée avec Mentor. Aussitôt son cœur fut ému de joye & de tendresse. Malgré tous les succès qu'il avoit eus dans la guerre contre Adrasle, il craignoit que Mentor ne fût pas content de lui, & à mesure qu'il s'avançoit, il cherchoit dans les yeux de Mentor, pour voir s'il n'avoit rien à se reprocher.

D'abord Idoménée embrassa Télémaque comme son propre fils; ensuite Télémaque se jetta au cou de Mentor, & l'arrosa de ses larmes. Mentor lui dit : Je suis content de vous : vous avez fait de grandes fautes, mais elles vous ont servi à vous connoître, & à vous défier de vous-même. Souvent on tire plus de fruit de ses fautes, que de ses belles actions. Les grandes actions enflent le cœur, & inspirent une présomption dangereuse. Les fautes font rentrer l'homme en lui-même, & lui rendent la sagesse qu'il avoit perdue dans les bons succès. Ce qui vous reste à faire, c'est de louer les Dieux, & de ne vouloir pas que les hommes vous louent. Vous avez fait de grandes choses : mais avouez la vérité; ce n'est guere vous par qui elles ont été faites. N'est-il pas vrai qu'elles vous sont venues comme quelque chose d'étranger qui étoit mis en vous? N'étiez-vous pas capable de les gêner, & par votre promptitude, & par votre imprudence? Ne sentiez-vous pas que Minerve vous à comme transformé en un autre homme au-dessus de vous-même, pour faire par vous ce que vous avez fait? Elle a tenu tous vos défauts en suspens, comme Neptune quand il apaise les tempêtes, suspend les flots irritez.

Pendant qu'Idoménée interrogeoit avec curiosité les Crétois qui étoient revenus de la guerre, Télémaque écoutoit ainsi les sages conseils de Mentor. Ensuite il regardoit de tous côtez avec étonnement, & di-

soit

soit à Mentor : Voici un changement dont je ne comprends pas bien la raison : est-il arrivé quelque calamité à Salente pendant mon absence ? D'où vient que l'on n'y remarque plus cette magnificence qui éclatoit par-tout avant mon départ ? Je ne vois plus ni or, ni argent, ni pierres précieuses ; les habits sont simples ; les bâtimens qu'on y fait sont moins vastes & moins ornez ; les arts languissent ; la ville est devenue une solitude.

Mentor lui répondit en souriant : Avez-vous remarqué l'état de la campagne autour de la ville ? Oui, reprit Télémaque ; j'ai vu par-tout le labourage en honneur, & les champs défrichez. Lequel vaut mieux, ajouta Mentor, ou une ville superbe en marbre, en or & en argent, avec une campagne négligée & stérile, ou une campagne cultivée & fertile, avec une ville médiocre & modeste dans ses mœurs ? Une grande ville fort peuplée d'artisans occupez à amollir les mœurs par les délices de la vie, quand elle est entourée d'un royaume pauvre & mal-cultivé, ressemble à un monstre dont la tête est d'une grosseur énorme, & dont tout le corps extenué & prive de nourriture n'a aucune proportion avec cette tête : c'est le nombre du peuple & l'abondance des alimens, qui forment la vraie force & la vraie richesse d'un royaume. Idoménée a maintenant un peuple innombrable & infatigable dans le travail, qui remplit toute l'étendue de son pays ; tout son pays n'est plus qu'une ville. Salente n'en est que le centre. Nous avons transporté de la ville dans la campagne, les hommes qui manquoient à la campagne, & qui étoient superflus dans la ville. De plus, nous avons attiré dans ce pays beaucoup de peuples étrangers. Plus ces peuples se multiplient, plus ils multiplient les fruits de la terre par leur travail ; cette multiplication si douce & si paisible augmente plus son royaume qu'une conquête. On n'a rejeté de cette ville que les arts superflus, qui détournent les pauvres de la culture de la terre pour les vrais besoins, & qui corrompent les riches, en les jettant dans le faste & dans la



la mollesse : mais nous n'avons fait aucun tort aux beaux arts, ni aux hommes qui ont un vrai génie pour les cultiver. Ainsi Idoménée est beaucoup plus puissant qu'il ne l'étoit quand vous admiriez sa magnificence. Cet éclat éblouissant cachoit une foiblesse & une misère qui eussent bientôt renversé son empire : maintenant il a un plus grand nombre d'hommes, & il les nourrit plus facilement. Ces hommes accoutumés au travail, à la peine & au mépris de la vie par l'amour des bonnes loix, sont tous prêts à combattre pour défendre les terres cultivées de leurs propres mains. Bientôt cet état, que vous croyez déchu, fera la merveille de l'Hesperie.

Souvenez-vous, ô Télémaque, qu'il y a deux choses pernicieuses dans le gouvernement des peuples, auxquelles on n'apporte presque jamais aucun remède. La première est une autorité injuste & trop violente dans les rois. La seconde est le luxe qui corrompt les mœurs. Quand les rois s'accoutument à ne connoître plus d'autres loix que leurs volontés absolues, & qu'ils ne mettent plus de frein à leurs passions, ils peuvent tout ; mais à force de tout pouvoir, ils sapent le fondement de leur puissance. Ils n'ont plus de règle certaine, ni de maximes de gouvernement ; chacun à l'envi les flate ; ils n'ont plus de peuples ; il ne leur reste que des esclaves dont le nombre diminue chaque jour. Qui leur dira la vérité ? Qui donnera des bornes au torrent ? Tout cède ; les sages s'en fuient, se cachent, & gémissent. Il n'y a qu'une révolution soudaine & violente, qui puisse ramener cette puissance débordée dans son cours naturel. Souvent même le coup qui pourroit la modérer, l'abat sans ressource. Rien ne menace tant d'une chute funeste, qu'une autorité qu'on pousse trop loin. Elle est semblable à un arc trop tendu qui se rompt enfin tout-à-coup, si on ne le relâche : mais qui est-ce qui osera le relâcher ? Idoménée étoit gâté jusqu'au fond du cœur par cette autorité si flatteuse ; il avoit été renversé de son trône ; mais il n'avoit pas été détrompé. Il a fallu que les Dieux nous aient envoyé ici pour le dé-

désabuser de cette puissance aveugle & outrée, qui ne convient pas à des hommes ; encore a-t-il falu des espèces de miracles pour lui ouvrir les yeux.

L'autre mal presque incurable est le luxe. Comme la trop grande autorité empoisonne les rois, le luxe empoisonne toute une nation. On dit que le luxe sert à nourrir les pauvres aux dépens des riches, comme si les pauvres ne pouvoient pas gagner leur vie plus utilement en multipliant les fruits de la terre, sans amolir les riches par des raffinemens de volupté. Toute une nation s'accoutume à regarder, comme des nécessitez de la vie, les choses superflues : ce sont tous les jours de nouvelles nécessitez qu'on invente ; & on ne peut plus se passer des choses qu'on ne connoissoit pas trente ans auparavant. Ce luxe s'appelle bon goût, perfection des arts, & politesse de la nation. Ce vice, qui en attire une infinité d'autres, est loué comme une vertu ; il répand sa contagion depuis le roi jusqu'aux derniers de la lie du peuple. Les proches parens du roi veulent imiter sa magnificence ; les grands celle des parens du roi ; les gens médiocres veulent égaler les grands ; car qui est-ce qui se fait justice ? Les petits veulent passer pour médiocres. Tout le monde fait plus qu'il ne peut ; les uns par faste, & pour se prévaloir de leurs richesses ; les autres par mauvaise honte, & pour cacher leur pauvreté. Ceux mêmes qui sont assez sages pour condamner un si grand désordre, ne le sont pas assez pour oser lever la tête les premiers, & pour donner des exemples contraires. Toute une nation se ruine ; toutes les conditions se confondent. La passion d'acquérir du bien pour soutenir une vaine dépense corrompt les ames les plus pures ; il n'est plus question que d'être riche ; la pauvreté est une infamie. Soyez savant, habile, vertueux, instruisez les hommes, gagnez des batailles, sauvez la patrie, sacrifiez tous vos intérêts ; vous êtes méprisé, si vos talens ne sont relevés par le faste. Ceux même qui n'ont pas de bien, veulent paroître en avoir ; ils dépensent comme s'ils en avoient : on emprunte, on trompe, on use

de

de mille artifices indignes pour parvenir. Mais qui remédiera à ces maux ? Il faut changer le goût & les habitudes de toute une nation ; il faut lui donner de nouvelles loix. Qui le pourra entreprendre, si ce n'est un roi philosophe, qui sache par l'exemple de sa propre modération faire honte à tous ceux qui aiment une dépense fastueuse, & encourager les sages, qui seront bien aises d'être autorisés dans une honnête frugalité ?

Télémaque écoutant ce discours, étoit comme un homme qui revient d'un profond sommeil. Il sentoit la vérité de ces paroles, & elles se gravoiént dans son cœur, comme un savant sculpteur imprime les traits qu'il veut sur le marbre, en sorte qu'il lui donne de la tendresse, de la vie & du mouvement. Télémaque ne répondit rien ; mais repassant tout ce qu'il venoit d'entendre, il parcouroit des yeux les choses qu'on avoit changées dans la ville. Ensuite il disoit à Mentor :

Vous avez fait d'Idoménée le plus sage de tous les rois ; je ne le connois plus, ni lui, ni son peuple. J'avoue même que ce que vous avez fait ici est infiniment plus grand que les victoires que nous venons de remporter. Le hazard & la force ont beaucoup de part au succès de la guerre. Il faut que nous partagions la gloire des combats avec nos soldats : mais tout votre ouvrage vient d'une seule tête : Il a fallu que vous ayez travaillé seul contre un roi & contre tout son peuple pour les corriger. Les succès de la guerre sont toujours funestes & odieux ; ici tout est l'ouvrage d'une sagesse céleste, tout est doux, tout est pur, tout est aimable, tout marque une autorité qui est au-dessus de l'homme. Quand les hommes veulent de la gloire, que ne la cherchent-ils dans cette application à faire du bien ? O qu'ils s'entendent mal en gloire, d'en espérer une solide, en ravageant la terre & en répandant le sang humain ! Mentor montra sur son visage une joye sensible de voir Télémaque si défabusé des victoires & des conquêtes, dans un âge où il étoit si naturel, qu'il fût enivré de la gloire qu'il avoit acquise.

Ensuite Mentor ajouta : Il est vrai que tout ce que vous voyez ici est bon & louable : mais sachez qu'on pourroit faire des choses encore meilleures. Idoménée modère ses passions, & s'applique à gouverner son peuple avec justice ; mais il ne laisse pas de faire encore bien des fautes, qui sont les suites malheureuses de ses fautes anciennes. Quand les hommes veulent quitter le mal, le mal semble encore les poursuivre ; long-tems il leur reste de mauvaises habitudes, un naturel affoibli, des erreurs invétérées, & des préventions presque incurables. Heureux ceux qui ne se sont jamais égarés ! ils peuvent faire le bien plus parfaitement. Les Dieux, ô Télémaque, vous demanderont plus qu'à Idoménée, parce que vous avez connu la vérité dès votre jeunesse, & que vous n'avez jamais été livré aux séductions d'une trop grande prospérité.

Idoménée, continuoit Mentor, est sage & éclairé ; mais il s'applique trop au détail, & ne medite pas assez le gros de ses affaires pour former des plans. L'habileté d'un roi, qui est au dessus des hommes, ne consiste pas à faire tout par lui-même : c'est une vanité grossière que d'espérer d'en venir à bout, ou de vouloir persuader au monde qu'on en est capable. Un roi doit gouverner en choisissant & en conduisant ceux qui gouvernent sous lui ; il ne faut pas qu'il fasse le détail ; car c'est faire la fonction de ceux qui ont à travailler sous lui ; il doit seulement s'en faire rendre compte, & en savoir assez pour entrer dans ce compte avec discernement. C'est merveilleusement gouverner, que de choisir & d'appliquer selon leurs talens les gens qui gouvernent. Le suprême & parfait gouvernement consiste à gouverner ceux qui gouvernent : il faut les observer, les éprouver, les modérer, les corriger, les animer, les élever, les rabaisser, les changer de places, & les tenir toujours dans la main. Vouloir examiner tout par soi-même, c'est défiance, c'est petitesse, c'est se livrer à une jalousie pour les détails, qui consume le tems & la liberté d'esprit nécessaires pour les grandes choses. Pour former de grands desseins, il



il faut avoir l'esprit libre, & reposé : il faut penser à son aise dans un entier dégagement de toutes les expéditions d'affaires épineuses ; un esprit épuisé par le détail, est comme la lie du vin qui n'a plus de force ni de délicatesse. Ceux qui gouvernent par le détail sont toujours déterminez par le present, sans étendre leurs vues sur un avenir éloigné ; ils sont toujours entraînez par l'affaire du jour où ils sont, & cette affaire étant seule à les occuper, elle les frappe trop ; elle retrecit leur esprit ; car on ne juge sainement des affaires, que quand on les compare toutes ensemble, & qu'on les place toutes dans un certain ordre, afin qu'elles aient de la suite & de la proportion. Manquer à suivre cette regle dans le gouvernement, c'est ressembler à un musicien, qui se contenteroit de trouver des sons harmonieux, & qui ne se mettroit point en peine de les unir & de les accorder pour en composer une musique douce & touchante. C'est ressembler aussi à un architecte qui croit avoir tout fait, pourvu qu'il assemble de grandes colonnes, & beaucoup de pierres bien taillées, sans penser à l'ordre, & à la proportion des ornemens de son édifice. Dans le tems qu'il fait un salon, il ne prévoit pas qu'il faudra faire un escalier convenable. Quand il travaille au corps du bâtiment, il ne songe ni à la cour ni au portail ; son ouvrage n'est qu'un assemblage confus de parties magnifiques, qui ne sont point faites les unes pour les autres. Cet ouvrage, loin de lui faire honneur, est un monument qui éternisera sa honte ; car il fait voir que l'ouvrier n'a pas su penser avec assez d'étendue pour concevoir à la fois le dessein général de tout son ouvrage. C'est un caractère d'esprit court & subalterne. Quand on est né avec ce genie borné au détail, on n'est propre qu'à exécuter sous autrui. N'en doutez pas, ô mon cher Télémaque, le gouvernement d'un royaume demande une certaine harmonie comme la musique, & de justes proportions comme l'architecture.

Si vous voulez que je me serve encore de la comparaison de ces arts, je vous ferai entendre comment les hommes qui gouvernent par le détail, sont médiocres. Celui qui dans un concert ne chante que certaines choses, quoiqu'il les chante parfaitement, n'est qu'un chanteur. Celui qui conduit tout le concert, & qui en règle à la fois toutes les parties, est le seul maître de musique. Tout de même celui qui taille les colonnes, ou qui élève un côté du bâtiment, n'est qu'un maçon : mais celui qui a pensé tout l'édifice, & qui en a toutes les proportions dans sa tête, est le seul architecte. Ainsi ceux qui travaillent, qui expédient, & qui font le plus d'affaires, sont ceux qui gouvernent le moins ; ils ne sont que les ouvriers subalternes. Le vrai génie qui conduit l'état, est celui qui ne faisant rien, fait tout faire ; qui pense, qui invente, qui pénètre dans l'avenir, qui retourne dans le passé, qui arrange, qui proportionne, qui prépare de loin, qui se roidit sans cesse pour lutter contre la fortune, comme un nageur contre le torrent de l'eau ; qui est attentif nuit & jour pour ne laisser rien au hazard.

Croyez-vous, Télémaque, qu'un grand peintre travaille assidûment depuis le matin jusqu'au soir pour expédier plus promptement ses ouvrages ? Non, cette gêne & ce travail servile éteindroient tout le feu de son imagination ; il ne travailleroit plus de génie ; il faut que tout se fasse irrégulièrement & par saillies, suivant que son goût le mène, & que son esprit l'excite. Croyez-vous qu'il passe son tems à broyer des couleurs, & à préparer des pinceaux ? Non, c'est l'occupation de ses élèves. Il se réserve le soin de penser ; il ne songe qu'à faire des traits hardis, qui donnent de la noblesse, de la vie, & de la passion à ses figures ; il a dans sa tête les pensées & les sentimens des héros qu'il veut représenter ; il se transporte dans les siècles & dans toutes les circonstances où ils ont été : à cette espèce d'enthousiasme il faut qu'il joigne une sagesse qui le retienne, que tout soit  
vrai,

vrai, correct, & proportionné l'un à l'autre. Croyez-vous, Télémaque, qu'il faille moins d'élevation de génie & d'efforts de pensées pour faire un grand roi, que pour faire un bon peintre ? Concluez donc que l'occupation d'un roi doit être de penser, de former de grands projets, & de choisir les hommes propres à les exécuter sous lui.

Télémaque lui répondit : Il me semble que je comprends tout ce que vous dites : mais si les choses alloient ainsi, un roi seroit souvent trompé, n'entrant point par lui-même dans le détail. C'est vous-même qui vous trompez, repartit Mentor ; ce qui empêche qu'on ne soit trompé, c'est la connoissance générale du gouvernement. Les gens qui n'ont point de principes dans les affaires, & qui n'ont point de vrai discernement des esprits, vont toujours comme à tâtons ; c'est un hazard quand ils ne se trompent pas. Ils ne savent pas même précisément ce qu'ils cherchent, ni à quoi ils doivent tendre ; ils ne savent que se défier, & se défient plutôt des honnêtes gens qui les contredisent, que des trompeurs qui les flattent. Au contraire ceux qui ont des principes pour le gouvernement, & qui se connoissent en hommes, savent ce qu'ils doivent chercher en eux, & les moyens d'y parvenir : ils reconnoissent, du moins en gros, si les gens dont ils se servent, sont des instrumens propres à leurs desseins, & s'ils entrent dans leurs vues pour tendre au but qu'ils se proposent. D'ailleurs, comme ils ne se jettent pas dans les détails accablans, ils ont l'esprit plus libre pour envisager d'une seule vue le gros de l'ouvrage, & pour observer s'il avance vers la fin principale ; s'ils sont trompez, du moins ils ne le sont guère dans l'essentiel. Ils sont, outre cela, au-dessus des petites jalousies qui marquent un esprit borné & une ame basse. Ils comprennent qu'on ne peut éviter d'être trompé dans les grandes affaires, puisqu'il faut s'y ser-

vir des hommes, qui sont si souvent trompeurs. On perd plus dans l'irrésolution où jette la défiance, qu'on ne perdrait à se laisser un peu tromper. On est trop heureux, quand on n'est trompé que dans les choses médiocres ; les grandes ne laissent pas de s'acheminer, & c'est la seule chose dont un grand homme doit être en peine. Il faut réprimer sévèrement la tromperie quand on la découvre ; mais il faut compter sur quelque tromperie, si on ne veut point être véritablement trompé. Un artisan dans sa boutique voit tout de ses propres yeux, & fait tout de ses propres mains. Mais un roi dans un grand état ne peut tout faire, ni tout voir. Il ne doit faire que les choses que nul autre ne peut faire sous lui ; il ne doit voir que ce qui entre dans la décision des choses importantes.

Enfin Mentor dit à Télémaque : Les Dieux vous aiment, & vous préparent un règne plein de sagesse. Tout ce que vous voyez ici est fait, moins pour la gloire d'Idoménée, que pour votre instruction. Tous les sages établissemens que vous admirez dans Salente, ne sont que l'ombre de ce que vous ferez un jour à Ithaque, si vous répondez par vos vertus à votre haute destinée. Il est tems que nous songions à partir d'ici. Idoménée tient un vaisseau prêt pour notre retour.

Aussitôt Télémaque ouvrit son cœur à son ami, mais avec quelque peine, sur un attachement qui lui faisoit regretter Salente. Vous me blâmerez peut-être, lui dit-il, de prendre trop facilement des inclinations dans les lieux où je passe ; mais mon cœur me feroit de continuel reproches, si je vous cachois que j'aime Antiope, fille d'Idoménée. Non, mon cher Mentor, ce n'est pas une passion aveugle, comme celle dont vous n'avez guéri dans l'isle de Calypso. J'ai bien reconnu la profondeur de la playe que l'amour m'avoit fait auprès d'Eucharis ; je ne puis encore prononcer son nom sans être troublé ; le tems



& l'absence n'ont pu l'effacer. Cette expérience funeste m'apprend à me défier de moi-même. Mais pour Antiope, ce que je ressens n'a rien de semblable; ce n'est point amour passionné, c'est goût, c'est estime, c'est persuasion. Que je serois heureux si je passois ma vie avec elle! Si jamais les Dieux me rendent mon père, & qu'ils me permettent de choisir une femme, Antiope sera mon épouse. Ce qui me touche en elle, c'est son silence, sa modestie, sa retraite, son travail assidu, son industrie pour les ouvrages de laine & de broderie, son application à conduire toute la maison de son père depuis que sa mère est morte; son mépris des vaines parures, l'oubli ou l'ignorance même qui paroît en elle de sa beauté. Quand Idoménée lui ordonne de mener les danses des jeunes Crétoises au son des flûtes, on la prendroit pour la riante Venus, tant elle est accompagnée de graces. Quand il la mène avec lui à la chasse dans les forêts, elle paroît majestueuse & adroite à tirer de l'arc comme Diane au milieu de ses nymphes; elle seule ne le fait pas, & tout le monde l'admire. Quand elle entre dans le temple des Dieux, & qu'elle porte sur sa tête les choses sacrées dans des corbeilles, on croiroit qu'elle est elle-même la Divinité qui habite dans le temple. Avec quelle crainte & quelle religion la voyons-nous offrir des sacrifices, & fléchir la colère des Dieux, quand il faut expier quelque faute, ou détourner quelque funeste présage. Enfin quand on la voit avec une troupe de filles, tenant en sa main une aiguille d'or, on croit que c'est Minerve même, qui a pris sur la terre une forme humaine, & qui inspire aux hommes les beaux arts. Elle anime les autres à travailler; elle leur adoucit le travail & l'ennui par les charmes de sa voix, lorsqu'elle chante toutes les merveilleuses histoires des Dieux; & elle surpasse la plus exquise peinture, par la délicatesse de ses broderies. Heureux l'homme qu'un doux hymen unira avec elle! Il n'aura à craindre  
que

que de la perdre & de lui survivre. Je prens ici, mon cher Mentor, les Dieux à témoins que je suis prêt à partir ; j'aimerai Antiope tant que je vivrai, mais elle ne retardera pas d'un moment mon retour à Ithaque. Si un autre la devoit posséder, je passerois le reste de mes jours avec tristesse & amertume : mais enfin je la quitterai, quoique je sache que l'absence peut me la faire perdre. Je ne veux ni lui parler, ni parler à son père de mon amour ; car je ne dois en parler qu'à vous seul, jusqu'à ce qu'Ulysse, remonté sur son trône, m'ait déclaré qu'il y consent. Vous pouvez reconnoître par-là, mon cher Mentor, combien cet attachement est différent de la passion, dont vous m'avez vu aveuglé pour Eucharis.

Mentor répondit : O Télémaque, je conviens de cette différence. Antiope est douce, simple, sage ; ses mains ne méprisent point le travail ; elle prévoit de loin, elle pourvoit à tout, elle sait se taire, & agir de suite sans empressement ; elle est à toute heure occupée, & ne s'embarrasse jamais, parce qu'elle fait chaque chose à propos. Le bon ordre de la maison de son père est sa gloire ; elle en est plus ornée que de sa beauté. Quoi-qu'elle ait soin de tout, & qu'elle soit chargée de corriger, de refuser, d'épargner, (choses qui font haïr presque toutes les femmes) elle s'est rendue aimable à toute la maison ; c'est qu'on ne trouve en elle ni passion, ni entêtement, ni légèreté, ni humeur, comme dans les autres femmes. D'un seul regard elle se fait entendre, & on craint de lui déplaire ; elle donne des ordres précis, elle n'ordonne que ce qu'on peut exécuter, elle reprend avec bonté, & en reprenant elle encourage. Le cœur de son père se repose sur elle, comme un voyageur abattu par les ardeurs du soleil, se repose à l'ombre sur l'herbe tendre. Vous avez raison, Télémaque ; Antiope est un trésor digne d'être recherché dans les terres les plus

plus éloignées. Son esprit non plus que son corps ne se pare jamais de vains ornemens ; son imagination, quoique vive, est retenue ; elle ne parle que pour la nécessité ; & si elle ouvre la bouche, la douce persuasion & les graces naïves coulent de ses lèvres. Dès qu'elle parle, tout le monde se tait, & elle en rougit ; peu s'en faut qu'elle ne supprime ce qu'elle a voulu dire, quand elle s'apperçoit qu'on l'écoute si attentivement ; à peine l'avons-nous entendue parler.

Vous souvenez-vous, ô Télémaque, d'un jour que son père la fit venir ? Elle parut les yeux baissés, couverte d'un grand voile ; & elle ne parla que pour modérer la colère d'Idoménée, qui vouloit faire punir rigoureusement un de ses esclaves. D'abord elle entra dans sa peine ; puis elle le calma ; enfin elle lui fit entendre ce qui pouvoit excuser ce malheureux ; & sans faire sentir au roi qu'il s'étoit trop emporté, elle lui inspira des sentimens de justice & de compassion. Thetis quand elle fêta le vieux Nérée, n'appaise pas avec plus de douceur les flots irrités. Ainsi Antiope, sans chercher à prendre aucune autorité, & sans se prévaloir de ses charmes, maniera un jour le cœur de son époux, comme elle touche maintenant sa lyre, quand elle en veut tirer les plus tendres accords. Encore une fois, Télémaque, votre amour pour elle est juste ; les Dieux vous la destinent, vous l'aimez d'un amour raisonnable, il faut attendre qu'Ulysse vous la donne. Je vous loue de n'avoir pas voulu lui découvrir vos sentimens ; mais sachez que si vous eussiez pris quelques détours pour lui apprendre vos desseins, elle les auroit rejettes, & auroit cessé de vous estimer. Elle ne se promettra jamais à personne ; elle se laissera donner par son père ; elle ne prendra jamais pour époux qu'un homme qui craigne les Dieux, & qui remplisse toutes les bienféances.

Avez-

Avez-vous observé comme moi, qu'elle se montre encore moins, & qu'elle baisse plus les yeux depuis votre retour ? Elle fait tout ce qui vous est arrivé d'heureux dans la guerre ; elle n'ignore ni votre naissance, ni vos aventures, ni tout ce que les Dieux ont mis en vous ; c'est ce qui la rend si modeste & si réservée. Allons, Télémaque, allons vers Ithaque ; il ne me reste plus qu'à vous faire trouver votre père, & qu'à vous mettre en état d'obtenir une épouse digne de l'âge d'or : fût-elle bergère dans la froide Algide, au lieu qu'elle est fille d'un roi de Salente, vous serez trop heureux de la posséder.

*Fin du Vingt-deuxième Livre.*







LES  
AVANTURES  
DE  
TELEMAQUE,  
FILS D'ULYSSE.

---

LIVRE VINGT-TROISIEME.

---

SOMMAIRE.

*Idoménée craignant le départ de ses deux hôtes, propose à Mentor plusieurs affaires embarrassantes, l'assurant qu'il ne les pourra régler sans son secours. Mentor lui explique comment il doit se comporter, & tient ferme pour remmener Télémaque. Idoménée essaye encore de les retenir, en excitant la passion de ce dernier pour Antiope : il les engage dans une partie de chasse, où il veut que sa fille se trouve. Elle y seroit déchirée par un sanglier, sans Télémaque qui la sauve. Il sent ensuite beaucoup de répugnance à la quitter, & à prendre congé du roi son père. Mais étant encouragé par Mentor, il surmonte sa peine, & s'embarque pour sa patrie.*

**I**DOMENEE, qui craignoit le départ de Télémaque & de Mentor, ne songeoit qu'à le retarder. Il représenta à Mentor qu'il ne pouvoit régler sans lui un différend, qui étoit élevé entre Diophanès, prêtre de Jupiter Conservateur, & Héliodore, prêtre d'Apollon, sur les presages qu'on tire du vol des oiseaux, & des entrailles des victimes. Pourquoi,  
lui

lui dit Mentor, vous mêleriez-vous des choses sacrées ? Laissez-en la décision aux Etruriens, qui ont la tradition des plus anciens oracles, & qui sont inspirés pour être les interprètes des Dieux. Employez seulement votre autorité à étouffer ces disputes dès leur naissance. Ne montrez ni partialité, ni prévention : contentez-vous d'appuyer la décision quand elle sera faite. Souvenez-vous qu'un roi doit être soumis à la religion, & qu'il ne doit jamais entreprendre de la régler : la religion vient des Dieux ; elle est au-dessus des rois. Si les rois se mêlent de la religion, au lieu de la protéger, ils la mettent en servitude. Les rois sont si puissans, & les autres hommes sont si foibles, que tout sera en péril d'être altéré au gré des rois, si on les fait entrer dans les questions qui regardent les choses sacrées. Laissez donc en pleine liberté la décision aux amis des Dieux, & bornez-vous à reprimer ceux qui n'obéiront pas à leur jugement, quand il aura été prononcé.

Ensuite Idoménée se plaignit de l'embarras où il étoit sur un grand nombre de procès entre divers particuliers, qu'on le pressoit de juger. Décidez, lui répondoit Mentor, toutes les questions nouvelles qui vont à établir des maximes générales de jurisprudence, & à interpréter les loix ; mais ne vous chargez jamais de juger les causes particulières : elles viendroient toutes en foule vous assiéger. Vous seriez l'unique juge de votre peuple. Tous les autres juges, qui sont sous vous, deviendroient inutiles ; vous seriez accablé, & les petites affaires vous déroberaient aux grandes, sans que vous pussiez suffire à régler le détail des petites. Gardez-vous donc bien de vous jeter dans cet embarras ; renvoyez les affaires des particuliers aux juges ordinaires ; ne faites que ce que nul autre ne peut faire pour vous soulager ; vous ferez alors les véritables fonctions de roi.

On

On me presse encore, disoit Idoménée, de faire certains mariages. Les personnes d'une naissance distinguée, qui m'ont suivi dans toutes les guerres, & qui ont perdu de très-grands biens en me servant, voudroient trouver une espèce de récompense, en épousant certaines filles riches ; je n'ai qu'un mot à dire pour leur procurer ces établissemens.

Il est vrai, répondit Mentor, qu'il ne vous en coûteroit qu'un mot ; mais ce mot lui-même vous coûteroit trop cher. Voudriez-vous ôter aux pères & aux mères la liberté & la consolation de choisir leurs gendres, & par conséquent leurs héritiers ? Ce seroit mettre toutes les familles dans le plus rigoureux esclavage. Vous vous rendriez responsable de tous les malheurs domestiques de vos citoyens. Les mariages ont assez d'épines, sans leur donner encore cette amertume. Si vous avez des serviteurs fidèles à récompenser, donnez-leur des terres incultes ; ajoutez-y des rangs & des honneurs proportionnez à leur condition & à leurs services. Ajoutez-y, s'il le faut, quelque argent pris par vos épargnes sur les fonds destinez à votre dépense : mais ne payez jamais vos dettes, en sacrifiant les filles riches malgré leur parenté.

Idoménée passa bientôt de cette question à une autre. Les Sibarites, disoit-il, se plaignent de ce que nous avons usurpé des terres qui leur appartiennent, & de ce que nous les avons données, comme des champs à défricher aux étrangers que nous avons attirés depuis peu ici. Cederai-je à ces peuples ? Si je la fais, chacun croira qu'il n'a qu'à former des prétentions sur nous.

Il n'est pas juste, répondit Mentor, de croire les Sibarites dans leur propre cause : mais il n'est pas juste aussi de vous croire dans la vôtre. Qui croirons-nous donc, repartit Idoménée ? Il ne faut croire, poursuivit Mentor, aucune des deux parties : mais il faut prendre pour arbitre un peuple voisin, qui ne soit suspect d'aucun côté ; tels sont les Sipontins : ils n'ont aucun intérêt contraire aux vôtres. Mais suis-je obligé, répondit Idoménée, à croire quelque arbitre ?

Ne suis-je pas un roi ? Un souverain est-il obligé à se soumettre à des étrangers sur l'étendue de sa domination ?

Mentor reprit ainsi le discours : Puisque vous voulez tenir ferme, il faut que vous jugiez que votre droit est bon. D'un autre côté les Sibarites ne relâchent rien ; ils soutiennent que leur droit est certain. Dans cette opposition de sentimens, il faut qu'un arbitre choisi par les parties vous accomode, ou que le sort des armes décide ; il n'y a point de milieu. Si vous entriez dans une république, où il n'y eût ni magistrats ni juges, & où chaque famille se crût en droit de se faire justice à elle-même par violence sur toutes ses prétentions contre ses voisins, vous déploreriez le malheur d'une telle nation, & vous auriez horreur de cet affreux désordre, où toutes les familles s'armeroient les unes contre les autres. Croyez-vous que les Dieux regardent avec moins d'horreur le monde entier, qui est la république universelle, si chaque peuple, qui n'y est que comme une grande famille, se croit en plein droit de se faire par violence justice à soi-même sur toutes ses prétentions contre les autres peuples voisins ? Un particulier qui possède un champ, comme l'héritage de ses ancêtres, ne peut s'y maintenir que par l'autorité des loix, & par le jugement des magistrats. Il seroit très sévèrement puni comme un séditieux, s'il vouloit conserver par la force ce que la justice lui a donné. Croyez-vous que les rois puissent employer d'abord la violence pour soutenir leurs prétentions, sans avoir tenté toutes les voyes de douceur & d'humanité ? La justice n'est-elle pas encore plus sacrée & plus inviolable pour les rois par rapport à des pays entiers, que pour les familles par rapport à quelques champs labourés ? Sera-t-on injuste & ravisseur, quand on ne prend que quelques arpens de terre ? Sera-t-on juste, sera-t-on héros, quand on prend des provinces ? Si on se prévient, si on se flâte, si on s'aveugle dans les petits intérêts des particuliers, ne doit-on pas encore plus craindre de se flater



flater & de s'aveugler sur les grands intérêts d'état ? Se croira-t-on soi-même dans une matière où l'on a tant de raisons de se défier de soi ? Ne craindra-t-on point de se tromper dans des cas, où l'erreur d'un seul homme a des conséquences affreuses ? L'erreur d'un roi qui se flate sur ses prétentions, cause souvent des ravages, des famines, des massacres, des pertes, des depravations de mœurs, dont les effets funestes s'étendent jusques dans les siècles les plus reculez. Un roi, qui assemble toujours tant de flatteurs autour de lui, ne craindra-t-il point d'être flaté en ces occasions ? S'il convient de quelque arbitre pour terminer le différend, il montre son équité, sa bonne foi, sa modération : il publie les solides raisons, sur lesquelles la cause est fondée. L'arbitre choisi est un médiateur amiable, & non un juge de rigueur. On ne se soumet pas aveuglément à ses décisions, mais on a pour lui une grande déférence. Il ne prononce pas une sentence en juge souverain ; mais il fait des propositions, & on sacrifie quelque chose par ses conseils, pour conserver la paix. Si la guerre vient, malgré tous les soins qu'un roi prend pour conserver la paix, il a du moins alors pour lui le témoignage de sa conscience, l'estime de ses voisins, & la juste protection des Dieux. Idoménée touché de ce discours, consentit que les Sipontins fussent médiateurs entre lui & les Sibarites.

Alors le roi voyant que tous les moyens de retenir les deux étrangers lui échappoient, essaya de les arrêter par un lien plus fort. Il avoit remarqué que Télémaque aimoit Antiôpe, & il espéra de le prendre par cette passion. Dans cette vue il la fit chanter plusieurs fois pendant des festins ; elle le fit pour ne desobeïr pas à son pere, mais avec tant de modestie & de tristesse, qu'on voyoit bien la peine qu'elle souffroit en obeïssant. Idoménée alla jusqu'à vouloir qu'elle chantât la victoire remportée sur les Dauniens & sur Adrasle : mais elle ne put se résoudre à chanter les louanges de Télémaque ; elle s'en défendit avec

respect, & son père n'osa la contraindre. Sa voix douce & touchante pénétrait le cœur du jeune fils d'Ulysse; il étoit tout ému. Idoménée, qui avoit les yeux attachez sur lui, jouïssoit du plaisir de remarquer son trouble : mais Télémaque ne faisoit pas semblant d'appercevoir les desseins du roi. Il ne pouvoit s'empêcher en ces occasions d'être fort touché ; mais la raison étoit en lui au dessus du sentiment, & ce n'étoit plus ce même Télémaque, qu'une passion tyrannique avoit autrefois captivé dans l'isle de Calypso. Pendant qu'Antiope chantoit, il gardoit un profond silence ; dès qu'elle avoit fini, il se hâtoit de tourner la conversation sur quelque autre matière.

Le roi ne pouvant par cette voye réussir dans son dessein, prit enfin la résolution de faire une grande chasse, dont il voulut donner le plaisir à sa fille. Antiope pleura, ne voulant point y aller : mais il falut exécuter l'ordre de son père. Elle monte un cheval écumant, fougueux, & semblable à ceux que Castor domptoit pour les combats ; elle le conduit sans peine : une troupe de jeunes filles la suit avec ardeur ; elle paroît au milieu d'elles, comme Diane dans les forêts. Le roi la voit, & il ne peut se lasser de la voir. En la voyant il oublie tous ses malheurs passés. Télémaque la voit aussi, & il est encore plus touché de la modestie d'Antiope, que de son adresse & de toutes ses graces.

Les chiens poursuivoient un sanglier d'une grandeur énorme, & furieux comme celui de Calydon. Ses longues soyes étoient dures & hérissées comme des dards ; ses yeux étincelans étoient pleins de sang & de feu ; son souffle se faisoit entendre de loin, comme le bruit sourd des vents séditieux, quand Eole les rappelle dans son antre, pour apaiser les tempêtes ; ses défenses longues, & crochuës comme la faux tranchante des moissonneurs, coupoient le tronc des arbres. Tous les chiens qui osoient en approcher, étoient déchirez. Les plus hardis chasseurs en le poursuivant

craig-

craignoient de l'atteindre. Antiope, légère à la course comme les vents, ne craignit point de l'attaquer de près. Elle lui lance un trait, qui le perce au-dessus de l'épaule; le sang de l'animal farouche ruisselle, & le rend plus furieux. Il se tourne vers celle qui l'a blessé. Aussitôt le cheval d'Antiope, malgré sa fierté, frémit & recule. Le sanglier monstrueux s'élance contre lui, semblable aux pesantes machines qui ébranlent les murailles des plus fortes villes. Le courrier chancelle, & est abatu. Antiope se voit par terre hors d'état d'éviter le coup fatal de la défense du sanglier animé contre elle. Mais Télémaque attentif au danger d'Antiope, étoit déjà descendu de cheval; plus prompt que les éclairs, il se jette entre le cheval abatu, & le sanglier, qui revient pour venger son sang: il tient dans ses mains un long dard, & l'enfonce presque tout entier dans le flanc de l'horrible animal, qui tombe plein de rage.

A l'instant Télémaque en coupe la hure, qui fait encore peur quand on la voit de près, & qui effraye tous les chasseurs. Il la présente à Antiope; elle en rougit; elle consulte des yeux son père, qui après avoir été saisi de frayeur, est transporté de joye de la voir hors de péril, & lui fait signe qu'elle doit accepter ce don. En le prenant elle dit à Télémaque: Je reçois de vous avec reconnaissance un autre don plus grand; car je vous dois la vie. A peine eut-elle parlé, qu'elle craignit d'avoir trop dit; elle baissa les yeux, & Télémaque qui vit son embarras, n'osa lui dire que ces paroles: Heureux le fils d'Ulysse d'avoir conservé une vie si précieuse! Mais plus heureux encore s'il pouvoit passer la sienne auprès de vous! Antiope sans lui répondre, rentra brusquement dans la troupe de ses jeunes compagnes, où elle remonta à cheval.

Idoménée auroit dès ce moment promis sa fille à Télémaque: mais il céda d'enflâmer davantage sa passion en le laissant dans l'incertitude, & crut même le retenir encore à Salente par le desir d'assurer son

mariage. Idoménée raisonnoit ainsi en lui-même ; mais les Dieux se jouent de la sagesse des hommes. Ce qui devoit retenir Télémaque, fut précisément ce qui le pressa de partir. Ce qu'il commençoit à sentir, le mit dans une juste défiance de lui-même. Mentor redoubla ses soins pour lui inspirer un desir impatient de s'en retourner à Ithaque ; il peffa Idoménée de le laisser partir ; le vaisseau étoit déjà prêt. Ainsi Mentor, qui régloit tous les momens de la vie de Télémaque, pour l'élever à la plus haute gloire, ne l'arrêtoit en chaque lieu, qu'autant qu'il le faisoit pour exercer sa vertu, & pour lui faire acquérir de l'expérience.

Mentor avoit eu soin de faire préparer le vaisseau dès l'arrivée de Télémaque ; mais Idoménée, qui avoit eu beaucoup de répugnance à le voir préparer, tomba dans une tristesse mortelle & dans une désolation à faire pitié, lorsqu'il vit que ses deux hôtes, dont il avoit tiré tant de secours, alloient l'abandonner. Il se renfermoit dans les lieux les plus secrets de sa maison. Là il soulageoit son cœur, en poussant des gémissemens, & en versant des larmes ; il oublioit le soin de se nourrir. Le sommeil n'adoucissoit plus ses cuisantes peines. Il se desséchoit, il se consumoit par ses inquiétudes : semblable à un grand arbre qui couvre la terre de l'ombre de ses rameaux épais, & dont un ver commence à ronger la tige dans les canaux défilés, où la sève coule pour sa nourriture : cet arbre que les vents n'ont jamais ébranlé, que la terre féconde se plaît à nourrir dans son sein, & que la hache du laboureur a toujours respecté, ne laisse pas de languir sans qu'on puisse decouvrir la cause de son mal ; il se flétrit, il se dépouille de ses feuilles qui font sa gloire ; il ne montre plus qu'un tronc couvert d'une écorce entr'ouverte, & des branches seches. Tel parut Idoménée dans sa douleur.

Télémaque attendri n'osoit lui parler. Il craignoit le jour du départ ; il cherchoit des prétextes pour le retarder, & il seroit demeuré long tems dans



dans cette incertitude, si Mentor ne lui eût dit : Je suis bien aise de vous voir si changé. Vous étiez né dur & hautain, votre cœur ne se laissoit toucher que de vos commoditez & de vos intérêts ; mais vous êtes enfin devenu homme, & vous commencez par l'expérience de vos maux à compatir à ceux des autres. Sans cette compassion on n'a ni bonté, ni vertu, ni capacité pour gouverner les hommes ; mais il ne faut pas la pousser trop loin, ni tomber dans une amitié foible. Je parlerois volontiers à Idoménée pour le faire consentir à votre départ, & je vous épargnerois l'embarras d'une conversation si fâcheuse ; mais je ne veux point que la mauvaise honte & la timidité dominent votre cœur. Il faut que vous vous accoutumiez à mêler le courage & la fermeté, avec une amitié tendre & sensible ; il faut craindre d'affliger les hommes sans nécessité ; il faut entrer dans leurs peines, quand on ne peut éviter de leur en faire, & adoucir le plus qu'on peut le coup qu'il est impossible de leur épargner entièrement. C'est pour chercher cet adoucissement, répondit Télémaque, que j'aime-rois mieux qu'Idoménée apprit notre départ par vous que par moi.

Mentor lui dit aussitôt : Vous vous trompez, mon cher Télémaque ; vous êtes né comme les enfans des rois, nourris dans la pourpre, qui veulent que tout se fasse à leur mode, & que toute la nature obéisse à leur volonté, mais qui n'ont pas la force de résister à personne en face. Ce n'est pas qu'ils se soucient des hommes, ni qu'ils craignent par bonté de les affliger ; mais c'est pour leur propre commodité ; ils ne veulent point voir autour d'eux des visages tristes & mécontents. Les peines & les misères des hommes ne les touchent point, pourvu qu'elles ne soient pas sous leurs yeux. S'ils en entendent parler, ce discours les importune & les attriste ; pour leur plaire il faut toujours leur dire que tout va bien : pendant qu'ils sont dans  
leurs

leurs plaisirs, ils ne veulent rien voir ni entendre qui puisse interrompre leur joye. Faut-il reprendre, corriger, detromper quelqu'un, résister aux prétentions, & aux passions injustes d'un homme importun ? Ils en donneront toujours la commission à une autre personne, plutôt que de parler eux-mêmes avec une douce fermeté dans ces occasions : ils se laisseroient plutôt arracher les grâces les plus injustes, ils gâteroient les affaires les plus importantes, faute de savoir décider contre le sentiment de ceux avec qui ils ont à faire tous les jours. Cette foiblesse qu'on sent en eux, fait que chacun ne songe qu'à s'en prévaloir ; on les presse, on les importune, on les accable, & on réussit en les accablant. D'abord on les flatte, & on les encense pour s'insinuer ; mais dès qu'on est dans leur confiance, & qu'on est auprès d'eux dans les emplois de quelque autorité, on les mène loin, on leur impose le joug. Ils en gémissent ils veulent souvent le secouer, mais ils le portent toute leur vie. Ils sont jaloux de ne paroître point gouverner, & ils le sont toujours ; ils ne peuvent même le passer de l'être ; car ils sont semblables à ces foibles tiges de vignes, qui n'ayant par elles-mêmes aucun soutien, rampent toujours autour du tronc de quelque arbre.

Je ne souffrirai point, ô Télémaque, que vous tombiez dans ce défaut, qui rend un homme imbécile pour le gouvernement. Vous qui êtes tendre jusqu'à n'oser parler à Idoménée, vous ne serez plus touché de ses peines, dès que vous serez sorti de Salente. Ce n'est point sa douleur qui vous attendrit, c'est sa présence qui vous embarasse. Allez parler vous-même à Idoménée ; apprenez dans cette occasion à être tendre, & ferme tout ensemble. Montrez-lui votre douleur de le quitter ; mais montrez-lui aussi d'un ton décisif la nécessité de votre départ.

Télémaque n'osoit ni résister à Mentor, ni aller trouver Idoménée ; il étoit honteux de sa crainte,

&

& n'avoit pas le courage de la surmonter ; il hésitoit, il faisoit deux pas, & revenoit incontinent pour alléguer à Mentor quelque nouvelle raison de différer : mais le seul regard de Mentor lui ôtoit la parole, & faisoit disparoître tous ses beaux prétextes. Est-ce donc là, disoit Mentor en souriant, ce vainqueur des Dauniens, ce libérateur de la grande Hespérie, & ce fils du sage Ulysse, qui doit être après lui l'oracle de la Grece ? Il n'ose dire à Idoménée qu'il ne peut plus retarder son retour dans sa patrie pour revoir son père ! O peuple d'Ithaque, combien seriez-vous malheureux un jour, si vous aviez un roi que la mauvaise honte domine, & qui sacrifie les plus grands intérêts à ses faiblesses sur les plus petites choses ! Voyez, Télémaque, quelle différence il y a entre la valeur dans les combats, & le courage dans les affaires : Vous n'avez point craint les armes d'Adrasfe, & vous craignez la tristesse d'Idoménée. Voilà ce qui deshonne les princes, qui ont fait les plus grandes actions : après avoir paru des héros dans la guerre, ils se montrent les derniers des hommes dans les actions communes, où d'autres se soutiennent avec vigueur.

Télémaque sentant la vérité de ces paroles, & piqué de ce reproche, partit brusquement sans s'écouter lui-même. Mais à peine commençait-il à paroître dans le lieu où Idoménée étoit assis, les yeux baissés, languissans & abatus de tristesse, qu'ils se craignoient l'un l'autre ; ils n'osoient se regarder ; ils s'entendoient sans se rien dire, & chacun craignoit que l'autre ne rompît le silence ; ils se mirent tous deux à pleurer. Enfin Idoménée pressé d'un excès de douleur, s'écria : A quoi sert de rechercher la vertu, si elle récompense si mal ceux qui l'aiment ? Après m'avoir remontré ma faiblesse, on m'abandonne ! Hé bien ! je vais retomber dans tous mes malheurs. Qu'on ne me parle plus de bien gouverner ; non, je ne puis le faire, je suis las des hommes. Où voulez-vous aller, Télémaque ? Votre père n'est plus, vous le cherchez inutilement ;

utilement; Ithaque est en proie à vos ennemis | ils vous feront périr si vous y retournez. Quelqu'un d'entre eux aura épousé votre mère. Demeurez ici, vous serez mon gendre & mon héritier; vous régnerrez après moi. Pendant ma vie même vous aurez ici un pouvoir absolu; ma confiance en vous sera sans bornes. Que si vous êtes insensible à tous ces avantages, du moins laissez-moi Mentor, qui est toute ma ressource. Parlez, répondez-moi, n'endurcissez point votre cœur, ayez pitié du plus malheureux de tous les hommes. Quoi! vous ne dites rien! Ah! je comprends combien les Dieux me sont cruels; je le sens encore plus rigoureusement qu'en Crete, lorsque j'ai perçu mon propre fils.

Enfin Télémaque lui répondit d'une voix troublée & timide: Je ne suis point à moi, les Destinées me rappellent dans ma patrie. Mentor, qui a la sagesse des Dieux, m'ordonne en leur nom de partir: que voulez-vous que je fasse? Renoncerais-je à mon père, à ma mère, à ma patrie, qui me doit être encore plus chère qu'eux? Étant né pour être roi, je ne suis pas destiné à une vie douce & tranquille, ni à suivre mes inclinations. Votre royaume est plus riche & plus puissant que celui de mon père; mais je dois préférer ce que les Dieux me destinent à ce que vous avez la bonté de m'offrir. Je me croirois heureux, si j'avois Antiope pour épouse sans espérance de votre royaume: mais pour m'en rendre digne, il faut que j'aille où mes devoirs m'appellent, & que ce soit mon père qui vous la demande pour moi. Ne m'avez-vous pas promis de me renvoyer à Ithaque? N'est-ce pas sur cette promesse que j'ai combattu pour vous contre Adrafte avec les alliés? Il est tems que je songe à réparer mes malheurs domestiques. Les Dieux qui m'ont donné à Mentor, ont aussi donné Mentor au fils d'Ulysse pour lui faire remplir ses destinées. Voulez-vous que je perde Mentor après avoir perdu tout le reste? Je n'ai plus ni bien, ni retraite, ni père, ni mère, ni patrie assurée; il ne me reste qu'un homme sage & vertueux,  
qui





A. F. 1789

*Télémaque délivre Antiope  
d'un Sanglier.*



qui est le plus précieux don de Jupiter. Jugez vous-même si je puis y renoncer, & consentir qu'il m'abandonne. Non, je mourrois plutôt. Arrachez-moi la vie, la vie n'est rien ; mais ne m'arrachez pas Mentor.

A mesure que Télémaque parloit, sa voix devenoit plus forte, & sa timidité dispaeroissoit. Idoménée ne savoit que répondre, & ne pouvoit demeurer d'accord de ce que le fils d'Ulysse lui disoit. Lorsqu'il ne pouvoit plus parler, du moins il tâchoit par ses regards & par ses gestes de faire pitié. Dans ce moment il vit paroître Mentor, qui lui dit ces graves paroles :

Ne vous affligez point ; nous vous quittons, mais la sagesse qui préside aux conseils des Dieux, demeurera sur vous ; croyez seulement que vous êtes trop heureux que Jupiter nous ait envoyez ici, pour sauver votre royaume, & pour vous ramener de vos égaremens. Philoclès que nous vous avons rendu, vous servira fidelement. La crainte des Dieux, le goût de la vertu, l'amour des peuples, la compassion pour les misérables, seront toujours dans son cœur. Ecoutez-le, servez vous de lui avec confiance & sans jalousie. Le plus grand service que vous puissiez en tirer, est de l'obliger à vous dire tous vos défauts sans adoucissement. Voilà en quoi consiste le plus grand courage d'un bon roi, que de chercher de vrais amis qui lui fassent remarquer ses fautes. Pourvu que vous ayez ce courage, notre absence ne vous nuira point, & vous vivrez heureux : mais si la flatterie, qui se glisse comme un serpent, retrouve un chemin jusqu'à votre cœur pour vous mettre en défiance contre les conseils desintéressés, vous êtes perdu. Ne vous laissez point abatre à la douleur ; mais efforcez-vous de suivre la vertu. J'ai dit à Philoclès tout ce qu'il doit faire pour vous soulager, & pour n'abuser jamais de votre confiance ; je puis vous répondre de lui. Les Dieux vous l'ont donné, comme ils m'ont donné à Télémaque ; chacun doit suivre courageusement sa destinée ; il est inutile de s'affliger. Si jamais vous avez besoin  
de

de mon secours, après que j'aurai rendu Télémaque à son père & à son pays, je reviendrai vous voir. Que pourrois-je faire qui me donnât un plaisir plus sensible ? Je ne cherche ni biens, ni autorité sur la terre ; je ne veux qu'aider ceux qui cherchent la justice & la vertu. Pourrois-je jamais oublier la confiance & l'amitié que vous m'avez témoignée ?

A ces mots Idoménée fut tout-à-coup changé ; il sentit son cœur apaisé, comme Neptune de son trident apaise les flots en courroux & les plus noires tempêtes : il restoit seulement en lui une douleur douce & paisible ; c'étoit plutôt une tristesse & un sentiment tendre qu'une vive douleur. Le courage, la confiance, la vertu, l'espérance du secours des Dieux commencèrent à renaître au-dedans de lui.

Hé bien, dit-il, mon cher Mentor, il faut donc tout perdre, & ne se point décourager ! Du moins souvenez-vous d'Idoménée, quand vous serez arrivé à Ithaque, où votre sagesse vous comblera de prospérité : n'oubliez pas que Salente fut votre ouvrage, & que vous y avez laissé un roi malheureux qui n'espère qu'en vous. Allez, digne fils d'Ulysse, je ne vous retiens plus ; je n'ai garde de résister aux Dieux qui m'avoient prêté un si grand trésor. Allez aussi, Mentor, le plus grand & le plus sage de tous les hommes, (si toutefois l'humanité peut faire ce que j'ai vu en vous, & si vous n'êtes point une Divinité sous une forme empruntée, pour instruire les hommes foibles & ignorans) allez, conduisez le fils d'Ulysse, plus heureux de vous avoir, que d'être le vainqueur d'Adrasfe. Allez tous deux, je n'ose plus parler, pardonnez mes soupirs. Allez, vivez, soyez heureux ensemble ; il ne me reste plus au monde que le souvenir de vous avoir possédés ici. O beaux jours, trop heureux jours, jours dont je n'ai pas connu assez le prix ! Jours trop rapidement écoutez, vous ne reviendrez jamais ; jamais mes yeux ne verront ce qu'ils voyent !

Mentor prit ce moment pour le départ ; il embrassa Philoclès, qui l'arrosa de ses larmes sans pouvoir parler.



parler. Télémaque voulut prendre Mentor par la main pour se retirer de celles d'Idoménée ; mais Idoménée prenant le chemin du port, se mit entre Mentor & Télémaque ; il les regardoit, il gémissoit, il commençoit des paroles entrecoupées, & n'en pouvoit achever aucune.

Cependant on entend des cris confus sur le rivage couvert de matelots ; on tend les cordages, on leve les voiles, le vent favorable se leve. Télémaque & Mentor les larmes aux yeux prennent congé du roi, qui les tient long-tems ferrez entre ses bras, & qui les suit des yeux aussi loin qu'il le peut.

*Fin du Vingt-troisième Livre.*





LES  
AVANTURES  
DE  
TELEMAQUE,  
FILS D'ULYSSE.

---

LIVRE VINGT-QUATRIEME.

---

SOMMAIRE.

*Pendant leur navigation, Télémaque se fait expliquer par Mentor plusieurs difficultez sur la manière de bien gouverner les peuples ; entre autres celles de connoître les hommes, pour n'employer que les bons, & n'être point trompé par les mauvais. Sur la fin de leur entretien, le calme de la mer les oblige à relâcher dans une isle, où Ulysse venoit d'aborder. Télémaque l'y voit & lui parle sans le reconnaître. Mais après l'avoir vu embarquer, il sent un trouble secret dont il ne peut concevoir la cause. Mentor la lui explique, le console, l'assure qu'il rejoindra bientôt son père, & éprouve sa pitié & sa patience, en retardant son départ pour faire un sacrifice à Minerve. Enfin la Déesse cachée sous la figure de Mentor, reprend sa forme & se fait connoître. Elle donne à Télémaque ses dernières instructions, & disparaît. Télémaque arrive à Ithaque, & retrouve Ulysse son père chez le fidèle Eumée.*

**D**E J A les voiles s'enflent, on leve les ancres, la terre semble s'enfuir, & le pilote expérimenté aperçoit de loin les montagnes de Leucate, dont

dont la tête se cache dans un tourbillon de frimats glacés, & les monts Acrocérauniens, qui montrent encore un front orgueilleux au ciel, après avoir été si souvent écrasés par la foudre.

Pendant cette navigation, Télémaque disoit à Mentor : Je crois maintenant concevoir les maximes du gouvernement que vous m'avez expliquées. D'abord elles me paroissent comme un songe, mais peu à peu elles se démêlent dans mon esprit, & s'y présentent clairement, comme tous les objets paroissent sombres le matin aux premières lueurs de l'Aurore ; mais ensuite ils semblent sortir comme d'un chaos, quand la lumière, qui croît insensiblement, les distingue, & leur rend, pour ainsi dire, leurs figures & leurs couleurs naturelles. Je suis très-persuadé que le point essentiel du gouvernement est de bien discerner les différens caractères d'esprits, pour les choisir & les appliquer selon leurs talens : mais il me reste à savoir comment on peut se connoître en hommes.

Alors Mentor lui répondit : Il faut étudier les hommes pour les connoître ; & pour les connoître, il en faut voir souvent, & traiter avec eux. Les rois doivent converser avec leurs sujets, les faire parler, les consulter, les éprouver par de petits emplois dont ils leur fassent rendre compte, pour voir s'ils sont capables de plus hautes fonctions. Comment est-ce, mon cher Télémaque, que vous avez appris à Ithaque à vous connoître en chevaux ? C'est à force d'en voir & de remarquer leurs défauts & leurs perfections avec des gens expérimentez. Tout de même, parlez souvent des bonnes & des mauvaises qualitez des hommes avec d'autres hommes sages & vertueux, qui ayant long-temps étudié leurs caractères ; vous apprendrez insensiblement comme ils sont faits, & ce qu'il est permis d'en attendre. Qui est ce qui vous a appris à connoître les bons & les mauvais poëtes ? C'est la fréquente lecture, & la reflexion avec des gens qui avoient le goût de la poésie. Qui est-ce qui vous a

acquis le discernement sur la musique ? C'est la même application à observer les bons musiciens. Comment peut-on espérer de bien gouverner les hommes, si on ne les connoît pas ? & comment les connoitra-t-on, si l'on ne vit pas avec eux ? Ce n'est pas vivre avec eux que de les voir en public, où l'on ne dit de part & d'autre que des choses indifférentes & préparées avec art. Il est question de les voir en particulier, de tirer du fond de leur cœur tous les ressorts secrets qui y sont, de les tâter de tous côtez, de les sonder pour découvrir leurs maximes. Mais pour bien juger des hommes, il faut commencer par savoir ce qu'ils doivent être ; il faut savoir ce que c'est que le vrai & solide mérite, pour discerner ceux qui en ont, d'avec ceux qui n'en ont pas. On ne cesse de parler de vertu & de mérite, sans savoir ce que c'est précisément que le mérite & la vertu. Ce ne sont que de beaux noms, que des termes vagues pour la plupart des hommes, qui se font honneur d'en parler à toute heure. Il faut avoir des principes certains de justice, de raison, & de vertu, pour connoître ceux qui sont raisonnables & vertueux. Il faut savoir les maximes d'un bon & sage gouvernement pour connoître les hommes qui les ont, & ceux qui s'en éloignent par une fausse subtilité. En un mot, pour mesurer plusieurs corps, il faut avoir une mesure fixe : pour juger des esprits, il faut avoir tout de même des principes constans auxquels tous nos jugemens se réduisent. Il faut savoir précisément quel est le but de la vie humaine, & quelle fin on doit se proposer en gouvernant les hommes. Ce but unique & essentiel est de ne vouloir jamais l'autorité & la grandeur pour soi ; car cette recherche ambitieuse n'iroit qu'à satisfaire un orgueil tyrannique ; mais on doit se sacrifier dans les peines infinies du gouvernement, pour rendre les hommes bons & heureux : autrement on marche à tâtons & au hazard pendant toute la vie ; on va comme un navire en pleine mer, qui n'a point de pilote, qui ne consulte point les astres, & à qui  
toutes



toutes les côtes voisines sont inconnues ; il ne peut que faire naufrage.

Souvent les princes, faute de savoir en quoi consiste la vraie vertu, ne savent point ce qu'ils doivent chercher dans les hommes. La vraie vertu a pour eux quelque chose d'âpre ; elle leur paroît trop austère & indépendante ; elle les effraye & les aigrit : ils se tournent vers la flatterie. Dès-lors ils ne peuvent plus trouver ni de sîre rîe ni de vertu. Dès-lors ils courent après un vain phantôme de fausse gloire, qui les rend indignes de la véritable. Ils s'accoutument bientôt à croire qu'il n'y a point de vraie vertu sur la terre. Car les bons connoissent bien les méchans ; mais les méchans ne connoissent point les bons, & ne peuvent pas croire qu'il y en ait. De tels princes ne savent que se desher de tout le monde également ; ils se cachent, ils se renferment, ils sont jaloux sur les moindres choses, ils craignent les hommes, & se font craindre d'eux. Ils font la lumière ; ils n'osent paroître dans leur naturel. Quoiqu'ils ne veuillent pas être connus, ils ne laissent pas de l'être ; car la curiosité maligne de leurs sujets pénètre & devine tout, mais ils ne connoissent personne. Les gens intéressés qui les obsèdent, sont ravis de les voir inaccessibles. Un roi inaccessible aux hommes l'est aussi à la vérité. On noircit par d'infâmes rapports, & on écarter de lui tout ce qui pourroit lui ouvrir les yeux. Ces sortes de rois passent leur vie dans une grandeur sauvage & farouche, où craignant sans cesse d'être trompez, ils le sont toujours inévitablement, & méritent de l'être. Dès qu'on ne parle qu'à un petit nombre de gens, on s'engage à recevoir toutes leurs passions, & tous leurs préjugés. Les bons même ont leurs défauts & leurs préventions. De plus, on est à la merci des rapporteurs, nation basse & maligne, qui se nourrit de venin, qui empoisonne les choses innocentes, qui grossit les petites, qui invente le mal plutôt que de cesser de nuire, qui se jette pour son intérêt de la défiance & de l'indigne curiosité d'un prince foible & ombrageux.

Connoissez donc, ô mon cher Télémaque, connoissez les hommes ; examinez-les, faites-les parler les uns sur les autres, éprouvez-les peu à peu ; ne vous livrez à aucun ; profitez de vos expériences lorsque vous aurez été trompé dans vos jugemens, car vous serez trompé quelquefois : apprenez par-là à ne juger promptement de personne, ni en bien, ni en mal. Les méchans sont trop profonds pour ne surprendre pas les bons par leurs déguisemens ; mais vos erreurs passées vous instruiront très-utilement. Quand vous aurez trouvé des talens & de la vertu dans un homme, servez-vous-en avec confiance ; car les honnêtes gens veulent qu'on fero leur droiture : ils aiment mieux de l'estime & de la confiance que des trésors : mais ne les gênez pas en leur donnant un pouvoir sans bornes. Tel eût été toujours vertueux, qui ne l'est plus, parce que son maître lui a donné trop d'autorité & de richesses. Quiconque est assez aimé des Dieux pour trouver dans tout un royaume deux ou trois vrais amis d'une sagesse & d'une bonté constante, trouve bientôt par eux d'autres personnes qui leur ressemblent, pour remplir les places inférieures. Par les bons auxquels on se confie, on apprend ce qu'on ne peut pas discerner par soi-même dans les autres sujets.

Mais faut-il, disoit Télémaque, se servir des méchans quand ils sont habiles, comme je l'ai ouï dire tant de fois ? On est souvent, répondit Mentor, dans la nécessité de s'en servir. Dans une nation agitée & en désordre, on trouve souvent des gens injustes & artificieux qui sont déjà en autorité ; ils ont des emplois importans qu'on ne peut leur ôter ; ils ont acquis la confiance de certaines personnes puissantes qu'on a besoin de ménager : il faut les ménager eux-mêmes, ces hommes scélérats, parce qu'on les craint, & qu'ils peuvent tout bouleverser. Il faut bien s'en servir pour un tems ; mais il faut aussi avoir en vue de les rendre peu à peu inutiles. Pour la vraie & intime confiance, gardez-vous bien de la leur donner  
ja-

jamais ; car ils peuvent en abuser, & vous tenir en-  
 fuite malgré vous par votre secret, chaîne plus dif-  
 ficile à rompre que toutes les chaînes de fer. Ser-  
 vez-vous d'eux pour des négociations passagères ;  
 traitez-les bien ; engagez-les par leurs passions mê-  
 mes à vous être fidèles, car vous ne les tiendrez  
 que par-là : mais ne les mettez point dans vos de-  
 libérations les plus secrètes. Ayez toujours un res-  
 sort prêt pour les remuer à votre gré, mais ne  
 leur donnez jamais la clef de votre cœur, ni de  
 vos affaires. Quand votre état devient paisible,  
 réglé, conduit par des hommes sages & droits,  
 dont vous êtes sûr, peu à peu les méchans, dont  
 vous étiez contraint de vous servir, deviennent inu-  
 tiles. Alors il ne faut pas cesser de les bien trai-  
 ter ; car il n'est jamais permis d'être ingrat, mê-  
 me pour les méchans : mais en les traitant bien, il  
 faut tâcher de les rendre bons. Il est nécessaire de  
 tolérer en eux certains défauts qu'on pardonne à l'hu-  
 manité ; il faut néanmoins relever peu à peu l'auto-  
 rité, & réprimer les maux qu'ils feroient ouvertement,  
 si on les laissoit faire. Après tout, c'est un mal que  
 le bien se fasse par les méchans ; & quoique ce mal  
 soit souvent inévitable, il faut tendre néanmoins peu  
 à peu à le faire cesser. Un prince sage, qui ne vou-  
 dra que le bon ordre & la justice, parviendra avec le  
 tems à se passer des hommes corrompus & trompeurs ;  
 il en trouvera assez de bons qui auront une habileté  
 suffisante.

Mais ce n'est pas assez de trouver de bons sujets  
 dans une nation ; il est nécessaire d'en former de  
 nouveaux. Ce doit être, répondit Télémaque, un  
 grand embarras. Point du tout, reprit Mentor ;  
 l'application que vous avez à chercher les hommes  
 habiles & vertueux pour les élever, excite & anime  
 tous ceux qui ont du talent & du courage ; chacun  
 fait des efforts. Combien y a-t-il d'hommes qui  
 languissent dans une oisiveté obscure, & qui de-  
 viendroient de grands hommes, si l'émulation &

l'espé-

L'espérance du succès les animoit au travail ? Combien y a-t-il d'hommes que la misère & l'impuissance de s'élever par la vertu, tentent de s'élever par la crainte ? Si donc vous attachez les récompenses & les honneurs au génie & à la vertu, combien de sujets se formeront d'eux-mêmes ! Mais combien en formerez-vous, en les faisant monter ce degré en degré, depuis les derniers emplois jusqu'aux premiers ! Vous exercerez leurs talens ; vous éprouverez l'étendue de leur esprit, & la sincérité de leur vertu. Les hommes qui parviendront aux plus hautes places, auront été nourris sous vos yeux dans les inférieurs. Vous les aurez suivis toute votre vie de degré en degré ; vous jugerez d'eux, non par leurs paroles, mais par toute la suite de leurs actions.

Pendant que Mentor raisonnoit ainsi avec Télémaque, ils apperçurent un vaisseau Phéacien qui avoit relâché dans une petite île déserte & sauvage, bordée de rochers affreux. En même tems les vents se turent, les doux Zéphirs mêmes semblerent retenir leur haleine, toute la mer devint unie comme une glace, les voiles abattues ne pouvoient plus animer le vaisseau ; l'effort des rameurs déjà fatigués étoit inutile ; il falut aborder en cette île, qui étoit plutôt un écueil qu'une terre propre à être habitée par des hommes. En un autre tems moins calme on n'auroit pu y aborder sans un grand péril. Ces Phéaciens, qui attendoient le vent, ne paroissoient pas moins impatiens que les Salentins de continuer leur navigation. Télémaque s'avance vers eux sur ces rivages escarpez. Aussitôt il demande au premier homme qu'il rencontre, s'il n'a point vu Ulysse roi d'Ithaque dans la maison du roi Alcinoüs.

Celui auquel il s'étoit adressé par hazard, n'étoit pas Phéacien ; c'étoit un étranger inconnu qui avoit un air majestueux, mais triste & abattu. Il paroissoit rêveur, & à peine écouta-t-il d'abord la question de

Télé-



Télémaque ; mais enfin il lui répondit : Ulysse, vous ne vous trompez pas, a été reçu chez le roi Alcinoüs comme en un lieu où l'on craint Jupiter, & où l'on exerce l'hospitalité : mais il n'y est plus, & vous l'y chercheriez inutilement ; il est parti pour revoir Ithaque, si les Dieux appelez souffrent enfin qu'il puisse jamais saluer ses Dieux Pénates.

A peine cet étranger eut prononcé tristement ces paroles qu'il se jeta dans un petit bois épais sur le haut d'un rocher, d'où il regardoit attentivement la mer, voyant les hommes qu'il voyoit, & paroissant affligé de ne pouvoir partir. Télémaque le regardoit fixement : plus il le regardoit, plus il étoit ému & étonné. Cet inconnu, disoit-il à Mentor, m'a répondu comme un homme qui écoute à peine ce qu'on lui dit & qui est plein d'amertume. Je plains les malheureux depuis que je le suis, & je sens que mon cœur s'intéresse pour cet homme, sans savoir pourquoi. Il m'a assez mal reçu. A peine a-t-il daigné m'écouter & me répondre. Je ne puis cesser néanmoins de souhaiter la fin de ses maux.

Mentor souriant, répondit : Voilà à quoi servent les malheurs de la vie ; ils rendent les princes modérez, & sensibles aux peines des autres. Quand ils n'ont jamais goûté que le doux poison des prospéritez, ils se croient des Dieux ; ils veulent que les montagnes s'applanissent, pour les contenter ; ils comptent pour rien les hommes ; ils veulent se jouer de la nature entière. Quand ils entendent parler des souffrances, il ne savent ce que c'est : c'est on songe pour eux ; ils n'ont jamais vû la distance du bien & du mal ; l'infortune seule peut leur donner de l'humanité, & changer leur cœur de rocher en un cœur humain. Alors ils sentent qu'ils sont hommes, & qu'ils doivent ménager les autres hommes qui leur ressembloit. Si un inconnu vous fait tant de pitié, parce qu'il est comme vous errant sur ce rivage ; combien devrez-vous avoir plus de compassion pour le peuple d'Ithaque, lorsque vous le verrez un jour souffrir ! Ce peuple  
que

que les Dieux vous auront confié, comme on confie un troupeau à un berger, sera peut-être malheureux par votre ambition, ou par votre faste, ou par votre imprudence ; car les peuples ne souffrent que par les fautes des rois, qui devroient veiller pour les empêcher de souffrir.

Pendant que Mentor parloit ainsi, Télémaque étoit plongé dans la tristesse & dans le chagrin, & il lui répondit enfin avec un peu d'émotion : Si toutes ces choses sont vraies, l'état d'un roi est bien malheureux ; il est l'esclave de tous ceux auxquels il paroît commander ; il n'est pas tant fait pour leur commander, qu'il est fait pour eux ; il se doit tout entier à eux ; il est chargé de tous leurs besoins ; il est l'homme de tout le peuple & de chacun en particulier ; il faut qu'il s'accommode à leurs foiblesses, qu'il les corrige en père, qu'il les rende sages & heureux. L'autorité qu'il paroît avoir, n'est pas la sienne ; il ne peut rien faire ni pour sa gloire, ni pour son plaisir : son autorité est celle des loix ; il faut qu'il leur obéisse pour en donner l'exemple à ses sujets. A proprement parler, il n'est que le défenseur des loix pour les faire régner ; il faut qu'il veille & qu'il travaille pour les maintenir ; il est l'homme le moins libre & le moins tranquille de son royaume. C'est un esclave qui sacrifie son repos & sa liberté, pour la liberté & la félicité publique.

Il est vrai, répondit Mentor, que le roi n'est roi que pour avoir soin de son peuple, comme un berger de son troupeau, ou comme un père de sa famille. Mais trouvez-vous, mon cher Télémaque, qu'il soit malheureux d'avoir du bien à faire à tant de gens ? Il corrige les méchans par des punitions, il encourage les bons par des récompenses, il représente les Dieux en conduisant ainsi à la vertu tout le genre humain. N'a-t-il pas assez de gloire à faire garder les loix ? Celle de se mettre au-dessus des loix est une gloire fautive, qui n'inspire que de l'horreur & du mépris. S'il est méchant, il ne peut être que malheureux ;

car

car il ne sauroit trouver aucune paix dans ses passions & dans sa vanité. S'il est bon, ~~il~~ doit goûter le plus pur & le plus solide de tous les plaisirs, à travailler pour la vertu, & à attendre des Dieux une éternelle récompense.

Télémaque, agité au-dedans par une peine secrète, sembloit n'avoir jamais compris ces maximes, quoiqu'il en fût rempli, & qu'il les eût lui-même enseignées aux autres. Une humeur noire lui donnoit, contre ses véritables sentimens, un esprit de contradiction & de subtilité, pour rejeter les vérités que Mentor expliquoit. Télémaque opposoit à ces raisons l'ingratitude des hommes. Quoi! disoit-il, prendre tant de peine pour se faire aimer des hommes, qui ne vous aimeront peut-être jamais, & pour faire du bien à des méchans, qui se serviront de vos bienfaits pour vous nuire!

Mentor lui répondoit patiemment: Il faut compter sur l'ingratitude des hommes, & ne laisser pas de leur faire du bien: il faut les servir moins pour l'amour d'eux, que pour l'amour des Dieux qui l'ordonnent. Le bien qu'on fait n'est jamais perdu: si les hommes oublient, les Dieux s'en souviennent & le récompensent. De plus, si la multitude est ingrate, il y a toujours des hommes vertueux qui sont touchés de votre vertu: la multitude même, quoique changeante & capricieuse, ne laisse pas de faire tôt ou tard une espèce de justice à la véritable vertu. Mais voulez-vous empêcher l'ingratitude des hommes? Ne travaillez pas uniquement à les rendre puissans, riches, redoutables par les armes, heureux par les plaisirs: cette gloire, cette abondance, ces délices les corrompent; ils n'en seront que plus méchans, & par conséquent plus ingrats; c'est leur faire un présent funeste; c'est leur offrir un poison délicieux: Mais appliquez-vous à redresser leurs mœurs, à leur inspirer la justice, la sincérité, la crainte des Dieux, l'humanité, la fidélité, la modération, le desintéressement. En les rendant bons, vous les empêcherez d'être ingrats, vous leur donnerez le véritable bien,  
qui

qui est la vertu ; & la vertu si elle est solide, les attachera toujours à celui qui la leur aura inspirée. Ainsi en leur donnant les véritables biens, vous ferez du bien à vous-même, & vous n'aurez point à craindre leur ingratitude. Faut-il s'étonner que les hommes soient ingrats pour des princes, qui ne les ont jamais portez qu'à l'injustice, qu'à l'ambition sans bornes, qu'à la jalousie contre leurs voisins, qu'à l'inhumanité, qu'à la hauteur, qu'à la mauvaise foi ? Le prince ne doit attendre d'eux que ce qu'il leur a appris à faire. Que si au contraire il travailloit par son exemple, & par son autorité à les rendre bons, il trouveroit le fruit de son travail dans leurs vertus ; ou du moins il trouveroit dans la sienne & dans l'amitié des Dieux, de quoi se consoler de tous les mécomptes.

A peine ce discours fut-il achevé, que Télémaque s'avança avec empressement vers les Pheaciens, dont le vaisseau étoit arrêté sur le rivage. Il s'adressa à un vieillard d'entre eux, pour lui demander d'où ils venoient, où ils alloient, & s'ils n'avoient point vu Ulysse. Le vieillard répondit : Nous venons de notre isle, qui est celle des Phéaciens ; nous allons chercher des marchandises vers l'Epire ; Ulysse, comme on vous l'a déjà dit, a passé dans notre patrie, mais il en est parti.

Quel est, ajouta aussitôt Télémaque, cet homme si triste, qui cherche les lieux les plus déserts, en attendant que votre vaisseau parte ? C'est, répondit le vieillard, un étranger qui nous est inconnu. Mais on dit qu'il se nomme Cléomènes ; qu'il est né en Phrygie ; qu'un oracle avoit prédit à sa mère avant sa naissance qu'il seroit roi, pourvu qu'il ne demeurât point dans sa patrie ; & que s'il y demeurait, la colère des Dieux se feroit sentir aux Phrygiens par une cruelle peste. Dès qu'il fut né, ses parens le donnèrent à des matelots, qui le portèrent dans l'isle de Lesbos. Il y fut nourri en secret aux dépens de sa patrie, qui avoit un si grand intérêt de le tenir éloigné. Bientôt il devint grand, robuste, agréable, & adroit à tous les exercices du corps. Il s'appliqua  
même



même avec beaucoup de goût & de génie aux sciences & aux beaux arts : mais on ne put le souffrir dans aucun pays. La prédiction faite sur lui devint célèbre : on le reconnut bientôt par-tout où il alla : par-tout les rois craignoient qu'il ne leur enlevât leurs diadèmes. Ainsi il est errant depuis sa jeunesse, & il ne peut trouver aucun lieu du monde, où il lui soit libre de s'arrêter. Il a souvent passé chez des peuples fort éloignés du sien ; mais à peine est-il arrivé dans une ville qu'on y découvre sa naissance, & l'oracle qui le regarde. Il a beau se cacher & choisir en chaque lieu quelque genre de vie obscure : ses talens éclatent, dit-on, toujours malgré lui, & pour la guerre, & pour les lettres, & pour les affaires les plus importantes : il se présente toujours en chaque pays quelque occasion imprévue qui l'entraîne, & qui le fait connoître au public. C'est son mérite qui fait son malheur ; il le fait craindre & l'exclut de tous les pays où il veut habiter. Sa destinée est d'être estimé, aimé, admiré par tout, mais rejeté de toutes les terres connues. Il n'est plus jeune, & cependant il n'a pu encore trouver aucune côte, ni de l'Asie ni de la Grece, où l'on ait voulu le laisser vivre en quelque repos. Il paroît sans ambition, & il ne cherche aucune fortune. Il se trouveroit trop heureux, que l'oracle ne lui eût jamais promis la royauté. Il ne lui reste aucune espérance de revoir jamais sa patrie ; car il sait qu'il ne pourroit porter que le deuil & les larmes dans toutes les familles. La royauté même, pour laquelle il souffre, ne lui paroît point desirable ; il court malgré lui après elle, par une triste fatalité, de royaume en royaume, & elle semble fuir devant lui, pour le jouer de ce malheureux jusqu'à sa vieillesse. Funeste présent des Dieux, qui trouble tous ses plus beaux jours, & qui ne lui cause que des peines, dans l'âge où l'homme infirme n'a plus besoin que de repos. Il s'en va, dit-il, vers la Thrace chercher quelque peuple sauvage & sans loix, qu'il puisse assembler,

policer, & gouverner pendant quelques années ; après quoi l'oracle étant accompli, on n'aura plus rien à craindre de lui dans les royaumes les plus florissans. Il compte alors de se retirer dans un village de Carie, où il s'adonnera à l'agriculture, qu'il aime passionnément. C'est un homme sage & modéré, qui craint les Dieux, qui connoît bien les hommes, & qui sait vivre en paix avec eux, sans les estimer. Voilà ce qu'on raconte de cet étranger, dont vous me demandez des nouvelles.

Pendant cette conversation Télémaque tournoit souvent ses yeux vers la mer, qui commençoit à être agitée. Le vent soulevoit les flots, qui venoient battre les rochers, les blanchissant de leur écume. Dans ce moment le vieillard dit à Télémaque : Il faut que je parte ; mes compagnons ne peuvent m'attendre. En disant ces mots, il court au rivage ; on s'embarque ; on n'entend que des cris confus sur le rivage par l'ardeur des mariniers impatiens de partir.

Cet inconnu, qu'on nommoit Cléomènes, avoit erré quelque tems au milieu de l'isle, montant sur le sommet de tous les rochers, & considérant de là l'espace immense des mers avec une tristesse profonde. Télémaque ne l'avoit point perdu de vue, & il ne cessoit d'observer ses pas. Son cœur étoit attendri pour un homme vertueux, errant, malheureux, destiné aux plus grandes choses, & servant de jouet à une rigoureuse fortune loin de sa patrie. Au moins, disoit-il en lui-même, peut-être reverrai-je Ithaque ; mais ce Cléomènes ne peut jamais revoir la Phrygie. L'exemple d'un homme encore plus malheureux que lui adoucissoit la peine de Télémaque.

Enfin cet homme voyant son vaisseau prêt, étoit descendu de ces rochers escarpez avec autant de vitesse & d'agilité, qu'Apollon dans les forêts de Lycie, ayant noué ses cheveux blonds, passe au travers des précipices

précipices pour aller percer de ses flèches les cèrfs & les sangliers. Déjà cet inconnu est dans le vaisseau, qui fend l'onde amère, & qui s'éloigne de la terre.

Alors une impression secrète de douleur saisit le cœur de Télémaque ; il s'afflige sans savoir pourquoi ; les larmes coulent de ses yeux, & rien ne lui est si doux que de pleurer. En même tems il apperçoit sur le rivage tous les mariniers de Salente couchés sur l'herbe, & profondément endormis ; ils étoient las & abatus ; le doux sommeil s'étoit insinué dans leurs membres, & tous les humides pavots de la nuit avoient été répandus sur eux en plein jour par la puissance de Minerve. Télémaque est étonné de voir cet assoupissement universel des Salentins, pendant que les Phéaciens avoient été si attentifs & si diligens à profiter du vent favorable ; mais il est encore plus occupé à regarder le vaisseau Phéacien prêt à disparaître au milieu des flots, qu'à marcher vers les Salentins pour les éveiller. Un étonnement & un trouble secret tiennent ses yeux attachez vers ce vaisseau déjà parti, dont il ne voit plus que les voiles, qui blanchissent un peu dans l'onde azurée ; il n'écoute pas même Mentor qui lui parle ; il est tout hors de lui-même dans un transport semblable à celui des Ménades, lorsqu'elles tiennent le Thirse en main, & qu'elles font retentir de leurs cris insensés les rives de l'Hébre & les montagnes de Rhodope & d'Ismare.

Enfin il revient un peu de cette espèce d'enchantement, & ses larmes recommencent à couler de ses yeux. Alors Mentor lui dit : Je ne m'étonne point, mon cher Télémaque, de vous voir pleurer ; la cause de votre douleur, qui vous est inconnue, ne l'est pas à Mentor ; c'est la nature qui parle, & qui se fait sentir : c'est elle qui attendrit votre cœur. L'inconnu qui vous a donné une si vive émotion, est le grand Ulysse. Ce qu'un vieillard Phéacien vous a raconté de lui sous le nom de Cléomènes, n'est qu'une fiction, pour cacher plus sûrement le retour de votre père dans son royaume. Il s'en va droit

à Ithaque ; déjà il est bien près du port , & il revoit enfin ces lieux si long-tems desirez. Vos yeux l'ont vu , comme on vous l'avoit prédit autrefois , mais sans le connoître ; bientôt vous le verrez , vous le connoîtrez , & il vous connoitra. Mais maintenant les Dieux ne pouvoient permettre votre reconnoissance hors d'Ithaque. Son cœur n'a point été moins ému que le vôtre ; il est trop sage pour se découvrir à nul mortel dans un lieu , où il pourroit être exposé à des trahisons & aux insultes des cruels amans de Pénélope. Ulysse votre père est le plus sage de tous les hommes ; son cœur est comme un puits profond ; on ne sauroit y puiser son secret. Il aime la vérité , & ne dit jamais rien qui la blesse : mais il ne la dit que pour le besoin ; & la sagesse , comme un sceau , tient toujours ses lèvres fermées à toutes paroles inutiles. Combien a-t-il été ému en vous parlant ! Combien s'est-il fait de violence pour ne se point découvrir ! Que n'a-t-il pas souffert en vous voyant ! Voilà ce qui le rendoit triste & abatu.

Pendant ce discours , Télémaque attendri & troublé ne pouvoit retenir un torrent de larmes : les sanglots l'empêchèrent même long-tems de répondre. Enfin il s'écria : Hélas ! mon cher Mentor , je sentoie bien dans cet inconnu je ne sai quoi qui m'attiroit à lui , & qui remuoit toutes mes entrailles. Mais pourquoi ne m'avez-vous pas dit avant son départ que c'étoit Ulysse , puisque vous le connoissiez ? Pourquoi l'avez-vous laissé partir sans lui parler , & sans faire semblant de le connoître ? Quel est donc ce mystère ? Serai-je toujours malheureux ? Les Dieux irrités veulent-ils me tenir altéré , comme Tantale , qu'une eau trompeuse amuse , s'enfuyant de ses lèvres avides ? Ulysse ! Ulysse , m'avez-vous échappé pour jamais ? Peut-être ne le verrai-je plus ! Peut-être que les amans de Pénélope le feront tomber dans les embûches qu'ils me préparoient ! Au moins si je le suivois , je mourrois avec lui ! O Ulysse ! ô Ulysse ! si la tempête ne vous rejette pas encore contre quelque écueil ,



écueil, (car j'ai tout à craindre de la fortune ennemie) je tremble que vous n'arriviez à Ithaque avec un sort aussi funeste qu'Agamemnon à Mycènes. Mais pourquoi, cher Mentor, m'avez-vous envié mon bonheur ? Maintenant je l'embrasserois, je serois déjà avec lui dans le port d'Ithaque, nous combattrions pour vaincre tous nos ennemis.

Mentor lui répondit en souriant : Voyez, mon cher Télémaque, comment les hommes sont faits. Vous voilà tout désolé, parce que vous avez vu votre père sans le reconnoître. Que n'eussiez-vous pas donné hier pour être assuré qu'il n'étoit pas mort ? Aujourd'hui vous en êtes assuré par vos propres yeux, & cette assurance qui devoit vous combler de joye, vous laisse dans l'amertume. Ainsi le cœur malade des mortels compte toujours pour rien ce qu'il a le plus désiré, dès qu'il le possède, & il est ingénieux pour se tourmenter sur ce qu'il ne possède pas encore. C'est pour exercer votre patience que les Dieux vous tiennent ainsi en suspens. Vous regardez ce tems comme perdu, sachez que c'est le plus utile de votre vie ; car il vous exerce dans la plus nécessaire de toutes les vertus pour ceux qui doivent commander. Il faut être patient pour devenir maître de soi & des autres. L'impatience, qui paroît une force & une vigueur de l'ame, n'est qu'une foiblesse & une impuissance de souffrir la peine. Celui qui ne fait pas attendre & souffrir, est comme celui qui ne fait pas se taire sur un secret ; l'un & l'autre manquent de fermeté pour se retenir, comme un homme qui court dans un chariot, & qui n'a pas la main assez ferme pour arrêter, quand il faut, ses coursiers fougueux : ils n'obéissent plus au frein, ils se précipitent, & l'homme foible auquel ils échappent, est brisé dans sa chute. Ainsi l'homme impatient est entraîné par ses desirs indomptez & farouches dans un abîme de malheurs. Plus sa puissance est grande, plus son impatience lui est funeste. Il n'attend rien, il ne se donne le tems de rien mesurer, il force toutes choses pour  
se

se contenter ; il rompt les branches pour cueillir le fruit avant qu'il soit mûr ; il brise les portes plutôt que d'attendre qu'on les lui ouvre ; il veut moissonner quand le sage laboureur sème ; tout ce qu'il fait à la hâte & à contre-tems, est mal fait, & ne peut avoir de durée non plus que ses desirs volages. Tels sont les projets insensés d'un homme qui croit pouvoir tout, & qui se livre à ses desirs impatiens pour abuser de sa puissance. C'est pour vous apprendre à être patient, mon cher Télémaque, que les Dieux exercent tant votre patience, & semblent se jouer de vous dans la vie errante où ils vous tiennent toujours incertain. Les biens que vous espérez se montrent à vous, & s'enfuient comme un songe léger, que le réveil fait disparaître, pour vous apprendre que les choses mêmes qu'on croit tenir dans ses mains, échappent dans l'instant. Les plus sages leçons d'Ulysse ne vous seront pas aussi utiles que sa longue absence, & les peines que vous souffrez en le cherchant.

Ensuite Mentor voulut mettre la patience de Télémaque à une dernière épreuve encore plus forte. Dans le moment où le jeune homme alloit avec ardeur presser les matelots pour hâter le départ, Mentor l'arrêta tout-à-coup, & l'engagea à faire sur le rivage un grand sacrifice à Minerve. Télémaque fait avec docilité ce que Mentor veut. On dresse deux autels de gazon, l'encens fume, le sang des victimes coule. Télémaque pousse des soupirs tendres vers le ciel, il reconnoît la puissante protection de la Déesse. A peine le sacrifice est-il achevé, qu'il suit Mentor dans les ruelles sombres d'un petit bois voisin. Là il apperçoit tout-à-coup que le visage de son ami prend une nouvelle forme. Les rides de son front s'effacent, comme les ombres disparaissent quand l'Aurore de ses doigts de rose ouvre les portes de l'orient, & enflamme tout l'horison. Ses yeux creux & austères se changent en des yeux bleus d'une couleur céleste, & pleins d'une flamme divine. Sa barbe grise & négligée disparaît. Des traits nobles & fiers, mêlez

mêlez de douceur & de grace, se montrent aux yeux de Télémaque ébloui. Il reconnoît un visage de femme, avec un teint plus uni qu'une fleur tendre & nouvellement éclosé au soleil : on y voit la blancheur des lys mêlée de roses naissantes. Sur ce visage fleurit une éternelle jeunesse, avec une majesté simple & négligée. Une odeur d'ambrosie se répand de ses cheveux flotans. Ses habits éclatent comme les vives couleurs, dont le soleil en se levant peint les sombres voûtes du ciel, & les nuages qu'il vient dorer. Cette Divinité ne touche pas du pied à terre, elle coule légèrement dans l'air, comme un oiseau le fend de ses ailes. Elle tient de sa puissante main une lance brillante, capable de faire trembler les villes & les nations les plus guerrières : Mars même en seroit effrayé. Sa voix est douce & modérée, mais forte & insinuante ; toutes ses paroles sont des traits de feu qui percent le cœur de Télémaque, & qui lui font ressentir je ne sai quelle douleur délicieuse. Sur son casque paroît l'oiseau triste d'Athènes, & sur sa poitrine brille la redoutable Egide. A ces marques Télémaque reconnoît Minerve.

O Déesse, dit-il, c'est donc vous-même, qui avez daigné conduire le fils d'Ulysse pour l'amour de son père. . . . Il vouloit en dire davantage, mais la voix lui manqua ; ses lèvres s'efforçoient en vain d'exprimer les pensées qui fortoient avec impétuosité du fond de son cœur. La Divinité présente l'accabloit, & il étoit comme un homme, qui dans un songe est oppressé jusqu'à perdre la respiration, & qui par l'agitation pénible de ses lèvres ne peut former aucune voix.

Enfin Minerve prononça ces paroles : Fils d'Ulysse, écoutez-moi pour la dernière fois. Je n'ai instruit aucun mortel avec autant de soin que vous ; je vous ai mené par la main au travers des naufrages, des terres inconnues, des guerres sanglantes, & de tous les maux qui peuvent éprouver le cœur de l'homme. Je vous ai montré par des expériences sensibles les vraies & les fausses maximes par lesquelles on peut régner.

régnér. Vos fautes ne vous ont pas été moins utiles que vos malheurs : Car quel est l'homme qui peut gouverner sagement, s'il n'a jamais souffert, & s'il n'a jamais profité des souffrances où ses fautes l'ont précipité ? Vous avez rempli, comme votre père, les terres & les mers, de vos tristes aventures. Allez, vous êtes maintenant digne de marcher sur ses pas. Il ne vous reste plus qu'un court & facile trajet jusqu'à Ithaque, où il arrive dans ce moment ; combattez avec lui ; obéissez-lui comme le moindre de ses sujets ; donnez-en l'exemple aux autres. Il vous donnera pour épouse Antiope, & vous serez heureux avec elle, pour avoir moins cherché la beauté que la sagesse & la vertu. Lorsque vous régnerez, mettez toute votre gloire à renouveler l'âge d'or ; écoutez tout le monde ; croyez peu de gens ; gardez-vous bien de vous croire trop vous-même ; craignez de vous tromper, mais ne craignez jamais de laisser voir aux autres que vous avez été trompé ; aimez les peuples, n'oubliez rien pour en être aimé. La crainte est nécessaire quand l'amour manque ; mais il la faut toujours employer à regret, comme les remèdes violens & les plus dangereux. Considérez toujours de loin toutes les suites de ce que vous voulez entreprendre ; prévoyez les plus terribles inconvéniens, & sachez que le vrai courage consiste à envisager tous les périls, & à les mépriser quand ils deviennent nécessaires. Celui qui ne veut pas les voir, n'a pas assez de courage pour en supporter tranquillement la vue : celui qui les voit tous, qui évite tous ceux qu'on peut éviter, & qui tente les autres sans s'émouvoir, est le seul sage & magnanime. Fuyez la mollesse, le faste, la profusion ; mettez votre gloire dans la simplicité ; que vos vertus & vos bonnes actions soient les ornemens de votre personne & de votre palais ; qu'elles soient la garde qui vous environne, & que tout le monde apprenne de vous en quoi consiste le vrai honneur. N'oubliez jamais que les rois ne régnent point pour leur propre gloire, mais pour le bien des peuples. Les biens qu'ils font, s'étendent jus-

ques





*Minerve reprend sa forme  
& quitte Télémaque.*



ques dans les siècles les plus éloignez : les maux qu'ils font, se multiplient de génération en génération jusqu'à la postérité la plus reculée : Un mauvais règne fait quelquefois la calamité de plusieurs siècles. Sur-tout soyez en garde contre votre humeur. C'est un ennemi que vous porterez par-tout avec vous jusqu'à la mort. Il entrera dans vos conseils, & vous trahira si vous l'écoutez. L'humeur fait perdre les occasions les plus importantes : elle donne des inclinations & des aversions d'enfant au préjudice des plus grands intérêts ; elle fait décider les plus grandes affaires par les plus petites raisons ; elle obscurcit tous les talens, rabaisse le courage, rend un homme inégal, foible, vil & insupportable. Défiez-vous de cet ennemi. Craignez les Dieux, ô Télémaque ; cette crainte est le plus grand trésor du cœur de l'homme : avec elle vous viendront la sagesse, la justice, la paix, la joye, les purs plaisirs, la vraie liberté, la douce abondance, & la gloire sans tache.

Je vous quitte, ô fils d'Ulysse ; mais ma sagesse ne vous quittera point, pourvu que vous sentiez toujours que vous ne pouvez rien sans elle. Il est tems que vous appreniez à marcher tout seul. Je ne me suis séparée de vous en Egypte & à Salente, que pour vous accoutumer à être privé de cette douceur, comme on sévre les enfans, lorsqu'il est tems de leur ôter le lait, pour leur donner des alimens solides.

A peine la Déesse eut achevé ce discours, qu'elle s'éleva dans les airs, & s'enveloppa d'un nuage d'or & d'azur, où elle disparut. Télémaque soupirant, étonné & hors de lui-même, se prosterna à terre, levant les mains au ciel. Puis il alla éveiller ses compagnons, se hâta de partir, arriva à Ithaque, & reconnut son père chez le fidèle Eumée.

*Fin du vingt-quatrième & dernier Livre.*





